KÉZIRATTÁR K. 655.

BATSÁNYI JÁNOS

KÉZIRATOK

19. sz. eleje. 71+12+4 fol.

RUI. 4° 81/2 a)

Verschiedene encyclopädische Abhandlungen.

1 Egypte Religion.

2 Ueber Türkische Trinkgefäße.

3 Gedanken über das neue Epos

Von Franz L. J. Müller Neuen Archiv für Geschichte Wien Jahrg. 830.

II 1

4. Ueber das Militär-System –

Neue Denkwürdigkeiten

Kriege des Generals Fabert

Herzogs Bernh. Weimar

Feldzüge 1638

und der Belagerung Saal Breda

Jahr 828 Juli

5 Recension über die anthropologische Kritik der Vernunft

Von J. F. Fries.

M. ACADEMIA KÖNYVTÁRA

6. Friedrich Thiersch über gelehrte Schulen

Stuttgart Tübingen 826

7. Wahl der Europa seit 50 Jahren in andern Weltheilen Verlorenen?

Welche Entdeckungen sind ein Verlust

allg. Zeit. 10/8 801.

8. Menzel die deutsche Litteratur.

Wiener Jahrbücher der Litteratur 44ter Band
Seite 163 - 215.

9 Völker und Ländernamen

Allg. Waldeck - Allgemeine alte - IV Band
Verlag Franckfurt am Main 1833.

10 Lateinische Länder Verfassungen
331.

11. Antik Symbolik der Völker.

12. Statistik des gesetzlichen
Lebens in Frankreich.

13 Ueber das Wesen der
Poesie ÷ mit einer Beilage

14. A poezisa születése
s jól nevelte, és oktatott
Versszerző

PUL 4281

j

Égypte. – Religion.

Du christianisme. – De l'islamisme. – Différence de l'esprit des deux religions. – Esclavage et Polygamie.

S. Ier.

M. ACADEMIA KÖNYVTÁRA

La religion chrétienne est la religion d'un peuple civilisé, elle est toute spirituelle; la récompense que Jésus-Christ promet aux élus, est de contempler Dieu de face à face. Dans cette religion, tout est pour amortir les sens, rien pour les exciter. La religion chrétienne a été trois ou quatre siècles à s'établir, ses progrès ont été lents. Il faut du temps pour détruire, par la seule influence de la parole, une religion consacrée par le temps. Il en faut davantage grand la nouvelle ne sert et ne flatte aucune passion.

Les progrès du christianisme furent le triomphe des Grecs sur les Romains. Ces derniers avaient soumis, par la force des armes, toutes les républiques grecques; celles-ci dominèrent leurs vainqueurs par les sciences et les arts. Toutes les écoles de philosophie, d'éloquence, tous les ateliers de Rome étaient tenus par des Grecs. La jeunesse romaine ne croyait pas avoir terminé ses études, si elle n'était allée se perfectionner à Athènes. Différentes circonstances favorisèrent encore la propagation de la religion chrétienne. L'apothéose de César et d'Auguste fut suivie de celles des plus abominables tyrans; cet abus de polythéisme rallia à l'idée d'un seul Dieu créateur et maître de l'univers. Socrate avait déjà proclamé cette grande vérité: le triomphe du christianisme, qui la lui emprunta, fut, comme nous l'avons dit plus haut, une réaction des philosophes de la Grèce sur leurs conquérants. Les saints pères étaient presque tous Grecs. La morale qu'ils prêchèrent

fut celle de Platon. Toute la subtilité que l'on remarque dans la théologie chrétienne, est due à l'esprit des sophistes de son école.

Les chrétiens, à l'exemple du paganisme, crurent les récompenses d'une vie future insuffisantes pour réprimer les désordres, les vices et les crimes qui naissent des passions; ils firent un enfer tout physique avec des peines toutes corporelles. Ils enchérirent de beaucoup sur leurs modèles, et donnèrent même à ce dogme tant de prépondérance, que l'on peut dire avec raison que la religion du Christ est une menace.

§ II.

L'islamisme est la religion d'un peuple dans l'enfance; il naquit dans un pays pauvre et manquant des choses les plus nécessaires à la vie. Mahomet a parlé aux sens, il n'eût point été entendu par sa nation, s'il n'eût parlé qu'à l'esprit. Il promit à ses sectateurs des bains odoriférants, des fleuves de lait, des houris blanches aux yeux noirs, et l'ombre perpétuelle des bosquets. L'Arabe qui manquait d'eau et était brûlé par un soleil ardent, soupirait pour l'ombrage et la fraîcheur, et fit tout pour obtenir une pareille récompense. Ainsi l'on peut dire, par opposition au christianisme, que la religion de Mahomet est une promesse.

L'islamisme attaque spécialement les idolâtres: Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète: voilà le fondement de la religion musulmane; c'était, dans le point le plus essentiel, consacrer la grande vérité annoncée par Moïse et confirmée par Jésus-Christ. On sait que Mahomet avait été instruit par des juifs et des chrétiens. Ces derniers étaient une espèce d'idolâtres à ses yeux. Il entendait mal le mystère de la trinité, et l'expliquait comme la reconnaissance de trois dieux. ~~Quoiqu'il en soit~~ Quoi qu'il en soit, il persécuta les chrétiens avec beaucoup moins d'acharnement que les payens.

Les premiers pouvaient se racheter en payant un tribut. Le dogme de l'unité de Dieu que Jésus-Christ et Moïse avaient si répandu, le Koran le porta dans l'Arabie, l'Afrique et jusqu'aux extrémités des Indes. Considérée sous ce point de vue, la religion mahométane a été la succession des deux autres; toutes les trois ont déraciné le paganisme.

§ III.

Né chez un peuple corrompu, assujetti, comprimé, le christianisme prêcha la soumission et l'obéissance, afin de désintéresser les souverains. Il chercha à s'établir par l'insinuation, la persuasion et la patience. Jésus-Christ, simple prédicateur, n'exerça aucun pouvoir sur la terre; mon règne n'est pas de ce monde, disait-il. Il le prêchait dans le temple, il le prêchait en particulier à ses disciples. Il leur accorda le don de la parole, fit des miracles, ne se révolta jamais contre la puissance établie, et mourut sur une croix, entre deux larrons, en exécution du jugement d'un simple préteur idolâtre.

La religion mahométane née chez une nation guerrière et libre, prêcha l'intolérance et la destruction des infidèles. A l'opposé de Jésus-Christ, Mahomet fut roi! Il déclara que tout l'univers devait être soumis à son empire, et ordonna d'employer le sabre pour anéantir l'idolâtre et l'infidèle. Leur mort fut une œuvre méritoire. Les idolâtres qui étaient en Arabie furent bientôt convertis ou détruits. Les infidèles qui étaient en Asie, en Syrie, et en Egypte, furent attaqués et conquis. Aussitôt que l'islamisme eut triomphé à la Mecque et à Médine, il servit de point de ralliement aux diverses tribus d'Arabes. Toutes furent fanatisées, et une nation entière se précipita sur ses voisins.

Les successeurs de Mahomet régnèrent sous le titre de califes. Ils réunissaient à la fois le glaive et l'encensoir. Les premiers

califes prêchaient tous les jours dans la mosquée de Médine ou dans celle de la Mecque, et de là envoyaient des ordres à leurs armées, qui déjà couvraient une partie de l'Afrique et de l'Asie. Un ambassadeur de Perse, qui arriva à Médine, fut fort étonné de trouver le calife Omar dormant au milieu d'une foule de mendiants sur le seuil de la mosquée. Dans la suite, lorsque Omar se rendit à Jérusalem, il voyageait sur un chameau qui portait ses provisions, n'avait qu'une tente de toile grossière, et n'était distingué des autres musulmans que par son extrême simplicité. Durant les dix années de son règne, il conquit quarante mille villes, détruisit cinquante mille églises, fit bâtir deux mille mosquées. Le calife Aboubeker qui le précéda, prenait au trésor, pour sa maison, que trois pièces d'or par jour, en donnait cinq cents à chaque Mossen, qui s'était trouvé avec le prophète au combat de Bender.

Les progrès des Arabes furent rapides; leurs armées animées par le fanatisme attaquèrent à la fois l'empire Romain et celui de Perse. Ce dernier fut subjugué en peu de temps, et les musulmans pénétrèrent jusqu'aux frontières de l'Oxus, s'emparèrent de trésors innombrables, détruisirent l'empire de Cosroès, et s'avancèrent jusqu'à la Chine. Les victoires qu'ils remportèrent en Syrie, à Aiguadie, à Dyrmouck, leur livrèrent Damas, Alep, Emesse, Césarée, Jérusalem. La prise de Pelouse et d'Alexandrie les rendit maîtres de l'Egypte. Tout ce pays était copte et fort séparé de Constantinople par les dissensions d'hérésie. Kalep, Derar, Amrouq, surnommés les glaives ou les épées du prophète, n'éprouvèrent aucune résistance. Tout obstacle eût été inutile. Au milieu des assauts, au milieu des batailles, ces guerriers voyaient des houris au teint blanc et aux yeux bleus ou noirs, couvertes de chapeaux de diamants, qui les appelaient et leur tendaient les bras; leurs ames s'enflammaient à

à cette vue, ils s'élançaient en aveugles et cherchaient la mort qui allait mettre ces beautés en leur puissance. C'est ainsi qu'ils se sont rendus maîtres des belles plaines de la Syrie, de l'Egypte et de la Perse; c'est ainsi qu'ils ont soumis le monde.

S. IV.

Un préjugé bien répandu et cependant démenti par l'histoire, c'est que Mahomet était ennemi des sciences, des arts et de la littérature. On a beaucoup cité le mot du calife Omar, lorsqu'il fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie: „Si cette bibliothèque renferme ce qui se „trouve dans le Koran, elle est inutile; si elle contient „autre chose, elle est dangereuse." Un pareil fait et beaucoup d'autres de cette nature, ne doivent point faire oublier ce que l'on doit aux califes arabes. Ils étendirent constamment la sphère des connaissances humaines, et embellirent la société par les charmes de leur littérature. Il est possible néanmoins que dans l'origine, les successeurs de Mahomet aient craint que les Arabes ne se laissassent amollir par les arts et les sciences, qui étaient portés à un si haut point dans l'Egypte, la Syrie et le bas empire. Ils avaient sous les yeux la décadence de l'empire de Constantin, due en partie à de perpétuelles dissensions scholastiques et théologiques. Peut-être ce spectacle les avait-il indisposés contre la plupart des bibliothèques qui dans le fait contenaient en majorité des livres de cette nature. Quoi qu'il en soit, les Arabes ont été pendant cinq cents ans la nation la plus éclairée du monde. C'est à eux que nous devons notre système de numération, les orgues, les cadrans solaires, les pendules et les montres.

Rien de plus élégant, de plus ingénieux, de plus moral que la littérature persanne, et, en général, tout ce qui est sorti de la plume des littérateurs de Bagdad, et de Bassora.

Les empires ont moins de durée en Asie que dans l'Europe, ce qu'on peut attribuer aux circonstances géographiques. L'Asie est environnée d'immenses déserts, d'où s'élancent tous les trois ou quatre siècles des peuplades guerrières, qui culbutent les plus vastes empires. De là sont sortis les Ottomans, et dans la suite les Tamerlan et les Gengiskan.

Il paraît que les législateurs souverains de ces peuplades se sont toujours attachés à leur conserver des mœurs nationales et une physionomie originaire. C'est ainsi qu'ils empêchèrent que le janissaire d'Egypte ne devint Arabe, que le janissaire d'Adrianople ne devint Grec. Le principe adopté par eux de s'opposer à toute espèce d'innovation dans les habitudes et les mœurs, leur fit proscrire les sciences et les arts. Mais il ne faut attribuer cette mesure ni aux préceptes de Mahomet, ni à la religion du Koran, ni au naturel arabe.

S. V.

Mahomet restreignit à quatre, le nombre des femmes que chaque musulman pouvait épouser. Aucun législateur d'Orient n'en avait permis aussi peu. On se demande, pourquoi il ne supprima point la polygamie, comme l'avait fait la religion chrétienne; car il est bien constant que le nombre des femmes, en Orient, n'est nulle part supérieur à celui des hommes. Il était donc naturel de n'en permettre qu'une, afin que tous pussent en avoir.

C'est encore un sujet de méditation que ce contraste entre l'Asie et l'Europe. Chez nous, les législateurs n'autorisent qu'une seule femme; Grecs ou Romains, Gaulois ou Germains, Espagnols ou Bretons, tous enfin ont adopté cet usage. En Asie, au contraire, la polygamie fut constamment permise; Juifs ou Assyriens, Tartares ou Persans,

Egypt

Egyptiens ou Turcomans, purent toujours avoir plusieurs femmes.

Peut-être faut-il chercher la raison de cette différence dans la nature des circonstances géographiques de l'Afrique et de l'Asie. Ces pays étant habités par des hommes de plusieurs couleurs, la polygamie est le seul moyen d'empêcher qu'ils ne se persécutent. Les législateurs ont pensé que pour que les blancs ne fussent pas ennemis des noirs, les noirs des blancs, les cuivrés des uns ou des autres, il fallait les faire tous membres d'une même famille, et lutter ainsi contre ce penchant de l'homme, de haïr tout ce qui n'est pas lui. Mahomet pensa que quatre femmes étaient suffisantes pour atteindre ce but, parce que chaque homme pouvait avoir une blanche, une noire, une cuivrée et une femme d'une autre couleur. Sans doute il était aussi dans la nature d'une religion sensuelle de favoriser les passions de ses sectateurs; et en cela la politique et le prophète ont pu se trouver d'accord. *)

*) On comprend difficilement la possibilité d'avoir quatre femmes, dans un pays où il n'y a pas plus de femmes que d'hommes. C'est qu'en réalité, les onze douzièmes de la population n'en ont qu'une, parce qu'ils ne peuvent en nourrir qu'une, parce qu'ils n'en trouvent qu'une. Mais cette coalition des races, des couleurs, et des nations que produit la polygamie, existant dans la tête des nations, est suffisante pour établir l'union et la parfaite égalité entre elles.

Lorsqu'on voudra dans nos colonies donner la liberté aux noirs et y établir une égalité parfaite, il faudra que le législateur autorise la polygamie et permette d'avoir à la fois une femme blanche, une noire, et une mulâtre. Dès lors les différentes couleurs faisant partie d'une même famille seront confondues dans l'opinion de chacune; sans cela on n'obtiendra jamais des résultats satisfaisants. Les noirs seront plus nombreux ou plus habiles, et alors ils tiendront les blancs dans l'abaissement, et vice versa.

Par suite de ce principe général de l'égalité des couleurs, qu'a établie la polygamie, il n'y avait aucune différence entre les individus composant la maison des mamelucks. Un esclave noir qu'un bey avait acheté d'une caravane d'Afrique, devenait cacheff et était égal au beau

mamelouck blanc, originaire de Circassie ; et l'on ne soupçonnait même pas qu'il en pût être autrement.

S. VI.

L'esclavage n'est pas et n'a jamais été dans l'Orient ce qu'il fut en Europe. Les mœurs sous ce rapport sont restées les mêmes que celles de l'Écriture. La servante se marie avec le maître.

La loi des Juifs supposait si peu de distinction entre eux, qu'elle prescrit ce que la servante doit devenir, lorsqu'elle épouse le fils de la maison. De nos jours encore, un musulman achète un esclave, l'élève, et s'il lui plaît, l'unit à sa fille et le fait héritier de sa fortune, sans que cela déroge en rien les coutumes du pays.

Mourad-Bey, Aly-Bey avaient été vendus à des beys dans un âge encore tendre, par des marchands qui les avaient achetés eux-mêmes en Circassie. Ils remplirent d'abord les plus bas offices dans la maison de leurs maîtres. Mais leur jolie figure, une aptitude aux exercices du corps, leur bravoure ou leur intelligence, les firent arriver progressivement aux premières places. Il en est de même chez les pachas, les visirs et les sultans. Leurs esclaves parviennent comme parviendraient leurs fils.

En Europe, au contraire, quiconque était empreint du sceau de l'esclavage, demeurait pour toujours dans le dernier rang de la domesticité. Chez les Romains l'esclave pouvait être affranchi, mais il conservait un caractère déshonnête et bas ; jamais il n'était considéré comme un citoyen né libre. L'esclavage des colonies, fondé sur la différence des couleurs, est bien plus rigide et plus avilissant encore.

Les résultats de la polygamie, la manière dont les Orientaux considèrent l'esclavage et traitent leurs esclaves, diffèrent tellement de nos mœurs et de nos idées sur la servitude, que nous concevons difficilement tout ce qui se passe chez eux.

Il faut également beaucoup de temps aux Egyptiens pour comprendre que tous les Français n'étaient pas les esclaves de Napoléon, et encore n'y a-t-il eu que les plus éclairés d'entre eux qui y soient parvenus.

Tout père de famille, en Orient, possède sur sa femme, ses enfants et ses esclaves, un pouvoir absolu que l'autorité publique ne peut modifier. Esclave du Grand-Seigneur, il exerce au dedans le despotisme auquel il est lui-même soumis au-dehors ; et il est sans exemple qu'un pacha ou un officier quelconque ait pénétré dans l'intérieur d'une famille pour en troubler le chef dans l'exercice de son autorité ; c'est une chose qui choquerait les coutumes, les mœurs et le caractère national. Les Orientaux se considèrent comme maîtres dans leurs maisons, et tout agent du pouvoir qui veut exercer sur eux son ministère, attend qu'ils en sortent ou les envoie chercher.

2.

Ueber Türkenbeute.

(Bei der Berichtigung dieses Aufsatzes.)

Gegenwärtiges & Vergangenes, in Bezug auf die nächsten Ereignisse & die nächste Zukunft.

(Beilage zur Allg. Z. Nr. 343. v. 8. XII. 1828.)

Pesth, 15 Nov. (1828). Um Entschluß des edlen Kaisers Nicolaus, den bey Varna gefallenen König Wladislaw IV von Polen & Ungarn & den bey feindlicher Kanonen sein Grabmahl zu suchen, & dadurch die Manen des jungen Helden & die mit ihm gefallenen Heroen zu ehren, hat auch in Ungarn, wo die nationalen Sinnen, ringsum an die Zeit & Nähe türkischer Herrschaft noch lebendig sind, allgemeine Theilnahme & Aufmerksamkeit erregt, um so mehr, da jene Schlacht dasselbe eine ungarische war. Kein Pole war damahls, als die Leibwache, welche Wladislaus von Krakau mit sich nach Ungarn brachte, da er den alten Thron der Magyaren bestieg. Die Schlacht wurde mit äußerster Erbitterung & solchem Erfolge von Seite der Christen geliefert, daß 35,000 auf der Wahlstatt blieben, & Amurat schon zur Flucht umwendete. Da erwachten plötzlich der alte Heldengeist wieder in ihm, ein neuer & vorzüglicher Angriff ward versucht; die beyden Monarchen selbst, der greise Veteran & der 22jährige König, gerathen an einander. Ein homerischer Zweykampf endete mit dem Sturze des königlichen Ritters todt, & des Königs Fall brachte Bestürzung & Flucht über sie, schon durch langen Kampf erschöpfter Heere. Ein Türkischer Sieger hieb den gefallenen Helden das Haupt ab, & trug es auf einer Lanze durch sein Heer. Sein Leichnam zerstümmelt & mit den übrigen vermischt, blieb unbekannt & ungesucht auf der Wahlstatt, ein Raub der Vögel & der Verwesung. Um so gewissenhafter ist die Sitte der alten Türkey, da der unglückliche Monarch nicht einmahl der

6

Bearbeitung thätig war. Dem Vernehmen nach wird Varna während des Winters mit unausgesetzten Anstrengungen zu einem Waffenplatze ersten Ranges umgeschaffen, weil man einen solchen nöthig hat, um im nächsten Feldzuge den Krieg längs der Donau mit aller Macht fortsetzen zu können. Denn kaum ist ein Zweifel, daß man vorrücken wird, auf dieser Seite durch die niederen Thäler zu über die Vorgebirge des Balkans in die Ebenen von Thrazien vorzudringen, um dort die Türken zu einer Hauptschlacht zu nöthigen, von deren Gewinn allein für die Russen die Möglichkeit abhängt, den Krieg auf eine offensivere Art zu endigen. Die Einnahme von Varna hat auf die Türken durchaus nicht einen Eindruck gemacht, der auf Nachgiebigkeit in ihren Forderungen hätte schließen lassen. Vorerst folgt bis jetzt gewöhnlich jeder Niederlage eine wilde Auflösung unmittelbar nach einem solchen Vorfalle, jetzt scheinen einige ottomanische Befehlshaber sogar entschlossen, auch während des Winters das Feld zu halten. Die türkische Kriegskunst hat im Verlaufe dieses Sommers vielen Beifall, sogar Bewunderung gefunden. Offenbar ist, aber nicht neu, daß die Ottomanen sich hinter Mauern & Wällen verhältnißmäßig tapfer vertheidigen, & ihre einfache Einrichtung Gewandtheit mit Tapferkeit verbindet. Auch ihre neugebildeten Bataillons haben bei einigen Gelegenheiten die etwas rauhe Schule gut bestanden. Aber darum ist auch ihre ganze Kunst begriffen; das Gelingen, was man ihnen beilegt, sind einige, an welchen beim Mißlingen denkt, & im ganzen Feld bei geschlossenen Reihen, wo Praxis & Taktik entscheiden, & die eigentliche Kunst des Feldherrn zum Vorschein kommt, haben sie sich als die alten gezeigt. General Gneisenau hat mit einer Handvoll Leute vor Varna eine geschlagene Armee zur schmählichsten Flucht genöthigt, wie vor wenig Jahren Coburg & Suwaroff bei Tolosan & Martinowsky. Galanz & schon dem Mädchen von Marienburg,

den großen Czaar aus der unwürdigen Lage an Fluß des Geschicks loszukaufen, so würde es jetzt wohl der Mühe werth gewesen, von einem ritterlichen Großherrn einen Hauptschlacht zu erkaufen. Ihr Ausgang würde nicht zweifelhaft gewesen seyn. Unter der Art & die eigenthümlichen Gefahren einer Türkenkriegs kannte der letzte Feldherr von Oesterreich mit diesen Barbaren noch zeitig genug wie zur Warnung dienen. Der Feldzug von 1788 kostete dieser Monarchie ohne irgend ein bedeutendes Ereigniß des zahlreichste & schönste Heer. Die blutigen Täuschungen eines Loudon, der unglückliche Rückzug von Belgrad an dem Tage, wo man in Constantinopel den Krieg verklärte, der Einbruch des Großherrn in das Banat, & hierauf die nächtliche Flucht von Karansebes kosteten mit den Früchten des Feldzugs beinahe auch den ganzen Ruhm der Waffen. Noch schmählicher fielen die Feldzüge v. 1738 & 1739 aus. Die Zöglinge des großen Eugens von Savoyen, des Siegers von Peterwardein & Belgrad, waren in ihren nur durch Unfälle namhaft geworden; Buda, Belgrad, diese unschätzbare Vormauer von Ungarn, samt der österreichischen Wallachei, waren verloren gegangen; — wie verschieden war dagegen, trotz aller Unfälle, der Ausgang des Feldzugs von 1768–1774 für Rußland! Die türkische Flotte (dieses einheimische Geschenk abendländischer Barbarey an Europa) war bis Morea vorgedrungen, obwohl ihre Verfolgung unter den größten Gefahren gering & vorübergehend war, die unglücklichen Griechen weit über Erwartungen & Versprechungen heimgesucht, die Belagerung von Silistria aufgehoben, vor Varna der Vortheil vieler Gefechte, durch Polen anfangs & einen Theil der türkischen Macht beschäftigend, der Thron der großen Czarin von den kühnen Rosaken Hyazinthoffs erschüttert, & durch die Alles

durch Romanzow nicht gehindert, den Chrysier in seinem ämsigen, windlichen Schanzen einzuschließen, à ihn am 29 Jul. den Frieden aufzulegen. Abschließlich wählten der nächste Tag dazu Tag; es war derselbe, welcher 63 Jahre früher den großen Czaar am Pruth in jener Noth gesehen hatte, à der jetzt die Demüthigung seines Feindes der Geschichte verkündigen sollte. Standhaftigkeit ist der Tugenden wirksamste, weltgeschichtliche Tugend, à Inbegriff des Heroischen Heldenthums, plus ultra! ist einer nationalen à einzelnen Ehre. Eben jetzt sind die Verhältnisse wiedergekehrt, wo es sich von Neuem bewähren wird. —

Unterdessen hat der Nachfolger der Czaaren gegenüber der Sultan Mahmud einen schwarzen Rand, als seine Bundesgenossen sich selbst einbildeten, weil er in letzten Feldzügen seine Vortheile verfolgt, aber doch weniger Nachtheile erfahren hat, als sie befürchteten. Er hat nicht nur mit den gewöhnlichen innern Feinden, den christlichen Völkern seiner Gewaltherrschaft, à mit den äußern, den furchtbarsten nordischen Widersachern der Moslim, einen festen Kampf zu bestehen, sondern auch mit dem stark fortschreitenden Verhältnisse seines Volkes. Eben erst aus einer Revolution des ganzen religiösen, politischen à militairischen Bestandes seiner vollkommenen Despotie hervorgegangen, ist er genöthigt, eben die Alten, ihren fanatischen Dünkel zu zertrümmern, à seiner Stellung aufzuhelfen; aber wo wären die Pfeiler, mit denen Hülfe man es in seiner Macht hätte, den überschwenglichen à über alle Dämme brausenden Strom der Begeisterung nach Belieben einmal zu lassen à wieder einzufangen? Nach innen Nachrichten soll Pascha Bairakter, der Großherr, wenn er einmahl sich weiter von seiner Hauptstadt entfernen sollte, Mißfallen, in dieselbe zurück zu kommen. Die Vertreibung der Türken aus Europa, früher der allgemeine Wunsch der abendländischen Christenheit, war niemahls näher als vor 100 Jahren in der Hoffnung, welche der Carlowitzer Friede hervorgerufen, à ganz Italien, Mohammed IV à Mustafa II, schon à Lehen gehofft haben, zu einer Zeit, welche kurz vorher die osmanische Macht in ihrer größten Furchtbarkeit gesehen, als ihr Besitz die Hälfte von Ungarn umfaßte, à das Schicksal des Abendlandes an der Haltung einer einzigen Stadt gehangen hatte. Wien war verloren, wenn der Großvezier Kara Mustafa das Zeichen zum Sturme gab; aber die Stadt war bestimmt, den Hauptsitz à die Wiege des neuen Panslavismus zu werden, der der Pforte den gehofften Bezwinger des abendländischen Kaiserthums versprochen hatte. Das bewog den Chrysier, sich nicht in den entscheidenden Tagen der Belagerung den unfehlbaren Untergang durch einen Sturm zu suchen, dessen Erfolg bey der Stärke à festen Begeisterung schwer schwer à der gänzlichen Entkräftung der Belagerer nicht zweifelhaft war; sondern, wie Kara was er wollte, durch schonende à vortheilhafte Capitulation seinen ungeschwächten Besitz zu gewinnen. Dadurch wurde die Haltung durch Sobiesky möglich, welcher doch aller Energie à Eile mit den christlichen Heeren am achtzehnten Tage zu Stande gekommen wäre, wenn die europäischen Cabinette ihren natürlichen Lauf gehabt hätten. Der Entsatz von Wien war der entscheidende Wendepunkt der türkischen Furchtbarkeit für die europäischen Mächte. Kaum kennt die Geschichte fünf auf einander folgende Feldzüge mit so mannigfaltigen Wechselfällen, wie jetzt die Türken von 1683 bis 1687 in Ungarn erlitten. Die Fahnen dieses Landes andertehalbhundert beherrscht, Polen à Raab waren ihr nördlichster à westlichster Waffenplatz gewesen. Als Wien entsetzt war, wurde Ofen belagert. Die Eroberung dieses großen Platzes war wie ein Bollwerk der Christenheit über Europa gelegen, à hatte die alte Begeisterung im Innern der Christenheit wieder geweckt. Aus allen Ländern Europas, aus Spanien à Portugal sogar, strömten Freywillige der ersten, selbst fürstlichen Geschlechter unter den Mauren von Ofen zusammen;

wie zum letzten Feldzuge. Der Fall von Ofen entschied über das Schicksal, wie von Ungarn so von Siebenbürgen. Dieses Land (Siebenbürgen) trennte sich von der Pforte, & fiel Oesterreich zu. Auch Ungarn ward gewonnen. Die Türken, durch falsche Briefe aus Wien getäuscht, hatten den Grafen Tökölyi, des Haupt der Anzufriedenheit, in Verdacht; der Siebenbürgische Gesandte hatte des Auftrag, die Absichten des Hofes zu erforschen oder zu täuschen. Jetzt verkündete sich Ungarn auf den Kriegstag zu Hochstädt (1687) zu einem Erbreiche, & entsagte einem Theile seiner Magna Charta. Wien jetzt Kaiser Nicolaus, König Wladislaus Siegfried, sind vor Varna gefallen, so rächten damals der Kurfürst Max Emanuel von Bayern & der Herzog Karl von Lothringen auf den Schlachtfeldern von Mohács, des noch jetzt im Munde des Volkes lebendig, 161 Jahre früher über den Land erzogenen „Verderben von Mohács", jene Niederlage, in welcher der junge König Ludwig, & mit ihm der Ruhm des ungarischen Namens & Adels begraben ward. Hierauf ward Belgrad erstürmt; der selbstmüthige Bayernfürst selbst sprang in den Graben voran, welchen nach vor den Thoren sich zog, ihm weg seine Schaar, so daß ihn allein die Tapferen dieses Tages gebüßten. Hierauf ward bis 40,000 serbische & albanesische Christenfamilien übersiedelt, & Kolonisten des unter dem ottomanischen Barbarenjoche ganz verödeten Ungarns. Nachdem jene Provinzen der innern türkischen Länder gefallen war, setzte der junge Piccolomini ganz Bosnien, Albanien, auch einen großen Theil von Bulgarien & Rumelien, in Flammen, & bewegte der Fürst (Despot) von Serbien die ganze illyrische & griechische Nation, während Rakoczy, in der allgemeinen Lösung der christlichen Nationen unter ottomanischem Joche, einen Bruder des deutschen Kaiserthums zum König begehrte. Leider waltete in Rath zu Wien, der aber rasch auf so tiefer Noth gerathen war, ein Mißtrauen, den selbst der große Sobiesky nicht entging. Die Unterhandlungen mit den Ungarn verwickelten sich in Kleinigkeiten; der serbische Fürst Brankowitsch zog nach den gegebenen Versprechen mit 30,000 Eingeborenen Männern über; aber man fallte den Commandanten von Ungarn, den Prinzen Ludwig von Baden, zum Mahle & Trunk ab, was beobachtet & nun geschah, gelassen.

Forts.

forschrachen über die Ankunft so vieler angesehener Gäste, hoffte Leopold [illegible] in Preßburg festlegen, & mußte [illegible] Der nächstliegende aber wir[illegible] Leopoldstadt des Hofburgischen Hauses in Wien, welche mit dem Tode des spanischen Karls II bekannt ward. Dahin wandten sich jetzt alle Blicke, & von Osten ab nahen jetzt die Gesandten der sämmtlichen Mächte seine Huldigung nach Westen, wohelbst die vielste Monarchen der Christenheit zum Leichenfeste angestellt war. So ward Oesterreich, stets vorzüglich betheiligt, zum Frieden von Karlowitz bewogen. Am 26 Jan 1699 ward er geschlossen, & am 1 Nov. 1700 starb Karl II. Durch seinen Tod war Spanien, Sicilien, Neapel & das spanisch Amerika verändert. In jenem Frieden wurde freilich Ungarn & Siebenbürgen frei, Venedig gewann Morea, der Besitz von Azow gründete die russische Seemacht, Polen stellte sich in Podolien wieder her; aber die Pforte behielt Kamieniec, Temeswar, & das Land zwischen der Maros & der Donau.

Die Türken & die Pest blieben in Europa, & die Griechen unter türkischem Joche!

(Die Fortsetzung dieses Aufsatzes folgt hier.)

Ueber Türkenkriege.

(Beigl. z. Allg. Z. Nr. 361 v. 26 Dec. 1828.)

† Von der Donau, 14 Dec. (Eingesandt.) Daß Zeitungsschreiber von ihren Correspondenten oft getäuscht werden, ist eine bekannte & leicht begreifliche Sache; daß aber Redaktoren sich selber, sowohl durch eigene eigenmächtige & voreilige Abänderungen, ist nicht zu übergehen. Man lese in diesem Bezuge nur die Anfang des unter der prangenden Aufschrift: Ueber Türkenkriege, in die Beigl. zur Allg. Zeit. 1828 Nr. 343. eingerückten Artikels. Wie viel Verunstaltungen in so wenigen Zeilen! Die Schlacht bei Varna von Jahr 1444 wird hier mit einem falschen Beisatze ganz neuer historischer Umgebung des selbst Blutjahr, der bisher unbekannten geblieben Aufschreiber darstellen, wie zurückkehren muß. — Schon einigen die Türken, da wagte der alte Heldengeist Murads noch einmal den letzten verzweifelten Angriff; — ein Gottmal der Schlacht gewesen der ganze Willen & der 22jährige König selbst an einander — ein fürchterlicher Zweikampf beginnt, u.s.w. — Hierüber streben: nur Jammerfabel, daß auch nicht ein einziges Wort davon wahr ist! — Eine besondere ganz Aufsatzes schon das

M. ACADEMIA
KONYVTARA

RUi. 4°
81.

3

Hingeworfene Gedanken über die neuere Epos.

von Franz Xav. Told.

(Neues Archiv für Geschichte
Wien, 1830. September.)

M. AKADEMIA
KÖNYVTÁRA

Bey jedem Volke zog die Poesie ihren Ursprung von Volke selbst, sie entstammte seinem Charakter, war fast gleichzeitig mit seinen Begriffen & Anschauungen, & gestaltete diese. Jeglicher von der Natur mächtiger begabte griff in die Saiten, & seinem aufgeregten Gemüthe entströmten Gesänge zum Preise der Götter, zum Lobe der Heldenthaten seines Volkes. Ein solcher Volkssänger war der unsterbliche Homeros, & darum war er der geliebteste, der bewunderste Dichter, weil er seines Volkes größten Nationalsat & weil er sie so ganz den Charakter der Griechen gemäß besang. Derselbe Fall ist es mit dem keltischen Ossian, der noch im Munde seines Volkes fortlebt.

Betrachten wir nun die neueren Poesien, ins gemein, die romantische, die aber von Volke entsprosst, nicht aus der Nachahmungen der Alten. Die entstehung aus den Ansichten des Norden, vermischt mit dem Hindeuten des Nordens auf die nordische Gemüther, ausgebildet durch die Lehren des Christenthumes. Die ganz verschieden der Charakter der nordischen Völker von dem des Südens war, eben diese Verschiedenheit erhellt fast, sie offenbarte sich noch deutlicher in der Tonkunst.

Freyheit & wesaben, wie er selbst, war die Wonne der Mythologie
Kalt & wesaben seiner Poesie, & ungeschlossen wie in eine Blüthe
der Gemüthes Kinder; seiner & lachend wie sein Himmel war
der Kinder Mythologie & Gesang; erst als der Nord mit dem
Süd zusammenstieß in der gewaltigen Völkerwanderung, & der
morsche alte Gebäude einstürzte, Platz zu machen dem neuen;
da wandelte sich der Nordens Lebenslust mit der Heiden
der Väter, & befreyt von seinem Drucker entlockerte der Ge-
müther himmlischer Kinder, & die göttliche Poesie wurde göttlich-
her und — menschlicher. Den alten Griechen war
Alles belebt, aber von Göttern & Göttinnen, denen er
Anbetung weihen durfte, & mit anmuthlosen Lieblingen
der Götter ward das Glück zu Theil, mit ihnen in näherer
Berührung zu kommen; den neueren Völkern war alles
beseelt, Berg & Thal, Wald & Höhle, Strom & Meer, jeder
murmelnde Quell, jede duftende Blume, das ganze Weben
ihrer, mannigfaltig für Menschenglück & Unglück, mit dem
er konnte diese stundenlang, denen er konnte trauten
Freud & Leid. Und die himmlische Gabe, die Poesie, war
meist beschränkt auf die höheren Stände; es brauchte keine
Volksgelehrsamkeit das Volk zu erfreuen, sinnlicher, dem
Gott ein glühendes, reines, gutes Herz gegeben, liess es
ausströmen in Gesängen; der Poesie Schwester, die Musik,
war noch nicht von ihr getrennt, & mit kastanken Klängen
zogen das Volk sich freudig die Gesänge ein. +)

+) Ob die sogenannten Volks nicht die ächten modernen
Lieder sind?

O wäre unsere Poesie doch noch jetzt dem Volke angemessen!
Kalte Verstandeskrämerei hat sie diesem ungenießbar gemacht;
aus der Poesie ward die Dichtkunst. Zwar dämmert schon
des Morgenroth der wiedergewonnenen Volkspoesie; wie
Stimmen in der Wüsten rufen sich einzelne Volkssänger;
jedoch nicht eher, wie es mir scheint, wird der Tag erscheinen, bis ein
nationales Epos, volksthümlich bearbeitet, der Trümmer der
Volkspoesie über die drey feindlichen Lager Deutschlands entstellten fügen
wird.

Kann aber je ein Epos volksthümlich werden, welches
in dem Geiste einer fremden Nation bearbeitet ist, die weder
in Charakter noch Ansichten mit derjenigen, für welche es
geschrieben wurde, verwandt ist? Es mag noch so gut in dem
fremden Geiste geschrieben sein, sein Gefühl verleugnet es,
sagen, wie der Stoff sich gegen die Bearbeitung gleichsam
sträubt, & dies ist in allen deutschen Heldengedichten, die Nibelunge
ausgenommen, auf die ich unten zurückkommen werde, der Fall.
Betrachten wir Tasso's besungenes Jerusalem, Ariosto's
rasenden Roland, Camoens Lusiade. Warum sind sie ihrem
Volke so theuer? Eben deswegen, weil Stoff & Form so ganz
des Volk ansprecht. Wie kann aber das deutsche Epos mit
seinem den Homer & Virgil umfassenden Hexameter & Pentameter,
wie mit seinen Vergleichungen, den festesten Deutschen
gefallen, die so oft von ihm unbekannten Gegenständen genommen
sind? Muß ihn nicht stets eine Barbarei abstoßen, die stets Un-
terbrechung fortlaufend, für ihn nichts Anziehendes hat, da sie
nicht in dem Genius der Sprache begründet ist? Bey Homer
ist der Fall ein andrer. Der Griechen Sprache ist der Hexameter

11

ganz angemessen, & überdies konnte sich der Dichter durch andern Versbau drücken, da kein andrer zu seinem Stoffe taugte. Ueberdies kann der Hexameter in unserer Sprache nie jene Vollkommenheit erreichen, die er in Hellas, in seiner Sprache besaß. Und könnten wir es auch so weit bringen, warum sollte man einem Stoff eben durch die verschiedenen Gestalt seiner Form & in einer Versart bearbeiten, die so wenig Veränderung verträgt, während al franz stoff, in deutschen eine den jedesmaligen Gestalten angemessene zu wählen. Indeß glaube ich nicht, daß man diesen auf Klopstocks Messiade anwenden dürfte. Dieser, ich möchte sagen, nordische weiche Geist, konnte sich von seiner Höhe nicht herablassen, & überdies, glaub ich, gehört zu solch' hohem Stoffen einzig der Hexameter mit seinem grossartigen, antiken Ausdruck. Sollte übrigens der Hexameter nicht überwiegen die Fülle der Versarten in Deutschen? Der Jambus & Trochäus mit beliebiger Anzahl Füsse, wenn al der Stoff erforderte, mit dactylen untermischt, mit der vielfachen Verschlingung der Reime mit Assonanz, Alliteration? Sollten endlich nicht vorzüglichen gute, in Verbindung mit den abgenannten, der sprechende Abglanz der Empfindungen Liedes? - - - Welche Freyheit der Empfindung gestattet einer Abgrund, der bloß auf Stabreim beruhend, Jamben, Trochäen, Hexameter, Daktylen, Anapästen erlaubt? — Ich

~~Ich~~ Diese „hingeworfenen Gedanken" enthalten manches Gute; aber auch manches Halbwahre und Oberflächliche, so nicht wohl Beherzigte. Der Vorschlag mögte ab ~~etwa~~ gut, nur ist er nicht der Mann, dessen Winken viel zu bedeuten hätten.

Eduard Duller: „Vorlesungen über Epos & Drama"

— Es ist in diesen Tagen viel über die Wirksamkeit & Bedeutung des Volksliedes auf Gemüth & Sitten des Volkes geschrieben worden. Das Leben selbst beweist die Wahrheit dieser Behauptung. Auf die Nationalität, die es in den eingeschränkten Dimensionen durch wechselseitige Anziehung & Einwirkung der verschiedenen Bestandtheile & Lebensbedingungen stets gegenseitig bestimmt. Wie nun jede Volksthümlichkeit auf Leben, ewige Bewegung & Veränderung des Einzelnen der Menschheit wirkt, so greift der Dichter als tüchtiges Element in sein Volksleben ein, & wie er in höchster seiner geistiger Klarheit & mit seiner Werkkraft unter den seinen stehe & diktat (für Nation gehört); so wird das, was er schafft & herstellt, Gemeingut für sein Volk — Volksleben in weitesten Umfange. — —

Es liegt ein unbeschreiblicher Zauber in dem ~~Worte~~ Begriffe & Worte: Vaterland, ein Etwas, das weder in seiner Bedeutung sich seltsamer verkündigt, als in der des Dichters; — Jedesfalls, der sich doch auf der Welt des Wirklichen in nie Anderes, „wie sie sein soll", flüchtet, & mit der ersteren doch kein anderes Band verknüpft ist, als das des Herzens. — Die bloße Zufälligkeit des Geborenwerdens, Aufwachsens, Wohnens gerade an einem Flecken dieser Erde, der allen andern so ziemlich ähnlich sieht, kann es nicht sein, was dieses Gefühl zu erregen im Stande ist, das nicht mit dem Augenblicke verschwindet; — der bloße Besitz seiner

121

Haut & seinem Herzen, seinem thierischen & geistigen Leben kann
ihr wohl ferner zum blossen nützlichen Dasein verhelfen,
aber nicht alle seine Herzenstiefen mit seinem Klange
füllen, der dem ächten Herz & Lippe strömt. —

Was vor Bücher hat, alle ihr glühn an Bildung, Witz,
Humor, Handlung; Was ihnen Grösse die seinen ist, ihre Bildung
die seine, Was macht ihn die Brust höher gehen, weil er sich ganz
fühlen kann, & sein eigener Herd wie sein eigner Kraft nicht
nütz- & spärlich verschwendet; denn wol auch die Volksweisheit
spricht „der Einzelne genüge sich am meisten"; — der Einzelne
fühlt sich doch vollständiger & am ärmsten, wenn er am höchsten
steht. Es ist ein verfehlender Gedanke, das Ideale nicht der
einzelne zu sein! — darin liegt ein Theil der verfehlenden
Selbstgefühle, wenn wir uns Nation nennen, & das Wort
Vaterland aussprechen; — aber auch nur ein Theil derselben!
— wer zerschlägt das Ganze? — darum liegt die grosse
Vergangenheit jedes kräftige Herz an, & spricht sie zum
Dichter, diesen Mittler zwischen Höhe & Vollendung, zwischen
Brüsten & Volk; so ist ihm die heilige Pflicht auferlegt, das,
was seine Altvordern anstellten, begannen, doch traulich
Ausserem verwebt, — den Zeitgenossen in höherer Ein-
grundkraft hinzustellen. Ein grosse Kluft, die zwischen
Gewesen, Höhe & Werden liegt, auszufüllen. Dies wirkt
das volksthümlich epische Lied. Es giebt ein Schmetterlen,
so gut wie einen Schmetterling, & wer sich nur in den Augenblick
einbarbaret, vegetirt nur, wie der Marmelthier, das sich in seine
Hirt

Hinterschlafe allerdings recht wohl & behaglich stellen mag,
weil es nichts fühlt. Wenn nun die Phantasie eine Brücke
vom Licht aufs Herz baut, & die Vergangenheit einen vom Herz
aufs Werden; warum wollen wir nicht darüber hin, sondern
lieber in Flüsse retinnen? — — —

Wenn der Reim mit seinem Anklange der Trennung & Ver-
bindung, der Fülle & Einheit, — der Lautmannigfaltigkeit
der menschlichen Sprache genannt werden kann, so ist die Musik
der abgemessene Lebensstand, der hingebende Anklang
der Laute zum Grenzenlosen, Unbegreiflichen, & mit dem
Reime zart verschlungen, ja wie diesen fast beherrschen,
dass sie erst seit der Einbürgerung des Reimes ihre eigentlich
hohe Natur gewonnen habe. Somit verhallt wohl auch ihr
wechselseitiger Einfluss auf das Lied selbst; da die Vergangenheit
einen Volksen alle Geschichtigkeit, allen bloßen Anklang
von selbst ausschließt, indem sonst Hören & Singen gleich &
Höchst vernichtet; — alle überflüssigen Zeugen & Phrasen sind
denn so viele Verschlüsse für den Strom des Gesanges. Was
gesungen werden soll, muss ja vom Herzen kommen, wenn
es zum Herzen dringen soll, & die Worte in der verschmel-
zenden Sprache des Herzens & Geschicht, — in Töne auflösen soll.
Die grösstmöglichste Einfachheit des Volksliedes bedingt sich
somit die grösstmögliche Vergangenheit desselben, ein ungebot
sich aus sonn. Deshalb übt in Volksliede, der Absichtsvoll &

13

Melodie, wenn sie selbst über die Grenzen des strengen Metrums
schreiten, — (wozu der Poesie so gut angehört wie der Musik) —
so große Gewalt, daß selbst äußerst fehlerhafter Ausdruck des Volksliedes
so sehr dem des schlechthin so genannten Liedes, (sangbaren
lyrischen Gedichtes) obzuliegen kommt, daß in letzterem der Dichter sein
eigenes Gefühl laut verkündigt; in ersterem (dem epischen
Volksliede) die Handlung über den Charakter des Handelnden
äußert, ihn mit der Lösung beider Aufgabe einmaligen festen
Umrissen, d.h. die Idee der Ballade (um mit diesem
special-Ausdrucke der Gattung: epischer Volksliede ein
für allemahl zu bezeichnen) so in sich aufnimmt, daß er
gleichsam als eigenes wieder gibt; dadurch daß der Gesang
des Dichters einen fördernden Eindruck der activen oder
passiven Mitleidens (Mitfreude; Mitleiden) erweckt,
so somit im Verlaufe des Gemüthes eine Repulsion seines
Stoffes vermeidet.

M. ACADEMIA
KÖNYVTÁRA

Über die Vermählung des regierenden Herzogs
Auch des Deputirten Hr. Carl Dupin.
(Bei den Verhandlungen über das Budget von 1829.
Paris, am Juliust 1828.)

Meine Herren! ich beginne mit den Aus-
drücken des Dankes der französischen Marine
gegen den Hrn Minister (de Chauvinet, Hyde de Neu-
ville) für die Gerechtigkeit, die er der weisen
& glücklichen Verwaltung seines Vorgängers,
des Grafen Chabrol, widerfahren ließ. Dieser
Staatsmann hat eine Anordnung hinterlassen,
der wir stets mit hochachtungsvollem Danke
zurückdenken werden. Die militärische Ma-
rine Frankreichs, lange Zeit ungünstig
behandelt, fordert, daß die künftig gerechter
in Ihrer Gunst gegen sie sein möchten, und
um ihre Sache zu gewinnen, stellt sie einen
allmächtigen Grund vor Ihren auf — den Ruhm.
Mit Gunst werden Sie eine Waffe ansehen,

14

die zugleich mit ihrer Bitten Ihre Lordschaft
bietet.

Eine einzige Macht vermehrt große
Lasten auf ihre Verwandt als wir, und läßt
uns in dieser Rücksicht im geringsten Rang.
Die dritte Verwandt jenigen, die den
Vereinigten Staaten, ist hinsichtlich der
Zahl ihrer Schiffe & ihrer Totalmacht
schwächer als die französische, sie aber
zeigt, daß auch eine kleinere Marine,
wenn sie nur gut organisirt ist, mit
Vortheil gegen die Uebermacht der
Meere kämpfen kann. Der Premier
Pitt hat zwingmahl unter dem Volke
gewohnt, daß diese merkwürdige Lehre
gab; ihm kommt es zu, sie fruchtbar
für Frankreich zu machen. Er wird
seine gelangen, wenn er die hohen Tugenden,
welche die Kraft & die Ehre unserer Na-
tion ausmachen, an ihre Stelle setzt. Hüten
wir uns vor der Mäßigung, unsere Anstrengun-
gen, um auf den Meere keine höhere macht
über uns zu haben, möchten vergeblich seyn.
Die Geschichte der Herrschaft des Meeres
bietet aber so auffallende Wechselfälle
dem Reichen & Armen dar, als das auf dem
Landkrieg beruhende Uebergewicht. Seit
dem Mittelalter war jene Herrschaft nach
einander in den Händen der Venetianer, der
Portugiesen, der Genuesen, der Holländer,
der Franzosen, der Engländer. Eine
Herrschaft, welche die Vergangenheit so brau-
chbar zeigt, wird auch die Zukunft eine
beständige Dauer sichern. Wem aber wird
die Herrschaft des Meeres zufallen? Dem

Land, wo das Volk am Thätigsten, & die Regierung am äußerlichsten auf die Nationalinteressen & den Nationalwohlstand sieht wird. Ohne Nationalwohlstand keine militärische Macht, ohne militärische Macht kein großer & bleibender Handel, welcher die Flotte, die eine Barmacht voraussetzt, fürchterlich unterstützt. Das Volk, das gegenwärtig noch auf den Marken das Uebergewicht hat, stürmt sich unter der Last der durch die Vorgangenheit verursachten Ausgaben, von denen es sich nicht mehr frey zu machen weiß. Es hat seine Tilgungskasse vernichtet. Es wendet nicht einmahl mehr so viel Millionen an, um die zwanzig Milliarden seiner Schuld zu vermindern, als wir anwenden, um die vier Milliarden der unsrigen zu vermindern. Zwar haben wir seit dem Frieden rücksichtslos die Schätze Frankreichs verschwendet, & doch, wenn wir auf ein verständiges System der Sparsamkeit zurückkommen wollen, um gewaltlose Ausgaben ein Ziel zu setzen, & uns die Mittel zu sichern, der wesentlichen Bedürfnisse der öffentlichen Macht, & besonders denen der Barmacht zu genügen, so werden wir Frankreich in Mitte der Nationen die ehemalige Stelle wieder einnehmen sehen, auf die es durch die vorgeschrittenen Kunst seiner Lehrer berufen ist.

Werfen Sie einen Blick auf Europa, & sehen Sie den natürlichen Gegensatz, den die Barstaaten & die von allen Seiten vom Land umflossenen Staaten darbieten. Die Barstaaten haben 212 Millionen Einwohner, die Landstaaten 14 Millionen. Diese 14 Millionen gehören dreyßig unabhängigen Staaten, deren stärkster kaum 4 Millionen ~~haben~~ Unter, und der schwächste nur dreyhundert zählt. Dieses Uebergewicht der Barstaaten ist aber nicht bloß Europa eigen; für die übrigen Welttheile kommen auf die Barstaaten 450 Millionen Einwohner, auf die Landstaaten 36 Millionen. In allen Ländern der großen Nationen der Welt wird also stets die Barmacht mithandelnd auftreten.

Kommen wir auf Europa zurück. — Einige Landstaaten sind schwach, daß sie ihre Kräfte, ~~einigen~~ anstrengen, bis zum Maximum vorgedrungen: so Rußland, Oestreich, und Preußen. Andere Landstaaten, wie Polen, verschwanden aus der Reihe der Nationen. Diejenigen, welche noch bestehen, sind zu schwach, um andere

als freie Bildung sich erhalten zu können. Statt der [illegible] Idee eines stationären Gleichgewichts, das nie bestand gehabt hat, muß man also als Princip die gewaltsame Umgestaltung der europäischen Staaten feststellen, die folgendermaaßen vor sich geht: 1) die Bevölkerung, der Gebiets-umfang & die Macht der Nachbarstaaten unaufhaltsam zu. 2) die Landmächte werden bei jeder politischen Bewegung schwächer oder verschwinden. Würden sie auch gegenwärtig alle mit einander verbündet, so würden sie dann die Hälfte des Übergewichts & der Kraft Frankreichs verlieren.

Frankreich wird also in einen bloßen Continentalkrieg so [illegible] gezogen werden; statt wird seine Marine mit in den Kampf treten müssen.

Wer nun die Bevölkerung & Ausdehnung beständig zunehmen, so bedürfen die Staaten, die ihren Rang unter den Mächten erster Klasse behaupten wollen, stets neuer, stets wachsender Kräfte. — Dürfen wir uns nicht glücklich schätzen, wenn wir sehen, daß unter den sechszehn bestehenden Für-

hervorgeht, unter den Mächten allein andern Verhältnis, eine einzige ein Übergewicht über uns behauptet, und zwar vorzüglich bloß dadurch, daß sie größere Geldopfer bringt?

Wenn man die progressive Zunahme Thätigkeit der Seemacht in Beziehung auf das Gleichgewicht der Nationen bedenkt, so sollten man billig verwundern, Frankreich würde von den, zur Bildung seiner militärischen Macht bestimmten Fonds nur von Jahr zu Jahr größere Summen seinen Flotten der Macht zugewiesen haben. Es fand aber gerade das Gegentheil statt. Während des Kriegs, mit siebenzehn Hundert Millionen unterhielt, erhielt die Marine im Jahre 1788 45 Millionen; 1808 31 Mill.; 1828 29 Mill.; also in letzter Zeit ein Drittel weniger, als vor der Revolution. — Ich wünsche lebhaft, daß diese Betrachtungen von den Ministern des Königs bei Feststellung der Grundlagen ihres nächsten Budgets nicht unbeachtet bleiben möchten.

17

ich wage zu behaupten, daß sie gerade gegenwärtig Gegenstand einer ernsten Untersuchung werden sollten. Ein kriegerisches Drängen sich; eine große Continentalmacht bereitet sich vor, eine gewichtige Lücke unter den Großstaaten herzustellen, seit lange schon an die baltische See, ans Meer von Archangel, an den stillen Ocean strebend, vollendete sie nach vier sechs Monaten die Eroberung der kaspischen See, wo sie nun eine Kriegsflotte nicht unbedeutend von Astrakan segeln kann. Nun kommt die Reihe an das schwarze Meer, wo schon manches wir, daß der letzte militärische Hafen, den die Türkei an den Ufern dieses Meeres besitzt, die Beute der Moskowiten werde. Aber, wird man sagen, diese Eroberung ist nur vorübergehend. Vielleicht für Dreißig; die Zukunft aber wird sie bleibend machen. Die ganze östliche Macht, mit ihrer Handelsmarine, strebt längst der weiten Basis entgegen, die ihr Wasser in jenes Meer giessen. Dies ist der Absatzweg, den Rußland will, um den es mit der vorgedachten Energie der Jahre 26 Abgängen von 56 Millionen Menschen will. Wir müssen uns diese Thatsache gestehen machen, die Ohnmacht Rußlands auf dem Mittelmeere sich entwickeln zu sehen, in Gegenwart der Eifersucht Frankreichs, Englands und Oesterreichs. Die andern Großstaaten sind zu unbedeutend, um irgend ein Gewicht zu haben. Wenn Oesterreich die Möglichkeit des adriatischen Meeres gesichert besitzt, da so reich an prächtigen Häfen ist, so würde es die Flagge von St. Marcus mit Ehren wieder aufpflanzen, eine imposante Macht im Mittelmeere zeigen. Wir haben Venedig nur eine kurze Zeit besessen, und was wir während dieser kurzen Zeit seinem hilflosen Zustande für Linderung, einem meinem alten Freunde, den ich dort auf den Bänken der Lido der Dogen

wohlten, bauta in fünf Jahren in jenem Hafen mehr Linienschiffe, als Ostervich in vierzehn Jahren ausgerüstet hat. Besitzen wir noch die jonischen Inseln mit ihren also so geräumigen als sicheren Häfen, so würden wir in der ersten Linie stehen, um die Seeherrschaft eines wahrhaft römischen Übergewichts aufzuhalten; auch seine Drangsalen würden nie zurück.

In dem Augenblick, wo die ottomanische Macht diesseits des Bosporus zerstückelt sein wird, würden die Minister des Königs sehen, ob es für die civilisirte Europa nicht von Wichtigkeit ist, daß Frankreich die Franzositionen von Rhodus & Candia als Vor, posten der Ehre in Besitz nehmen, um mit den neuen besitzenden Malteser & der Türken-Inseln an Tapferkeit & Thätigkeit in den Wirkungskreis bis der künftigen Invasion der Kolosse des Nor, den zu wetteifern. Im Vorausblick auf diese Zeit, müssen wir unsern Vermögen ein, richten, verbessern & vergrößern.

18

4

Ueber das Militärsystem der fünf Mächte.

Rede des Generals Tirlet

in der Sitzung der Deputirten am 21 July 1828.

M. AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

Frankreich mit 32 Millionen Einwohnern à einer Milliarde jährlicher Einkünfte unterhält eine bewaffnete Macht von 232,000 Mann;

Preußen, mit 11 Millionen Einwohnern à weniger als 200 Millionen Einkünften, kann 500,000 Mann ins Feld stellen.

Oesterreich, mit 30 Millionen Einwohnern à 338 Mill. Einkünften, kann zu seinen stehenden Heeren von 270,000 Combattants eine Reserve von 400,000 stoßen lassen.

Rußland, mit 59 Mill. Einwohnern à jährlich 350 Mill. Einkünften bedroht die alte Welt mit einer Uebereinstimmung von 600,000 Soldaten seiner eingeborenen Heere, mit seinen Militärkolonien à jährlichen Heeren einer gränzenlosen Cavallerie, mit einer noch unberechneten Zahl irregulärer Truppen.

Stellen wir diesen ungeheuren Mißverhältniß Frankreichs zu den andern Mächten wieder auf, schießen, so muß man vor Allem auf das Letztere

zurückkommen, woraus seiner ungeheuren Macht entsprang, welches ungeheure Anstrengungen sorgfältig benützt werden bis sie eingeführt. Dieses System machte, unter dem Namen Miliz, im J. 1692 unter Ludwig XIV möglich, 546,000 Mann der zweyten Ligne entgegenzustellen. Dieses System war es, was zuerst Peter machte, unter den Titel Freywillige oder Nationalbataillone eine andere europäische Ligne vor der Aufstellung von 1793 verschwinden hieß. Dieses System findet sich in Rußland, noch jetzt in allen andern Staaten statt. Überall ist das stehende Heer umgestützt durch temporär besoldete Reserven.

In England ist es eine Miliz von Eigenthümern, die im Fall einer Invasion durch 500,000 Armen das im Innern auf weniger als 40,000 Mann reduzirte stehende Heer unterstützen könnte.

In Preußen ist die drückende Armee die großes Übel, deren Niederlagen an Einem Tage das Schicksal der Monarchie entschied, doch ein stehendes Heer von blos 100,000 Soldaten erhielt, da aber 220,000 Mann der Landwehr des ersten Aufgebots sich stets in 180,000 Mann der Landwehr des zweyten Aufgebots, im Ganzen 500,000 M. die im Nothfall noch durch die, nicht in der Armee oder der Landwehr begriffenen Leute von 17 bis 50 Jahren vermehrt werden können.

In

In Österreich ist es ebenfalls die Landwehr, die das Volk mit der Armee verbindet, und ihm erlaubt, über 700,000 Krieger zu gebieten.

Das furchtbare Genie des Nordens, der vor einem Jahrhundert noch so gut als unbekannt war, in dem Jahre 1812 seine 250,000 Mann zu seiner Fahne Nation zusammenbringen konnte, nicht zufrieden den Boden mit seinen geschlossenen Phalangen zu überschwemmen, bietet auch noch die Bataillone für, aus unerschöpflichen Militärkolonien als Reserve auf.

Die Holländer beschränkten sich nicht mehr darauf, einige französische oder deutsche Mietlinge zu besolden, um die Ufer ihrer Heide zu bewachen; durch eine geschickte Verbindung der Waffenübungen zu den bürgerlichen Talenten des Königreichs der Niederlande setzten sie eine Armee auf die Beine stellen, die den Feuer der Monarchie, von der es nur einen kleinen Theil ausmachte, fast gleich kam.

Rußland Peter hielt seinem König ein freywilligen Heer von 80,000 Milizen an.

Zur Zeit dieser Revolution richteten die deutschen Generale mit derselben Thätigkeit

die ich gegenwärtig auf Jahre hinaus bemerke, die Kontrafleistikeit ihrer Tragweite, zweifelten nicht daran, daß der Ring unfehlbar den baldigen weiteren Schritt ihrer in geschulten Garnisonsmanövern sorgfältig dressierten Bataillone folgen würde. Sie wissen, wie schwer sie ihren Irrtum bezahlten; hüten wir uns vor einem ähnlichen Schicksale! Ich bin, schon gesprochen, weit entfernt, das Vertrauen zu teilen, das manche Mitglieder dieser Kammer auf die Erhaltung des Friedens setzen. Können die deutschen Stämme, über die der Ring seit dreißig Jahren ausgefallen geschlungen, einen dauernden Freundschaft bilden? Zu neuen Feindseligkeiten fehlen ihnen unglückliche Nichtigkeit vermissen. Fällt es einmal dem ehrgeizigen Vetter Österreichs oder Preußens, sich auf einzelne Provinzen des Königreichs Ludwigs XIV. zu stürzen, so werden wir die Einheit augenblicklich an die russische Autokratie verkauft sehen, die Finland, die Provinz Polen unterworfen, Persien einstweilen gemacht hat, und aufgezogen ist, um den Halbmond von seinen Zinnen zu stürzen, den moskowitischen Adler auf den Minarets wie auf der baltischen Ostsee horstchen zu lassen.

RUI. 4° 21

5.

Recension etc. etc.:

Neue oder anthropologische Kritik der Vernunft von J. F. Fries. Erster Band. Zweyte Auflage. Heidelberg bey C. F. Winter. 1828. gr 8. XXXI. u. 415 S. Zweyter ~~Band~~ (etc.)

M. ACADEMIA KÖZV. ALTA

Erwarten wir einen Blick auf die Art, wie die alte Frage: Was ist Wahrheit? beantwortet wurde, so stellt sich uns die Philosophie unserer Zeit ein traurigel Bild der Anarchie & Zwiespältigkeit dar, welches sehr leicht kleinmüthige, zweifelsüchtige Zuschauer mit Mißtrauen & Widerwillen gegen die Philosophie erfüllen & von dem Eintritt in das Gebiet der philosophischen Forschung zurückschrecken, den kühnen Schlachtmuth aber in das Labyrinth tausendfacher Irrgänge hineinlocken mag, in denen das Licht der Wahrheit ihm mehr verdunkelt & aufgehalten wird, als das natürliche Gefühl & der klügloser Verstand ihm zeigte.

Fragt man: Was ist die Wahrheit? so antworten Einige: wo anders, als außer uns in den Dingen ist sie; Andere: Irrthum! in uns allein, in unserem eigenen Geiste, dürfe sie suchen; noch Andere: weder in uns, noch außer uns, sondern in der Einheit des Innern und Äußern, des Idealen und Reellen, des Denkens und Seyns, der Vorstellung & ihres Gegenstandes besteht die ächte Wahrheit, jenes ist nur einseitig Schein & Trug; aber auch ihnen entgegnen wieder Andere alles

dieses transcendentalen Centrum, in welchem die Wahrheit weit über uns und in ein unendliches fruchtbares Centrum der göttlichen Vernunft.

Fragt man weiter: wie und wodurch finden wir die Wahrheit? so ist die Verwirrung in der Meinungen wo möglich noch größer. Dogmatisch und analytisch, progressiv und regressiv, dogmatisch und kritisch, subjectiv und objectiv Methode stehen sich hier einander gegenüber. Hier sieht man sich allein auf die Erscheinungen der äußeren Sinne, dort auf die des innern Sinnes; hier auf den Reichthum und die lebendige Mannigfaltigkeit der Induction und Erfahrung, dort auf die Einheit und allgemein nothwendige Gesetzmäßigkeit des Verstandes und der Reflexion; hier glaubt man in unmittelbarem Gefühl, Instinkt, Glauben, Erleuchtung die reinste Quelle der Wahrheit entdeckt zu haben, dort sucht man in Begriffen, Urtheilen und Schlüssen die Wahrheit vollständig erfaßt oder gar geschaffen zu können; hier will man die ewige Wahrheit allein der praktischen Vernunft entnehmen und Alles aus sittlich-religiösen Ideen ableiten, dort baut man allein auf die speculative Vernunft und sucht in metaphysischen Systemen Grund und Gesetz aller Wahrheit; hier braucht man sich auf eine ideale Ansicht der Dinge, auf ursprüngliche Vernunftideen, dort auf intellectuelle Anschauung, rein speculatives Denken, absolute Vernunft; hier endlich sucht man doch wenigstens in Allem diesem Zusammen oder in einer beliebigen Auswahl des Einen und des Andern die Wahrheit nicht zu verfehlen, dort verzweifelt man an Allem, sucht durch die Skepsis die Realität des Wissens, durch Vernunft die Realität der Vernunft zu bestreiten.

Wer hat nun Recht in diesem Gewirren von Meinungen? wo

wollen wir uns wenden, um den Faden zu finden, der aus diesem Labyrinth herausführt? —

Der Faden ist allerdings gefunden, nur das Wenige ist folgen. In Kants großer Entdeckung der Kritik der Vernunft ist der einzig wahre Weg vorgezeichnet, der zur Wahrheit führt, in ihr ist die richtige Methode der Philosophie gegeben. Kant zeigt sehr richtig, daß alle Erkenntniß der Wahrheit für den Menschen von seinen Kräften abhänge. Er suchte daher durch Kritik der menschlichen Vernunft diese Vermögen vollständig aufzufinden und daraus die Bedingungen und Gesetze aller Wahrheit abzuleiten. Er erkannte so die Vernunft als ein zugleich sinnlich abhängiges und selbstthätiges Wesen (Receptivität und Spontaneität), das den Stoff aller Erkenntniß nur zufällig von Außen empfängt, in sich selbstthätig nur die besondern Formen und Gesetze der Sinnlichkeit und Nothwendigkeit aller Erkenntniß besitzt; er stellte als falsche Bedingung Formen, unter denen wir Alles erkennen, die Formen der reinen Anschauung, Raum und Zeit, und die Kategorien des Verstandes für die Naturerkenntniß und die Ideen für das wahre Wesen der Dinge auf, und eine darin den wichtigsten Satz aller Philosophie, die subjective Unterscheidung von Erscheinung und wahrem Ding an sich, worin alle Räthsel der Metaphysik ihre Auflösung finden. So ward Kants Kritik der Vernunft der Grund und Mittelpunkt für alle Erscheinungen und Bestrebungen der neuern Philosophie. Durch sie wurde die spätere Philosophie in ihren Grundansichten und die vorgesetzten Vorurtheile derselben, Empirismus und Dogmatismus, so gründlich an der Wurzel angegriffen, daß sie — in ihrer alten Gestalt wenigstens — sich derselben nicht mehr bedienen konnten. Durch die Methode der Kritik wurde der Philosophie eine ganz neue Bahn angewiesen, neuen Zielen des Strebens zugewendet, und es handelte sich späterhin für das wahre Wohl der Philosophie um nichts Anderes, als um Ausbildung dieser kritischen Methode, Durchführung auf allen hier bezeichneten, subjectiven Wegen der philosophisch-psychologischen

Vorlesung, zum Ziele einer vollständigen Theorie der Vernunft.

Alles was seitdem die Philosophie Neues hervorgebracht hat, so verschiedenartig es auch in seinen Resultaten sein ist, nur ein Erzeugniß des Talentes, der in der Kritik der Vernunft ausgestreut wurde. Diesem Gewinn der Philosophie finden wir nur in dem, was nachträglich auf dem Boden der Kritik der Vernunft entwickelt worden ist; Verirrungen und Rückschritte hat die Philosophie nur insofern, wo sie den Boden der Kritik verließen und zu den alten Irrthümern zurückgekehrt ist. Selbst diese Irrthümer aber konnten nur unter dem Schutze und Beistand der neuen Kantischen Kritik, nur gestützt und gestützt durch die neuen mächtigen Hülfsmittel der Reflexion und Speculation, der richtige Materialien den Begriffen und Ideen, welche die Kantische geschaffen hatte, wieder emporzuarbeiten, nur unter der Firma der Kantischen Kritik einige Anerkennung gewinnen. Reinhold, Fichte und Schelling gelang es nur unter dem Vorwand, das von Kant unvollendet gelassene Werk der Reform der Philosophie zu vollenden, dem dogmatismus neuen Raum eine Stelle zu verschaffen; die Kategorien und Ideen, wie sie Kant gefunden hatte, wurden als Material benutzt, um, durch die Kunst der Reflexion willkührlich zusammengesetzt, augenblicklich vollständige Systeme aus einem Princip aufzubauen. Ein gleiches gilt auch von der neuesten dialektischen Periode. Die Dialektik Hegels ist nichts als ein verkünsteltes Spiel mit Kantischen Begriffen, gegründet auf die Kantischen Antinomien der Vernunft. Unzweifelhaft muß sie sich als den psychologischen Thatsachen der Kantischen Kritik metaphysische Form und Bedeutung zu geben, und den Kantischen Kategorien auch sich selbst einen concreten Inhalt zu verschaffen. Sie verhält sich nur

in

in leeren Tautologien herum, und so unerträglich sie auch auf Kant und die kritische Methode herabblickt, was sie Absurdes in sich hat, das hat sie nur von Kant entlehnt, das sind die Kantischen psychologischen Thatsachen, die Kategorien und Ideen. Durch diese Hülfe der kritischen Philosophie ist trotzdem der alte Irrthum des Dogmatismus wie ein wuchernder Unkraut mächtig emporgewachsen, Systeme auf Systeme sind wie Pilze auf dem durch Kant bestellten Boden aufgeschossen, deren jedes mit vornehmem Pathos die allein wahrhaftige Weisheit feil bietet, bis endlich in der letzten Zeit fast alle andern Darstellungen durch schulmeisterliche Strenge im Gebiete der Philosophie allein die Tafel zu schwingen sich anmaßt. Es ist endlich in Geschmack der Zeit, den grundlosen Wust der Afterweisheit überdrüssig, denn aber von dem Machtwort der philosophischen Orakelsprüche mit dem Bann „spießiger Verständlichkeit" oder eines „Raisonnements des gemeinen Menschenverstandes" belegt worden.

Indessen, es gab und gibt noch selbstständige, gründlichere Denker, welche, ungeblendet durch den Glanz der neuen Afterweisheit, mit festem Schritt auf der durch die Kritik der Vernunft vorgezeichneten Bahn fortgingen, und die, ohne die Lehren des großen Meisters der Philosophie zu verkennen und blind nachzusprechen, das Wesen und die Methode seiner Lehren mit freiem Geiste auffaßten und selbstständig fortbildeten. Unter diesen nimmt einen der vorzüglichsten Platten der durch den neuen Titel d. Vernunft, Fries, ein.

Fries stellt, gewiß jetzt mit Recht, die Kantische Lehre für diejenige, in welcher die Aufgabe der Philosophie überhaupt, zwar nicht vollständig gelöst, aber doch klar ausgesprochen ist, nämlich: Theorie der Vernunft. Zu dieser Aufgabe,

die Kantische Lehre durch fortgesetzte Kritik aufzuhellen, ist nun der Zweck aller seiner weitläufigen Bemühungen um die Philosophie. Doch kommen wir zu Prof. Selbstbiographie des Verfassers seine Lehre zur Sprache.

„Geschichtlich, sagt der Prof. S. XI., pflichtet sich meine Arbeit ganz an Kants große Werke an durch mehrfache Entdeckungen an." Diese ganz große Entdeckungen, setzt er nun, worin der Fortschritt von Kants Kritiken der Vernunft bestimmt: 1) daß sich das System aller reinen Philosophie Grundbegriffe an die Leitfaden der logischen Formen der Urtheile (Kategorien) als Vernunftbegriffe (Ideen) überweisen lasse; 2) daß die Kategorien als begriffe von der Möglichkeit der Erfahrung die Dinge als Erscheinung zeigen, die jeder singuläre oder Gegenstand der Erfahrung als seine Verwandlung des wahren Dinge der Dinge zeigen, und daß die Unentbehrlichkeit der sittlichen Grundvorstellungen Bedeutung erhalten. Der Hauptfehler der Kantische Lehre, welcher seiner Lehre die Vollständigkeit und Mangel an einem Mittelpunkt gibt, findet er darin, daß Kant die psychologische Bedeutung dieser Lehren nicht vollständig einsah, seiner Lehre hierdurch eine logische Anordnung gab, und dadurch seine kritischen Erörterungen nicht in der organischen Einheit im Ganzen der Vernunft auffassen konnte, sondern nur in einzelnen, zusammensetzend — obgleich als selbst tractatische — psychologische Aufsätzen zerriss. Kant hatte die Idee einer Theorie der Vernunft als eigentliche Aufgabe der Kritik in der Ausführung nicht streng festgehalten. Der wesentliche Unterschied der Kantische von der Fries'schen Kritik d. V. besteht also darin, daß die logische Anordnung Kants, bei Fries in eine psychologische umgewandelt worden ist, daß die Kritik d. V. sich an die philosophische Anthropologie anstellt. Hiermit wurde die logischen (transcendentalen und metaphysischen) Beweise der Gesetze der Natur und der Ideen, welche die Kantische Lehre am meisten den Angriffen ihrer Gegner und den Forderungen des Dogmatismus aussetzten, bei Fries in psychologische Deductionen, d. i. anthropologische Darstellungen der philosophischen Grundwahrheiten umgewandelt. Die eigenen anthropologischen Untersuchungen des Verf. führten hauptsächlich zu einer tieferen Erforschung des Vermögens der Analogien und Symbole zur reinen Vernunft und der Willkühr zu den reinen vernünftigen Wollen. Kant fand die Reflexion für reine Vernunft, die Willkühr für vernünftiges Wollen, daraus entstand sein leerer Formalismus und sein formaler kategorischer Imperativ. Fries entdeckte, daß die Reflexion nur Vermögen der Anordnung, die Willkürhandlungen aber der ursprünglichen Vernunftwahrheiten sei, und brachte dadurch zum Schluss der Kantische Lehre Einen auf

erfüllt der transcendentale Idealismus oder die Lehre von dem Unterschied der Erscheinung und der wahren Beschaffenheit der Dinge, die Hauptlehre der Kantische Metaphysik, die aber Kant selbst mit Unrecht nur auf die Idealität der reinen Anschauungen von Raum und Zeit zu gründen glaubte, bei Fries eine Reine Nachweisung in der Unterscheidung der Erkenntnisvermögen, Thätigkeit, Vermögensunterschiedlichkeit und Verschiedenheit von Erkenntnis, Raum und Zeit mit den Ideen der Vollendeten. So wird der Unterschied zwischen empirischer und transcendentaler Wahrheit einer der wichtigsten in der Kritischen Lehre, und der Vollständigkeit der Vernunft sich selbst und der höchsten ermittelnden Grund aller Wahrheit für Menschen. Endlich wird die idealistische Philosophie hier wesentlich verschieden von der Kantischen Lehre aufgefasst, indem 1) die Kantische logische, objective Teleologie der Natur gänzlich beseitigt wird, 2) die subjective Philosophie mit der Anthropologie verbunden, in der praktischen Idealismus den Abschluss des ganzen Systems der Philosophie erwartet.

Nach diesen vorläufigen Erörterungen entwickelt der Verf. in der Einleitung genauer das Verhältnis seiner Lehre zu der philosophischen Geist der Zeit überhaupt. „Allen Streit in der Philosophie, sagt er S. 6., stellt sich in die eine wichtige Aufgabe: die menschliche Vernunft endlich und sinnlich, also beschränkt; folglich giebt es für die menschliche Vernunft 1) nur als bloß sinnlich Erkenntnis, aber unsere vernünftige Erkenntnis ist beschränkt, es giebt für uns 2) unüberwindliche Unwissenheit und keine absolute Erkenntnis. Mit der Entwickelung dieser Wahrheit ist allen Streit der Philosophen beizulegen und festen Abschluss in sie zu erhalten." Über die eigentlich speculative Absicht wird hierdurch die allgemeine Aufforderung an die Philosophie: die Naturordnung des endlichen unter den ewigen aufzuweisen, die Natur mit der Freiheit zu vereinigen, oder das wichtige Verhältnis des Sinnes zur Vernunft (in Unterschied von der Sinne) zu bestimmen. Hinaus gehen aber für die unmittelbaren philosophischen Fortschritte genug einseitige Richtungen hervor, eine welche dem Ziele folgt, die falsch natürliche Ansicht der Dinge des Verstandes und des gemeinen Menschenverstandes, und die exaltirte religiöse Ansicht des Glaubens und der Ideen. Die Ansicht des gemeinen Menschenverstandes besteht sich in drei Momenten auf: 1) in der Egoismus, der sich nur auf Anschauung beruft, 2) in dem Raisonnement des gemeinen Menschenverstandes, der nur den Beweis vertraut, und 3) in der Vermischung beider, die sich auf den Beweis auf den Angeschauten stützt. Die religiöse Ansicht des Glaubens dagegen äußert sich entweder als idealisirter Empirismus, d. i. als Glauben ohne Speculation, oder als idealisirter Rationalismus, welche die wahre Idee der Dinge durch alleinige Beschränkung von der verklärten

Vernunft speculativ zu verbrauchen glaubt. (S. 9.) Aus diesen Maximen lassen sich folgende drey Hauptverschiedenheiten der drey Zeiten unsrer vorkritischen Philosophie ableiten: 1) der des natürlichen Empirismus oder des Vertrauens auf die Erfahrung, 2) des natürlichen Rationalismus oder des Vertrauens auf die Vernunft, 3) des dogmatischen Rationalismus oder des Vertrauens auf die Ideen. (S. 11.) Der Vf. weist hierauf diese Verschiedenheiten in der Geschichte der neuern Philosophie nach, u. stellt als die Hauptmomente, worinn sich Locke, Leibnitz u. Wolf scheiden, folgende Punkte auf: 1) Vollendung der Speculation über den rationalistischen Vorurtheil: alle Objectivität müsse auf einen obersten Princip begründet werden, durch die Systeme von Spinoza, Leibnitz u. Wolf. 2) Gegenversuch einer Speculation auf dem empirischen Vorurtheil der Erfahrung durch Locke, 3) Vollendung dieses Empirismus zum Skepticismus durch Hume, 4) Reinigung des empirischen u. rationalistischen Princips durch die Kantische Kr. d. r. V. (S. 17) Die zu lösende Frage ist also: was ist in der philosophischen Geist der Zeit durch den Streit zwischen Empirismus u. Rationalismus u. dessen Entscheidung gewonnen? was ist noch dafür zu thun übrig? Kann nun der reine empirische Vorurtheil Lockes als seit Kants Kritik d. r. V. völlig beseitigt angesehen werden, so bleibt nur noch eine Auseinandersetzung 1) mit dem Vorurtheil des Rationalismus überhaupt, 2) mit dem Humeschen (zugleich rationalistischen u. empirischen) Vorurtheil, 3) mit einem eigenthümlichen (rationalistischen) Vorurtheil Kants übrig. (S. 21 flg.) Demnach macht der Vf. gegen den Rationalismus u. den Humeschen Skepticismus die Unmittelbarkeit, anthropologisch zu findende Vernunftwahrheit als den Grund der philosophischen Naturerkenntniß geltend, zeigt, daß auch Kant, durch Verkennung der anthropologischen Natur seiner s. g. transcendentalen Erkenntniß Theorie in den Rationalismus zurückgefallen sey, u. stellt dagegen seinen eigenen Standpunkt der philosophischen Anthropologie als die Aufgabe auf, welche der neuern Philosophie zu lösen sey. Kr. Fr.

Heidelberger Jahrbücher der Litteratur.
1829. Achtes Heft. August.

RU1.4°81.

Friedrich Thiersch, über gelehrte Schulen. Stuttgart u. Tübingen 1826, 8°

M. ACADEMIA KÖNYVTÁRA

6

Das wahrhaft Leitende der klassischen Studien ist nicht bey oberflächlichem Betrieb der Sprache einiger ihrer Werke möglich zu gelangen, sondern setzt eine tiefere Eindringung in die Sprache, in die Literatur, in die Gebräuche & Alterthümer der alten Völker, eine gründliche & genaue Kenntniß der Gesetze der rhetorischen & grammatischen Vortrags eine schon zu verwerfende Uebung in Behandlung & Erläuterung ihrer schriftlichen Denkmäler, einen ganzen Cyclus von Wissenschaften voraus, welche früher unter dem Namen Philologie, jetzt seltener noch unter dem Namen der Alterthums-Wissenschaften begriffen wurden. Dazu kommt ein durch die Muster der schönen geläuterter & feiner Geschmack, welcher nicht nur selbst die Schönen & Wohlgestalteten anzuziehen, sondern auch Andern darzulegen, zugänglich machen, und den Lehrer in den Stand setzen muß, als in schriftlicher Darstellung nachzudenken, nicht nur in Deutschen, sondern auch in Lateinischen, welches der seiner Jugend würdig Lehrer nach den besten Mustern gebildet sein, & in Poesie & Prosa rein zu schreiben geübt sein muß. Zu dem Allem muß füglich nun gutes Schulunterricht den Grund legen, den kein Hochstudium nachholen so ganz ersetzen kann; — —

S. 90-91.

— Schulen, welche die allgemeine Bildung gleichsam tragen; die Philosophie & Geschichte, obgleich die Werke der ersteren Kunst, der Grundsätze selbst & der Disciplinen, & Verknüpfung der Hauptideen philosophischer Betrachtungen sey mögen, die Philosophie bleibt unwandelbar, als das Gesetzbuch der menschlichen Geistes, das selbst in seinem eigenen Innern & in seinem Verhältniß zu den äußern Dingen & zu allen höhern Potenzen zu erkennen. Nie ist also ein Fortschritt unserer Natur den Christlichen vorhergegangen. Sie hat ihn bloß auf seinem Übergange sich gestellt, ist ihn aber vorbereitet durch die Massen des Mittelalters durchgeführt, & steht nun jetzt nicht traurig vor ihm, sondern als Zeitalter der Ruhe in Thätigkeit besonders wo sie

V. 170. ff.

Aller Unterricht, der den Knaben & den Jüngling bilden soll, muß
einen Bezug seiner ganzen geistigen Kraft & des Gemüthes
des Geistes sey, wie schon der Ausgang. Diesem Endzweck aber genügt
kein Werk in den Wissenschaften, wie ein wissenschaftlich, gründlicher, wohl geordneter
& entwickelter Studium der alten Sprachen & der klassischen Autoren
der alten Literatur. Eben die Schwierigkeit, welche die sprachliche Bildung
& die wissenschaftliche Bildung der alten Sprache bis ihrer Erlernung dem jungen
Geiste zu überwinden darbietet, übt seine innere Kraft, mehr als
irgend ein anderer Stoff, zum Lernfaktor; die Aneignung des
Geistes aber, welche bey den alten Sprachen weder so groß, noch so dauernd
ist, weil die Bezwingung der Grammatik den Eingang fast in die ganze
Literatur des Volkes öffnet, wiederholt sich bey den alten, so oft ein
neuer Theil ihrer Literatur, ein durch Originalität & Vollständigkeit
ausgezeichneter Dichter, Geschichtschreiber, Philosoph oder anderer
den Studium unterworfen wird; dem wieder kann der besonders
Zweck von Vorstellungen & Ansichten, die wir ausbildet & verstellt,
noch die ihm eigenthümliche künstlerische Form, ohne neue Arbeit,
ohne Verwirrung der Anschauung & der Erkenntniß gesetzt & vor-
standen werden. So ist auch Homer kein offener Uebungsort in den
Händen der Knaben, auch Herodot keiner in Thucydides oder
Demosthenes, & die Autoren dieser großen Männer erfordern
jedes ein besonderes & ernstes Studium von jedem, der sie genau
auffassen & verstehen will. Eben so verhält es sich mit den Lateinern,
wiewohl hier die Autoren & Gattungen näher rücken, & Alles mehr wie
aus einem Guß gemacht ist. Dazu kommt die große Anzahl der
Schwierigkeiten, welche theils der ~~Ge~~ aus Mythologie oder Archäologie,
aus ihren Gebräuchen, Gesetzen & Verhältnissen hinzugenommen Stoff dem Studium
geben entgegen setzt, nicht wenigere die strenge gezogenen, oft nur bey
größerer Sammlung der Aufmerksamkeit erkennbaren Verbindung &
gleichsam Gliederung der Gedanken & Vorstellungen. Das Alles
nöthigt den Geist, daß er wach sey, daß er seine Kraft prüfen, & ver-
binden, & verstehen anstrenge & anstrenge, um durch Erwerbung stets Besitz,

durch Verbindung & Anschauung der Zusammengehörigen, durch Verhältniß der
Gedanken auf den Gedanken in der Gedankenfülle des schöpferischen Geistes
einzudringen, während die Schönheit der Werke, die Vollendung der Form,
der Anziehung des Inhalts ihn der Anstrengung nicht verlegen läßt & nur
seinem Sinnen eine Kraft & Vorzüglichkeit gewährt, so auf seinen Dingen
über die Schwierigkeiten durch den Besitz der Werke, welche gleichsam
der Lohn geworden ist, einen schönen Lohn bereitet.

Wie sich Richtung sein geistiges Vermögen in Bewegung & zum Wachsthum
bringt, so wird die Lust der Anstrengung gewonnen Kenntniß der klas-
schen Werke & die Fertigkeit seines Genusses, sein Urtheil aber so wie seinen
Geschmack zu bilden geeignet seyn. Er findet hier an einem bedeutenden
& trotz des Alterthums ewig frischen Muster, sich ob ein Gesang des Homer
oder Virgilius, eine Rede des Demosthenes oder Cicero, ein Buch des
Thucydides oder Sallustius, seine Eigenthümlichkeit vor dem fortgebildeten
& des singulare bedeutende Studium in sich gleichsam aufgenommen
hat, die ganze große Kunst der Anordnung & Durchführung in Anwendung
gebracht, & kennt den großen Vortheil, innigst daher die Richtig
einer geübten Lehrerin besser & fruchtbarer, als auf irgend einem andern
Wege, sein Urtheil geschärft & angewendet worden, wie jeder Theil an sei-
nem gehörenden Platze gebracht, & mit dem Ueberflüssigen richtig verbunden,
das Unnütze verscheucht, das Naturschädliche abgeschnitten, das Unterge-
ordnete zurückgestellt, das Hervorstechende hervorgehoben & zu größtem
Deutlichkeit durchdacht wird. So kennt also die schwere Kunst der Auffindung,
der Eintheilung, der Anordnung & Verbindung eines gegebenen Stoffes an
einem großen Muster durchdringen & verstehen, & ist dadurch auf einem gu-
ten Wege, sich seiner zu bemächtigen, um sie zu seinem Bedürfniß anzuwenden. —
Doch außer der gleichen innern Gesundheit & Kräftigkeit des Urtheils
wird ihn auch, weil das Ziehen einer wahren & festen Bildung ist, an den Mustern
die Vortrefflichkeit der Darstellung & die Vollendung der Form zuerst
deutlich, dann zugänglich werden. Die Gliederung der Sätze, das Ver-
hältniß seiner Theile, der Redefluß & das harmonische Maß seines Umfangs
& Vollendung, der Wechsel der Einzelnen, das Ebenmaß des Ganzen, wel-
das sich um die Schönheit der Gedanken wie ein reizender Gewand
schlingt, & durch sorgliches Studium die unterscheidliche Vollendung

& strenge Form des ganzen ästhetisch-wissenschaftlichen Gepräges wird in ihnen der Sinn & das Gefühl für eine harmonische Darstellung, einen abgemessenen Gestaltung gesunder, blühender, kräftiger Gedanken wecken, & dem feinen durch die fruchtbare Betrachtung gestärkten & geläuterten Geist zu gleicher Harmonie & Abgemessenheit angeregt haben, als welcher dann der Duft, wie die Blüthe aus dem Baum, anmuthig hervorgeht. Aber der Stift ist der die Blüthe, die Offenbarung des Geistes, der nur durch den Geist gemacht & gebildet wird; so ist, wie ein berühmter Mann gesagt hat, der ganze Mensch, & kann deshalb nicht frisch, kräftig, wohlgestaltig werden, wenn nicht der Geist in die schönen Leibesform hineingezogen, & immer Frische, Kräftigkeit & Wohlgestalt genommen & gedeihen in ihn übergeht. In gleicher Weise gedeihen die Früchte des Baumes & Blüthe, aber dann schwellt sie, der Hauch des Frühlings kräftigt sie, & der milde Thau bringt ihre Wohlgestalt zu der Vollreife hervor.

V. 218.

Diese Einfluß (der altclassischen Literatur & Bildung) wird auf die Zeitgenossen wesentlich, wenn einige Talente wie Klopstock, Göthe, Schiller, Voß, Herder unter uns erscheinen, & gleich diese vorzüglichen, ihre Kraft immer Lichte & seiner Stärke zur Heiligung & Würdigung hingeben sind wie sie wenig, wie in politische verlangt, daß wir in Form & Art der Alten denken, empfinden, & gleichsam in ihr Thun & Wesen einbleiben sollten. Im Gegentheil wird ein gesunder deutscher Sinn auf einheimischen Grund & Boden wurzeln & aus ihm fortwachsen, & sich kräftigen. Dagegen aber wird hier wie dort die Anlage & Verpflichtung der Natur durch den Einfluß der Alten zugeeignet & Geist & Geschmack wird durch jenen Männern gereinigt & veredelt werden.

V. 150. Wie aber zu den Arbeiten der Universität, so bereitet jenes Studium zu den Geschäften des Lebens vor. Wir wagen dabei nicht ganz Einem, daß Einzelne die gewöhnliche bürgerliche Brauchbarkeit, wie sie ein Lebensverhältniß mit sich bringt, wesentlich auf sie unter günstiger Hand zu Fertigkeit & Richtigkeit gewinne; sondern jene große, mehr die allgemeine Anforderung Tüchtigkeit, wo es stehen Richtigkeit, Würdigkeit & Klarheit, Kraft in der That gilt, & einen Mann, der nur aus einer starken Gesinnung schöpft, & durch große Anordnungen & Aussichten aufregt verfahren kann. Ein Volk, seine Nation ist arm & an wirker & starker Gesinnung, an Aussichten, die aufmuntern annehmen & stärken können, mancher Stand deren so wenig, wie der Adelstand; aber bei seinem Volke ist der Große, Edle & Hochherzige, ist die Würdigkeit im Denken & Thun, & sind alle öffentlichen Tugenden so in großen, öffentlichen Werken der Baukunst, der Geschichtschreibung, der Beredtsamkeit, der Staatskunst & der Poesie niedergelegt & gleichsam ausgesprochen worden, wie bei den Griechen & Römern. Es haben nicht nur vor Regierungen, wie Perikles sagt, & Römern. Es haben nicht nur vor Regierungen, wie Perikles sagt, sondern auch noch sehr viele Tausende gelebt, welche den Stimmlosen Recht drückten wurden, weil sie der heiligen Gesetze, weil sie des Mannes mächtigen, der die Darstellung ihrer Thaten den Nachkommen gewiß machen konnten. Aber wie das also dargestellte, wie in der That die Handlung, die Gesinnung, die Tugend groß & in voller Kraft zur Vorstellung kommt, wirkt wesentlich auf die Bildung der Aufsicht & des Vorsatzes, & wird die beste Quelle, aus welcher die für jedesmal Handelnden, Muth & Begeisterung, Einsicht & Grundsätze, oder Trost & Beruhigung & Zuversicht in Handeln, Muth in Leiden schöpfen kann. Hat Cicero den Cäsar sagt, daß wir in seinen Geiste gehandelt & geschrieben, gilt mehr oder weniger von den alten anderen alten Schriftstellern. Ein warum nicht auch viele Männer, welche durch wirkliche Begebenheiten & gebildet, selbst Handeln gebildet & in Führung großer Geschäfte geübt waren, durch deren die Stärkung & Befestigung & die eigenen Handlungen in ihre Schriften übergingen.

— Man nennt zwar gewöhnlich die Sprache ein Ausdrucksmittel, d. i. nur als Zeichen betrachtet; indeß ist dieser Begriff zu eng & zu weit, in welchem man sie fasst. Das in Schrift aufgelegte Wort, im Gegensatz des flüchtigen, lebendigen, ist ebenfalls in gewissen Kreis ein Aufgestorbenes. Das liegt an sich dem Fremden, daß auch, fassen & verwahren soll, daran, als so, wie ob im Buch steht, noch fehlt. Wer Sprachen kennt, so wenig, als wer die Griechen & Römer sprechen kann, & ist mit den alten Sprachen in demselben Fall, wie mit den neuen, wenn er nicht etwa einen Lehrer & den Vokal hat, dessen Sprache er kennt, weil für den Gehalt in Ganzen von untergeordneter Bedeutung ist. Auf der andern Seite ist keine Sprache ein Ausgestorbenes, die in schriftlichen, unserem Verständniß zugänglichen Werken besteht. Das Wort ist ein Lebendiges, Geistiges in der Zeichen, welche sein Bild in unserer Vorstellung erwecken, & der Geist, der es geboren, waltet in ihm, & offenbart sich in gleicher Weise in der Rede des Sophocles wie des Racine oder des Schiller: alle drey sind verschieden, weil ihre Urheber sind, aber sie bestehen unvergleichlich & heilig als des reinsten & lautersten Gebilds, das jene Männer von sich selbst gründlichst haben, & werden von dem des Besonnen empfänglichen Gemüth auf ähnliche Weise empfunden. Dazu besteht das wahre Leben einer Sprache darin, daß die Wortbildung überall aus ihrem eigenen Wurzeln hervorgeht, & Kraft & Bedeutung derselben in allem Gebild der Rede, gleichsam in allen Aesten & Trieben des Sprachbaums da noch vorhanden & deutlich sind. Ist aber dieß, so sind die alten Sprachen lebendig, wie es die deutsche ist, die aus ihren eigenen Wurzeln & der Natur unsers Volks entsprossen ist; die romanischen aber, von denen es sich bey uns handelt, sind todt, weil in ihnen die Stämme von ihren Wurzeln abgelöst, & zu willkührlichen, mit ihrer Bedeutung nicht mehr zusammengehenden Lauten & Zeichen geworden sind. Die Fremdheit an ihrer Aussprache ist nebensächlich & die Beziehung auf dasselbe anzustreben. — Werden nun diese aus fremden Klassen für einheimische Sprache gebildeten romanischen Sprachen mit der alten, ihrer Mutter, vergliche, so ist offenbar, daß sie, als die abgeleiteten, nach Auflösung des alten Zusammenhangs in barbarischen Jahrhunderten gebildeten, mangelhaft, unvollkommen & arm gegen die Vollkommenheit & den Reichthum der Ursprache erscheinen. Der Vorzug dieser ist der Originalsprache vor der aus ihr entsprungenen Jedinnen, sind aber so in Bildung & Fügung der Worte, wie in der Vielseitigkeit ihrer Verbindung, in Gliederung & Fügung der Rede, wie in Lebendigkeit & männlicher Kraftfülle des Vortrags sichtbar. Voltaire, keinesweges ein Verächter seiner Sprache, & im Besitz ihres ganzen Vermögens, als wer die mangelhafte, nur mit Hülfe von Artikeln, Partikeln & Hülfswörtern mögliche Fügung ihrer Worte, die schwerfälligere Klarheit, die Gebundenheit ihrer Stellung, die minder Gestalt gegen die Vielseitigkeit, Mannigfaltigkeit & Fülle der alten Sprachen fühlt, fand sich dadurch zur Schätzung bewogen: die Alten hätten ihre Worte aus Marmor gefügt, wir seyen verdammt, die unsrigen mit Backsteinen zu bauen. Wie aber die neuen Sprachen sich zur lateinischen verhalten, so diese wieder zu der griechischen (nicht so ganz!) welche von jeher, wo sie kommt, als das vollkommenste Muster, das der menschliche Geist von sich selbst in Wort & Ton abgebildet hat, von jeher ist bewundert worden. Indem der Reiz & die Kraft, von den es sich hier handelt, auf wenigen Silben, wird bey aufmerksamer Erwägung dieser Lebensseiten sehr begreiflich werden, wie der Unterricht in den neuen Sprachen für die Bedürfniß der geistigen Entwickelung durch grammatisches Studium überall von jener untergeordneten Erfolg geblieben ist, & daß die neueren Völker alter Zeiten & Zeiten nicht ernster thaten, wenn sie, wäre es auch nur für jene Zwecke gewesen, den alten Sprachen für den Jugendunterricht den Vorzug gegeben haben. Auch ist der Erfolg überall ein so sehr geschmälerter allgemein anerkannter, daß dagegen der Schatz der Unkundigen, denen nichts leichter vorkommt, als das Verworfene, die neue Gestaltung des Jugendunterrichts, sammt den Künsten & Kunstschwierungen der Schulmeister, die den Schulen ihren Namen entschieden wollen, um sie nach ihrem Sinn & fest ihren Zwecken zu stellen & zu schneiden, verschmähen werden, wie der Arbeit in jeder Wissenschaft, wo der Baum entwickelt & in Kraft & Frucht entfaltet.

§. 81.

7

Und hat Europa seit 50 Jahren in den andern Welttheilen
verloren, und welche Gefahren drohen ihm von dort?
(Allgemeine Zeitung. 1831. 10 Aug.)

Vor 50 Jahren herrschten die Asiaten tiefer in Europa als jetzt,
aber mehr den Namen als der Macht nach, denn die Griechen waren
[illegible] als asiatischen, mit [illegible]
[illegible] bis [illegible]
[illegible] Hofstaat, Kleidung [illegible]
[illegible] eben so ist Rom wieder
[illegible] 1500 Jahren den Römern wieder
[illegible] viel tausend Europäer
[illegible] unter dem Befehle des
[illegible] eigenen Oberhaupt (den Konsuln)
[illegible] auch die Niederlassungsfest.
[illegible] Eindringen Eroberungen machte nicht
[illegible] sie konnten es, wenn sie wollten,
[illegible] schon bis nach Persien gebracht.
[illegible] etwas weniger Neigung
[illegible] Volksmenge, sondern allerlei
[illegible] sich vermischenden mit den Asiaten,
[illegible] Römern im Morgenlande.

Klopstocks Oden

Göthe Iphigenie, Elegien,
Tasso, Hermann u. Dorothea.

Schiller Wallenstein, Lieder, Balladen.

Groddeck Archäologie

Voß Homerische Hymnen u. Lieder

32

Franken waren in Europa blieben in Asien wie in Afrika die
Europäer, aber in Amerika hatten sie sich vorzüglich, neue Völker
schaften gegründet u. gestaltet: im Süden die Spanier u. Portugiesen,
im Norden die Engländer; die französische Einwanderung blieb dem
verhältnißmäßig, u. die deutsche verschwindet auf alter Stammesverwandtschaft
mit jenen.

Südamerika zeigte die treuesten Abbilder von dem, was in Asien
aber in der germanischen Halbinsel war, u. gab ihr die nächsten Gesetze
als jährlichen Zins.

33

7

Was hat Europa seit 50 Jahren in den andern Welttheilen
verloren, und welche Ursachen dazu sind von dort?

(Österreich. Ungl. z. Allg. Z. #=299=300. 1831. 10 Aug.)

Vor 50 Jahren herrschten die Asiaten tiefer in Europa als jetzt,
aber nicht den Namen als der That nach, denn die Grenzen waren auf den
türkischen Gebieten, soweit den europäischen als asiatischen, meistens dem Handel
& den Geschäften gelangt, namentlich die Türkenmacht die Moldau
& Wallachey, & selten entscheidende Einfluß bey der Pforte selbst.
Der veränderte stillere Verkehrsweise zu Wohlstand, Bildung & vermehrten
Volksmenge, Künsten für Fremde, der Türken eben so sehr Einfluß wieder
abzugewinnen, wie sie es vor 1500 Jahren den Römern wieder
entrissen hatten. Ein Theil von ihnen & viel tausend Europäer
lebten dort überdem als ansässige Fremde unter dem Schutze der
auswärtigen Mächte & unter ihrer eigenen Obrigkeit (den Consuln)
eben so frey & unabhängig, als früher bey und die Niederlassungsfreyheit.

Die Engländer waren in ihren asiatischen Eroberungen noch nicht
so weit vorgerückt als jetzt, aber sie konnten es, wenn sie wollten,
& sie hatten sich dort die Handelswege schon bis nach Persien gebahnt.

In Afrika waren die Europäer etwas weniger vorgedrungen
als jetzt, sie übten dort nicht bloß den Sklavenhandel, sondern alle ihren
Laster in gränzenloser Freyheit; & sie vertrieben mit den Afrikanern
wenn am Mittelmeer im Kleinen & im Großen.

Fremde waren & Fremde blieben in Asien wie in Afrika die
Europäer, aber in Amerika hatten sie sich vorherrschend, neuen Völker-
schaften gegründet & gestaltet: im Süden die Spanier & Portugiesen,
im Norden die Engländer; die französische Einmischung blieb kaum
erkennbar, & die Deutsche verschwand auf alter Vermischungsfreyheit
mit jenen.

Südamerika zeigte die treuesten Abbilder von dem, was & wie es
eben in der spanischen Halbinsel war, & gab ihr die einzigen Schätze
als häuslichen Zins.

38

Nordamerika nahm von dem Mutterland außer der Sprache & den freyerblichsten Zug des einfache Vorbild seiner Verfassung & Sitten, aber Staatsreligion, aber Adel, aber Hof- & Verwaltungsgepränge, so gab ihm keinen Zins, sondern machte ihre Kosten. Und dennoch benützte Nordamerika den innern Hader in England, & wird sich von ihr los. Den innern Hader soll der ältere Pitt, Lord Chatam, nie verziehen, aber noch jetzt wichtigen Worten bezeugen: „Wünschen wir uns Glück, daß „der Ruf der Whigs, diese treuen Diener an der Grundfeste unserer Verfassung, jenseits des atlantischen Meers wiederhallte. Hier, die treuen „Whigs, müssen uns als ja in der englischen Amerikaner Bücher „verdammen. Es ist, daß beständige Vorstellungen auf ihre Ausschließung mit dem Mutterland zu bringen. Es ist kein Argument zu „machen, um sie zu ihr zu kommen, sie kann nach der Scheidung von „mich & Egmont wirken, & aufmerksamst Verbindungen machen; „sie verstößt nicht gegen unsere Rüste. Noch hat unser Haar in Amerika keine Verhaltungen verloren. . . Ich stehe, mein verstaunt „bey den Worte. Ehrsame Minister geben sich das Ansehen, von einer „unerfahrnen Landwehr nichts zu fürchten; & ich fürchte die Ehrsamen „freyen Männer sehr." — Dieser Hader verschwieg damals, weil unterdes die rohe Gewalt, oder alle Mittel zu gebrauchen, & die Folge war, daß die amerikanischen Engländer sich von den nördlichen trennten, & ihnen nun als unbezwingliche Nebenbuhler & die gefährlichsten Feinde entgegen stehen. In der Thorheit unserer Zeit, da man sie Weisheit hält, sagt man zwar, England habe durch den Verlust von Nordamerika nicht verloren, sondern gewonnen, denn sein Handel sey jetzt größer als zuvor gewordene. Aber der bloße Handel, sey er der reichste, ist ein armseliges Ding & gibt eine elende Bevölkerung. Wären die Engländer diesseits & jenseits des Meers zusammengeblieben, so wären sie das mächtigste Volk auf Erden, England nicht durch Uebervölkerung in Verlegenheit & Nordamerika in noch mehrere, schönere Blüthe gekommen. Sie sind & bleiben auch nach der Trennung noch immer ein Volk, & die Natur treibt sie, sich wieder zu vereinigen: wie die Griechen in Asien, Afrika & Frankreich Griechen bleiben, & in allerley Vermischung des Volksgepräge nicht verlieren, wie dieses schon stammt von den Arabern am Ufer des Ganges & auf den spanischen Gebirgen geschah, & wie es von einem entwickelten Volke geschieht, wo immer auf Boden ein Stamm desselben festen Wurzel faßt. Es kann verdrängt & unterdrückt, aber nicht ein anderes werden. Der englische Volksstamm jenseits des Meeres steht noch in seinem Wachsthum, er hat Volks Raum, größer & stärker als der Mutterstamm, er hat Volks Raum, größer & stärker als der Mutterstamm zu werden. Es mag sich drücken, ob in Nordamerika altenglische zu werden. Es mag sich drücken, ob in Nordamerika altenglische oder ob sich die Neuen der Bürgerlichkeit durch die ungeheuren Verhältnisse der Einsamkeit, die Entwickelung des städtischen Lebens & die Zügellosigkeit der Habsucht finden, & ob von dort Gesetz & Sitte auf Europa zurückwirkt wird; ob z. B. der amerikanische Gesandten Everett's Schrift on the state of Europe als ein Aufruf wider die Fürsten & für die unzufriedenen Völker zu betrachten ist. —

Merkwürdig ist, daß Canada, von Rüsten bedrängt & in Innern bewegt, ein immer schwankender Besitzthum für England wird. In Hoffnung man hier & da in England über Lasten & Gebrechen klagt, im Lauter wird Nordamerika gerühmt, als sey es ein Land, wo Ruhe, Ordnung & Behagen seyen. Die nordamerikanischen Kriegsflotten haben sich bald genommen, in den europäischen Gewässern beständig Platz zu halten. Hier, wenn sie siegreich an den englischen Küsten erschienen, Gold & Waffen brachten mit der Losung: keine Steuern, keine Adelherrschaft, guter Friede, ewiger Bund zwischen uns & euch! —

Südamerika hielt noch vor wenigen Jahren so fest an den Mutterlande, daß man in Europa Mißfallen auf Ehrsucht, & Ehrsucht auf Mißfallen häufen mußte, um es zu erklären; erst nachdem die Spanier

bauerte u ungewonnen, die Mütterland durch Krieg zerrissen u durch
sinnlose Torheit unrettbar gemacht waren, als Maine, Norwich, Buckhorst,
Trafalgar gewann, nichts zu verschönern übrig liess, u der beobachtende Geist selbst
betrügende Hülfsgriffe der Colonien als seine Beute betrachtete, ihre Einigung,
mittel u Verfassungen anerkannte, weil dem Falle der Colonien ab. zu
haben sich aber nicht wie die nordamerikanischen unter sich vereinigt, u bunter als
sie; sie haben sich vielmehr untereinander u in sich die Städte u Landleute
entzweigt. Die Yankees u ihre Abkömmlinge haben dort geherrscht, aber der
Boden nicht gepflanzt, u vor ihr nicht Ehrfurcht, der sie das heim Blutbad Mittel
Niemand auf Erden ist duldsamer als die Türk; nur sie mit Blut u Tode
u Strafungen schneidet, für ihren Handel sorgt sie als weitblickende Mutter.
Die übrige Entvölkerung verschlingt sich. Wir brauchen nur zu uns zu gehen:
wo hat sich unter uns eine Familie ihr Landbesitz erhalten? — Die
spanischen Abkömmlinge sind in Amerika meist grosse Gutsherren, aber
keine Ackerbauer, keine Landwirthe geworden; diese sind die Indianer,
nur unter dem Schutze der Kirche u durch den Unterricht der Mönche zu
werden. Sie wurden nun weiter kommen, wenn ihre Thätigkeit
an Kraft u Kraft noch immer mehr auf die spanischen Abkömmlinge
drängen, da die Yankees selbst schon aufgetrieben sind, während ungehemmt
in den nordamerikanischen Staaten die Europäer die Eingeborenen aufge-
trieben werden. Hier ist ein englisches Volk, aber nicht dort ein spa-
nisches entstanden, obgleich dort die Sprache u die Kirche, die sittliche und
auch u die bürgerliche Einrichtungen spanisch geworden sind. Indess
konnten die Yankees noch weit dort durch die klüge Benutzung dieser
mächtigen Mittel, durch die Besitzung verlorener Rechte, durch gute
Künste u edelichen Handel auf die Bildung der Staaten u auf die Lage
ihrer Abkömmlinge vortheilhaft einwirken, u in den Verbesserungen vor-
herrschend werden; aber daran ist, wie es jetzt in Yankees aussieht,
nicht zu denken. Wahrscheinlicher ist weit eher, dass es dort geht, wie
nicht in den meisten spanischen Besitzungen, dass nach langen blutigen Stürmen
sich neue Völker u neue Sprachen dort bilden, u die europäischen Flüchtlinge
u Abenteurer traten dabei schon jetzt dort so auf, wie damals die Gothen u
die Griechen. Wenn Verderbniss mit Verstand u Kraft verwaltet wird,
so hatten Europa unbesiegliche Vortheile gewissen können; nun sind sie für
immer verloren. Der Mensch ist von alten (Urvölkern), der ungeheure

Fall

Geldwucher, fast gar nicht einmahl erwähnt worden; wie viele Handels-
verrüttungen, wie schmähliche Familienglück er hervorgebracht hat, ist
bekannt genug! —

In Afrika ist zuletzt auch mehr verloren als gewonnen. Die
Engländer mögen überall besser bestehen, als die Holländer, sich mit den
Hottentotten vergütigen, u mögen aus guter Absicht, u nicht zum
Vortheil ihrer westindischen Colonien, den Sklavenhandel beschränken;
die mörderische Mündung des Nigers mag mit Hülfe der Dampfschiffahrt
den Verkehr mit einigen arbeitsamen Negern verleichtern; auch die
Eroberung von Algier kann Frankreich sein böses Blut in die Wüste
ablassen, um die Kräfte zu finden, auf welchen sie zu Grunde geht u dann
seine arbeitsscheuen überzähligen jungen Leute an der Mündung des
Nil selbst eine freche Stadt u Landschaft, ja ein wüstes schönes Frank-
reich erscheinen lassen. Aber das thun die Franzosen nicht, sondern
verwerfen mit der einen Hand immerfort ihre eigene wunde Brust,
u mit der andern fassen sie nach ihren eigenen Gefallen, der sich über
Europa überlebt u die Kaiserkrone trägt. Und thaten sie jemahl auch
so könnte ihnen vielleicht in Afrika begegnen, was den Römern u
Römern dort begegnete, von deren Künsten die Afrikaner nichts
lernten, als die Künste sie zurückzuschlagen. Indem haben die Eng-
länder auch bereits wieder bei Sierraleone die Hoffnung erweckt;
u zu allen Scharfblicken, die Europa bedrohen, fehlte nur noch, dass
irgend ein Neger die Künste verstände, seine schwarzen Banden zu
Millionen zu steigern u auf Europa zu schleudern, wie es vor Zeiten
nach Asien geschehen zu sein scheint.

In Asien sind die Engländer u Russen vorgedrungen, u möglich ist,
dass beide sich dort begegnen. Das ungeheure englische Besitzthum
hängt dort nur an einem schmalen Faden, der es von einem einsich-
tigen Herr bewacht wird, welcher jede Augenblick ein grossartiges
Mann auf sich rufen kann, um die Herr tausend Engländer dort zu er-
drücken. Mögen solche Männer fehlen, wo die Natur die kraftvollsten
u mächtigsten Thiere erzeugt, u doch in den Menschen wohl nicht schwächer
weiter erscheinen wird? Wenn auch die Inder von Natur nicht blöd

dies Punkt zu gehen ä gründlich, so sind es doch zuweilen die Abkömmlinge der Araber, Perser ä Tartaren nicht. Da Engländer haben sich doch nicht als Volksstamm eingewurzelt, ä können es auch nicht, weil der englische Arbeitsstand, durch welchen es allein geschehen konnte, neben den bewundrungswerth mannigfaltigen ä genügsamen Kinder nicht fortkommen mag. So groß nun auch noch der Gewinn ist, den Europa durch jenes Besitzthum hat, so schwankend ist es, ä vielleicht wären sein Verlust für England selbst Gewinn, weil seine dort beschäftigten Familien in die englische Verfassung nicht gehören, ä mit ihren auswärtigen Neigungen nach altem Einfluß, alten Kräften, alter Macht trachten, die sich mit den einheimischen Haltungen verbünden, ä zu ihrer Auflösung die Reform als Anfang zum Anfang nicht gerade von der günstigsten Engländern betrachtet wird; von den schon Leitgewordnen Ansprüche der Abkömmlinge von britischen Vätern in Indien auf das englische Bürgerrecht gar nicht zu reden.

Wären die Engländer diesseit ä jenseit des Meers zusammen geblieben, hätten sie sich an den Mündungen des Nigers ä Ganges fest eingewurzelt, ä bis die Völker nicht ihren Besitzer, sondern das fremde Urbild ihrer Gemeinordnung, ihre Bürgerliche Ansicht, ä ihren gedrungnen Sitten für den Feinden ä die Zeitzeit geltend gemacht, natürlich die Grundlagen zu einem Weltreiche gelegt. Aber nun scheint das alte, abgebrannte, ä in sich entzweite, überall bekämpfende England nicht einem Weltreiche, sondern mit allen seinen Vorrätham, Besitzen ä Besitzthümern einer Trennung ä Zersplitterung entgegen zu gehen.

Die Küsten haben nämlich in Asien, wenn nicht die Urstätte des Menschengeschlechts, wie man dort in den Indischen Landen glaubt, doch eine Heimath seiner glücklichsten Entdeckungen erworben. Sie werden wie dort die Burgen mit ihren einsaßen Riesen ä festen Nabeln, so auch die Menschen mit ihren kräftigen Formen ä glühenden Leidenschaften so lassen müssen, wie selbige sind. Mit dem Landschaft bleibt sich nichts übrigens, wo Jeder an Fingern ä Zehen seine Lust hat, weg das Armmarmor Artemis Gestaltung, die selbst noch in der Erstarrung aus seiner Mutterquelle in das Meer, ä heraus ins Englische ä heraus ins Deutsche schön ist; ä entwaffnen kann man nicht, wo die Waffen zur Jagd ä wider gefährliche Thiere ä zur gefährlichen Nachbarn unentbehrlich sind. Wenn aber jene starken ä festen Männer, die den Krieg lieben ä den Tod verachten, sich der europäischen Feigherzigkeit bemächtigen sollten, welche unbezwinglich durch jene Gebirge, wo Hyginus vom Typhus besingt, sich fest, warden, ä welche Eroberungen könnten sich von solchen Hülfsquellen mit nahen ä fernen Verbündeten aufhalten! Ihr sehen, mit welcher Herzensglück Eroberjochten ihrer Unabhängigkeit eingedenk sind. Rußland hat einbezweifelt ä unbestritten von seinen früheren Schutzverhältnissen in den baltischen Landen Vortheil gehabt, aber die Frage scheint noch übrig zu sein, ob es durch ihre Vereinigung mit dem Reiche gewonnen hat.

Die Polen aus Adam scheint zu sein, daß die Europäer den Lauf ihrer Eroberungen verloren haben, ä daß es mit den übrigen etwas so steht, wie mit dem Glauben, daß sie besser ä edler geworden wären, als allerdings durch die Verachtung der Väter, des Selbstlob ä die Selbstanbetung befördert unterstützt wird, wenn aus Lord Byron der nichts als Besitzung ä Blut ä als Poesie die Verherrlichung von Narren ä gelehrten Narren statt des theologischen Lichts, Herzens sieht.

M. AGAT. MÚZEUM
KÖNYVTÁRA

RUI. 4°81.

8. Menzel, die deutsche Litteratur. Bd. 8°. 2 Thle.
Stuttgart, Gebr. Franck. 1828.
(Hermes Jahrbücher der Literatur. 44ter Bd. 3. 1828. S. 163—215.)

Der Verf. sagt über die Schreibsucht der Deutschen: „Der Deutsche thun nicht viel, aber sie schreiben desto mehr. Wenn heutzutage ein Bürger der kommenden Jahrhunderte auf den gegenwärtigen Zeitpunkt der deutschen Geschichte zurückblickt, so werden ihm mehr Bücher als Menschen vorkommen. Er wird durch die Jahre wie durch Aktenfascikel schreiten können. Er wird sagen: wir haben gelebt, d. i. in Büchern geträumt."

„Nach einer mäßigen Rechnerschlage werden jährlich in Deutschland zehn Millionen Bände neu gedruckt. Ein jeder selbständige Messkatalog übers tausend deutsche Schriftsteller namhaft macht, so dürfen wir annehmen, daß in gegenwärtigen Augenblicke gegen fünfzigtausend Menschen in Deutschland leben, die ein Buch oder mehr geschrieben haben."

„Ein Leben, das der Büchern sich hingiebt, haben etwas Todtes, Mumienhaftes, Unerquickliches. Die Quelle des Lebens verfügt in den Geist, der sich an ein Buch verkauft. Die Litteratur ist immer nur ein Mittel unseres Lebens, nie der Zweck, den allein wir ob zum Ziele bringen. Der üppigen Vegetation des Buchs gegenüber, hat der Norden eine unerschöpfliche Schreiwelt aufgethan; dort gefällt sich die Natur, hier der Geist in einem ewig wechselnden Kreis der mannichfaltigsten Gestaltungen. &c

Mit voller Glut richtet der Verf. V. 39. gegen die Polemik, welche den modernen galanten Dünkel ausrottet, wodurch sich ~~[illegible]~~ unzeitige Künstler [illegible], gegen die Vergessung aller Absichten, [illegible] auf die Religion, u gegen die Unbarmherzigkeit in Beurtheilung der Vergehen. Ganz für Zeit [illegible] gesprochen sind die Worte V. 46: „die galante Vornehmigkeit ist nur ein Bettelstolz, der zu schonen wird. Soll unsere Thätigkeit wirksam werden, so muß sie zuerst allgemein sittlich sein, u der Kunst nur, wenn sie sich aus dem Zwange der Schulgelehrsamkeit befreyt. Man fürchtet sich gewöhnlich vor der Popularität, wird man sie mit Gemeinheit verwechselt. Es gibt aber in Bezug auf Literatur nur so lange einen Pöbel, als es eine betrogene Kaste gibt. Ein wohlthätiger gebildeter Mittelstand benimmt der Pedanterie u Anmaßung der Letzteren in dem Grade unterlegen, als er von der Gemeinheit der Ersteren sich entfernt."

Der Verf. sagt über Voss: „Voss, dieser selbstständige alter „litterarischen Pedanten, sind ein Ideal der Natur, dass welches „Jeremias gerade das Verunstaltete zu Gegenstand des Aggressiv „wird, zu einer tragikomischen Lichtseite der griechischen Grazien, „u er opferte dieselben in den großartigsten Lagerien nach. Es über „sehen länger als ein halbes Jahrhundert die Vielgeschäftigkeit, den „großen Kunstsinn der deutschen Sprache auf den griechischen Herd „rath zu schlagen. Es hatte die Zeit gehen, man müsse die deutsche „Sprache auf einen griechischen Stein Fälle für Fälle der griechischen „angesehen. — Goethe u Berlin sind unter seinen großen Fingern war „geworden." — der Verf. nennt sich einen Verehrer Klopstocks.

Lessing. Wieland.

Der Verf. meint es, daß man erst in der Mitte u letzten Epoche der Entwicklung des antiken Geschmacks in den Geist der klassischen Alterthümer eingedrungen sey, u davon den eigenen Gesichtspunkt habe. Denn, sagt er, damals nun sich, die plastische Klarheit, die natürliche Grazie u die Einfalt der Griechen aus auf die deutsche Poesie überzutragen, diese dadurch zu veredeln u zu vervollkommnen, ohne ihre Eigenthümlichkeit aufzuopfern. Der plastische Sinn Verstand u die weibliche Grazie wirkten am bis die Griechen am nächsten anzogen, denn wandten sich auf die ersten Männer, die den besseren Geschmack herstellten, vorzüglich an den Verstand, an die Grazien Griechenlands, u als diese Männer nennt er Lessing u Wieland, in welchen er zugleich den Unterschied der Nord- und Südgriechen erkennt.

„Alle seine Schriften, sagt er von Lessing, athmen den Geist griechischer Klarheit. Er erbittete seinen Gedanken mit der Anmuth auch, wie der Grieche der Marmor. Sein Styl ist ganz plastisch: ohne Härte, streng u doch fließend, fest u doch leicht, gleich den besten Klassikern. Wenn der Baum nach seinen Schriften, welche uns entfalten, würdigsten Vorbilder." — „Lessings Weisheit geht über den Kreis des antiken Geschmacks hinaus. Sein universelles Genie war für die verschiedensten Schulen zugleich thätig: er sah die deutsche Poesie gleichsam in ihrem jungen Ringen aus dem Nebelmeer auf Licht treten. Sein Verstand durchdrang alles, schichtete, reinigte, begrenzte die Farben, die Umrisse, den Abwurf, den ersten Plan.

Wieland. „Sein großes, unsterbliches Verdienst bestand darin, daß er den deutschen zuerst einen Begriff von der griechischen

Grazie beibrachte, u ihnen die alten steifen Glieder brechen u beweglich machte. So gab der deutsche Norden durch die Verbindung des fremden Elements des Altdeutschen, des natürlichen Genies, des Ernstes u der Kraft des früheren Besitzers. Am stärksten war sein Genius nach Griechenland gezogen. Dort fand er alle Schätze seiner Sprache, dort trank er die reinen Quellen des Lebens u der Natur. Erst Winkelmann für die plastische Kunst, dann erst Wieland für die Dichtkunst. Sie lehrten, an den Mustern der Griechen wieder die natürliche Schönheit anschauen u gestalten." — "Sein Genius wandte sich zu jenen (den Griechen) in einer derselben würdigen Bedürftigkeit, wie es Friedrich der Große u Andere seiner Zeit voll stellten, nur daß der hier als Philosoph u König, der andern als Dichter begeistigte. An jenem Altdeutschen, an dem Reinen für sich, dem Besonderen der Empfindung u jedes Charakteristischen, wovon immer zugleich die Einseitigkeit entspringt, hatten die Franzosen und Deutsche längst überlassen. Wieland mußte sich dies zu eigen. Im Ganzen aber hat er als echter Deutscher von dieser Manier sich abgestoßen gefühlt, u wirklich stehen seine Dichtungen als eine Nachahmung der Franzosen zu betrachten. Er steht sich hierdurch zu den Griechen u Italienern u zu der Antike günstiger." — Von höherem Interesse, welche sich in noch höherem Grad die Vorzüge der Griechen anzueignen, indem sie vom Elemente Herders vom Einfachen zum Reinen fortschritten, nennt er (der Verf. Menzel) Herder, Göthe, Schiller, — — von welchen er Herder mit Plato, Göthe mit Homer(!), Schiller mit Sophokles vergleicht.

— Durch nähere Untersuchung der gerühmten Art der genannten romantischen Dichtungsweise, welche der Verfasser — der Charakter romantischer Dichtung, welche sich mit der Menschen allein zu thun setzt, u den Göttlichen in ihr, rechnet er die den Menschen idealisirende Romantik für die natürlichste u höchste für die höchste Poesie. Als den größten der antiken Idealisten nennt er Schillern, welcher das Ideal zur Natur zurückführte,

wie Göthe, aber zugleich die Natur zum Ideal steigerte. Bei der allgemeinen Anerkennung, welche Schillern nicht allein unter den Deutschen, sondern fast unter allen gebildeten Nationen gefunden hat und findet, so wie bei der meisterhaften, Schillern Schiller u Natur S. 117—134 beleuchtenden Ansicht des Verf. wäre es mehr als überflüssig, etwas hinzufügen (Anm. der Red.)

Herder. Von der feinen u tiefen Auffassung der romantischen, welche der Verfasser in Nationen findet, bemerkt er, daß sie mehr oder weniger mit allen übrigen Gattungen zusammenhänge, da, was immer für ein Fach in Vordergrund der Dichtung steht, zugleich irgend ein Land u Volk den Hintergrund u Rahmen desselben bilden müsse. Das Volk wieder von allen unterschieden, so ferne sie nur des Nationelle zu ihrem Gegenstand macht, u die volksthümlichen Eigenheiten, die in andern Dichtungen mehr zurückgedrängt, als Hauptsache behandelt. Auch sie stellen den Menschen dar, aber nicht mehr in seiner idealen Humanität, sondern in der Gattung. Ihr Held des Individuum ist nur als Repräsentant der Gattung einer bestimmten Volksart. Es folgt sodann S. 155—163 die große Verehrung Herders, wovon fand auseinander, welcher zuerst auf die poetische Kraft in Volksthum, im Naturell der Nationen aufmerksam machte; u der fremden, verächtlichen Ansicht, die den Menschen von der Nation, den Geistlichen u der Natur losreißen, u als Glied einer höheren allgemeinen Gesellschaft darstellen will, mit der weit natürlicheren Ansicht entgegen arbeitete, daß die Humanität ihren stufenweisen Fortschritten nur innerhalb der Nationalität u des Volksnaturells, wie der Rasse im Baume wahrnehmen können. Er sah in der Nationalität die Wiege einer noch höheren Ausbildung, als sie den Menschen an sich zu verleihen möglich wäre, verkannt. Er macht darauf aufmerksam, wie man durch sie angespornt zu allen Nationen in alten Zeiten sinnlichen, die verborgenen Gesetze zu haben, die Herder mit Flammen bezeichnete.

Taschenbücher — welche Hand in Hand mit der belletristischen Tag-
& Wochenblätterei der Geschmack verdorben, & die Schriftsteller zu einer
wenigstens theilweisen Verachtung, wo nicht Unterdrückung der Lesewelt
wöhnen, die seinen Einfluß gänzlich, & den Sinn für alles Hohe
& Geistreiche, das einige Anstrengung kostet, abstumpfen. Eine
nächste Bemerkung hinzufügen, daß, da man in der Regel den
Almanach wegen der Ausstattung mehr als wegen des Inhalts be-
rücksichtigt, der vorherrschende Reiz des Einbandes das Interesse an
höheren Genüssen beeinträchtigt & zuletzt aufhebt, & daß wir
durch den beständigen Umgang mit den Musen & Nebenbuhlerinnen,
welches Taschenbücher uns bieten, nicht & nicht von Grazien & Ge-
fährtinnen umgeben werden.

Kritik. (S. 290–302)

Die überhandnehmende, jetzt den Verf. zunächst interessirende Gefahr
Masse in Erstaunen, welche hinreichend droht, daß sie einen wichtigen
Einfluß auf das Ganze der Litteratur behaupten. Diese Einfluß
hat sich gewiß auch zu allen Zeiten gezeigt, besonders ist die französische
& die deutsche Litteratur nach dem einseitigen Ganz
genommen, als Britten den Balance über beyde Nationen auf-
fanden. Dieser Unterschied wird besonders fühlbar, wenn wir
die Briten vor Lessing, & die nach ihm betrachten. Lessing
begründete die deutsche Kritik, & sie wäre die vorzüglichste aller
Völker & Zeiten (vergl. H. Schlegel, den Wiener Recens.) geworden, wenn er
ihr gleichen oder auch nur ihr ähnliche Nachfolger gefunden hätte. Da
aber ist sein richterlicher Stuhl bisher immer noch verwaist. Lessing
fühlte tief (wie der Verf. S. 290 bemerkt) daß die Kritik ein eben so noth-
wendiges & edles Geschäft zu verwalten habe, als die Litteratur
durch die Kritik fortgepflanzt wird, wie das Andere durch Naturanlagen
& Triebe, wenn auch der Umfang seines Talents nur auf die Kritik seiner
Vorgänger begründet. Die Kritik kann allerdings, in so fern sie

für einzelne Meisterwerke betrifft, als ein integrirender Theil
der Litteratur derselben angesehen werden. „Zweck der Kritik der Litteratur, sagt der Verf., wird auch im allgemeinen Urtheile derselben
gleichsam zum Endurtheil, im gewöhnlichen Verstande der nächsten
Erscheinungen nur die natürliche Folge, & so sehen die kritische
Litteratur als Charakter einer gewissen an."

Eine Kritik, welche einen lobend noch einen tadelnd, hat den
geringsten Werth, wenn sie nicht ihren Ausspruch mit bewiesen hätte,
stützt; wenn sie nicht den eigenen Takt auf obersten Regeln und
Principien zurückführt, & darthut, ob sie damit übereinstimmen, oder
sich davon entfernen. Die Kritik soll unbefangen Werken nur nicht
anzeigen, sondern bedeutenden aber bedarf sie einer gewissen Ausdehnung.
Sie muß den Leser mit den Gesetzen des Werkes, welches sie beurtheilt, genau
bekannt machen, den Organismus desselben aufdecken, auf die Fehler
in Verbindung der einzelnen Theile oder auf das Verunglücken
desselben aufmerksam machen. Sie muß nicht nur bemerken, daß es
vom Autor recht gemacht oder gefehlt worden ist, sie muß auf die Gründe
dafür angeben, & in einzelnen Fällen abhelfen oder ergänzen.

— Der Unterschied der Gesetzlosen & Naturrechten, worauf der Verf.
bereits in der britischen Litteratur noch aufmerksam war, & sich gerade hier
am schädlichsten. Es unterliegt keinem Zweifel, daß sich wenigstens in der Kritik
der Geist der Nation selbstständig über die innigen Verhältnisse & Haltungen
in der Bildung & den Meinungen erheben sollte, daß hier den Ein-
die Resultate der Wissenschaft & die Anregungen des Lebens & Poesie
vermittelt werden, daß die Kritik Allen für Alle würdigen sollte.

Die Kritik bedarf einer Regeneration, bis sie eine höhere, nationelle
werden kann, die, von Oberflächlichkeit & Einseitigkeit gleich weit
entfernt, einer gesunden Würdigung aller aus der Nation hervorgegan-
genen & für sie bedeutenden Geistesworte gewachsen, wodurch das Publi-
kum, das noch fehlt, geschaffen werden, & der strenge Gegensatz der Gesetzlosen
& Naturrechten sich einst in die Einheit eines allgemeinen nationellen
Publikums auflösen könnte.

Polemik. „Sie besteht, entweder zwischen Personen, oder gegen Personen, & ist in Deutschland leider fast immer gräulich. Man kann sich nur zu wenig von der Unverschämtheit losreissen, & treuherzhaltig bündig mit der Sache."

Es ist zu allen Zeiten, in welchen es eine Kritik gab, gelobt & getadelt worden, in keiner aber so unterschieden als eine & der andern, als in der gegenwärtigen. – Die lobenden Recensionen sind in der Regel bezahlt, oder gehen aus einem Verein zu gegenseitiger litterarischer Unterstützung von meist jugendlichen Glaubigen hervor, & betreffen immer nur sich & ihre Partei. Die tadelnden Recensionen sind Haß und Neid & in der Luft, durch das Erkennen des Widerspruchs aufgefallen, begründet. Sie entstehen oft in der Regel durch Unbedeutender, die letzteren meistens durch grausiger Verfasser von, besonders jener, welche den Zweck haben, daß sich die allgemeine Stimmung günstig für sie ausspricht. Das ist gegenwärtig der Stand, gemacht der Kritik in Deutschland. Lob & Tadel, aber absolut & ohne allen Beweis. Das Lob beirrt, ohne Grund, & im Allgemeinen, ja zuweilen sogar im Widerspruch, sich beständig wiederholend. Der Tadel bitter & absprechend, aber für den bedrängten Verfasser immer noch erträglicher als das Lob.

Darin, & überhaupt muß, als in der Übereinstimmung, welche der Prof. als den allgemeinsten Besitz der deutschen Kritik ansieht, liegt die Gefahr ihres Verfalls & ihres ungünstigen & schädlichen Einwirkens auf die Literatur. Man kann es noch für ein Glück halten, daß die Menge in Deutschland anfängt, das nicht mehr nach der Kritik zu fragen, & mehr als zuvor den eigenen Urtheilen traut. – Die deutsche Kritik kann, wie der Schmied, an das ihres eigenen Amboßes ins Leben kommen. Wir werden dann erst anfangen, eine gute Kritik zu besitzen, wenn wir eine Zeit lang gar keine gehabt haben.

M. ACADEMIA KÖNYVTÁRA

Steinsdorf

9.

Völker- und Länderkunde. (1839)

Allg. Weltchronik
(Alles für alle)
IV^te Lief. No II.
Frankfurt am Main. 1839

RUI 40
84.

MAGDEBURG
KÖNIGLICHE

Afrika. Der Welttheil, welcher, obschon am längsten bekannt, doch wegen seiner undurchdringlichen Massen noch am wenigsten erforscht worden ist Afrika, über welchen man in neuerer Zeit wieder einige interessante Angaben erhalten hat. Wir betrachten die größte im Osten gelegene Insel Madagascar, in welcher die Franzosen schon seit früherer Jahren Fuß, sich für den Zweck ihrer ostindischen Besitzungen zu verschaffen u von Bourbon aus Eroberungsversuche gemacht haben. Bevor wir jedoch diese noch wenig bekannten Insel durchwandern, wollen wir in der Lage des auf dem afrikanischen Festlande gegenüber gelegenen Sofala verweilen, über welches englische Berichterstatter, die von der Regierung in alle Weltgegenden geschickt wurden, um die Küsten aufzunehmen u die Produkten zu verzeichnen, Folgendes mittheilen.

Auf dieser Küste des Festlandes, sagt der Engländer Owen, kommen wir bey den Eingeborenen auf einen Zug

von religiösem Glauben, wenn man die Zauberei überwindet, entdecken. Alle Bravo sind Anhänger einer einzigen, der mehreren Jahre unter den Portugiesen verbreitet) Religion, welche die von seinen anderen wilden Völkern bis jetzt gehegte Meinung aufhebt, daß der Mensch nicht mehr Hoffnung auf Fortdauer des Lebens als ein Hund habe, und daß mit dem Tod alles vernichtet sei.

Diese Nachricht bestätigen die Volksschilderungen mit einigen Zusätzen.

Tagesgeschichte.

Rußland.

„Nachdem die Türken zunächst in Abgetheilt in geschickte Verwicklungen in Belgien, der Türkei und der Pyrenäischen Halbinsel verwachsen sind, sieht Rußland, auf sein Schwert gestützt, den heranwachsenden Feinden getrost entgegen. Je größer die Verwirrung in Europa, je größer ist der Gewinn, auf welchen Rußland wachsen darf; sind beyspielsweise alle Kräfte so wie in der letzteren Zeit statt zersplittert, die Eroberung Polens, Finnlands, von Lithauen, Armenien, die Besetzung der Moldau u Walachei, (u der Besitz, oder Protectorat, Serbiens, unter dem Vorwand der Schutzverhältnisse). Schon ist der russische Adler bereit, den übrigen Theil der bereits unter seinem Protectorat stehenden Türkei zu verschlingen, u bei an den Bosporus vorzudringen, sichern Besitz seiner südlichen Provinzen den ausgedehntesten u einträglichen Handel im mittelländischen Meere verschaffen wird.

Ein anderes Mittel seinen Macht zu befestigen sind die Verbannungen in der strengen Kälte Sibiriens. Polen, welche Polen unaufhörlich, jetzt nach Sibirien wandern, wie aus einer in der Petersburger Zeitung enthaltenen Anzeige ersichtlich ist, wodurch einer Polonia zahlreiche Verbannten einen Lebensstrafe ihres[48]

seinen Abschluß, als Lösung für die böse Frage in einem Sinne mit Rußland gemeinsam, billigt wird. Um Polen alle Hoffnung wegen seiner staatlichen Lösung zu benehmen, hat Rußland einen Vertrag mit Oesterreich und Preußen abgeschlossen, zufolge welchen diese Mächte sich solidarisch verpflichten, einen jeden in den ganzen polnischen Gebieten stattfindenden Insurrectionsversuch auf der Stelle durch Waffengewalt zu unterdrücken. Zu diesem Behufe soll eine jede der drei Regierungen 35,000 Mann in Bereitschaft zu halten haben. Nach den getroffenen Uebereinkünften ist ein jeder dieser Truppenkörper befugt, in die Theilung Polens zu seinem jetzigen Zustand zu verharren, auf das Gebiet der beiden anderen Mächte einzudringen.

Dies ist nun der nächste Umstand, von welchem die Geschichte Meldung thut. Es scheint, daß unter den Mitgliedern der heiligen Allianz die Bande festere als je geknüpft sind.

Die Geschichte lehrt nochmals, daß ein Volk, welches in sich den [redacted] Nationalgeist lebendig zu erhalten weiß, alle Verträge überlebt und in der Schönheit seiner Kraft voll Kraft zu Leben erwacht.

RUI 4° 21

10. Landtägliche Verhandlungen. (1831.)

Commissionsbericht über die Motion der Herstellung der Oeffentlichkeit: erstattet von dem Abgeordneten Duttlinger.

M. ACADEMIA KÖNYVTÁRA

Die Oeffentlichkeit der Gerichte, oder mit andern Worten die unbeschränkte Befugniß zur Beiwohnung seiner Verhandlungen durch Schrift, Druck u. Bild, verbunden mit der einzigen Verpflichtung, den Gebrauch, den man von dieser Befugniß gemacht, zu verantworten — diese kostbare Oeffentlichkeit, die wachsame Wächterin, die mächtige Schützerin, die innerliche Gewährleistung aller übrigen Oeffentlichkeiten, ist uns bis heute noch immer vorenthalten. Die Presse — dieses allmächtige Bildungsmittel der Menschheit, diese unendliche Verbreiterin des Lichts u der Thätigkeit, diese wunderbare, den Menschen vom Himmel verliehene Hochgeberin in die Ferne, in die Tiefen des Raums, wie in die Tiefen der Zeiten — liegt bis heute gebunden an die schmähliche Kette der Censur. Es konnte daher in diesem Hause kein Vorschlag zur Förderung gebracht werden, welcher den Antrag des ehrenwerthen Repräsentanten von Ittenheim an seiner Verbindung u Thätigkeit zu übertreffen vermöchte, nämlich den in seiner jüngsten öffentlichen Sitzung motivirten Antrag: „Es möchte Seine Hoheit den Großherzog ehrerbietigst zu „bitten, es möge Höchstseiner Regierung gefallen, bald möglichst durch die Aufhebung der Censur, oder durch die Ergänzung

„vollkommenen Öffentlichkeit, zugleich mit der nöthig scheinenden
„rechtlichen Garantien gegen Mißbräuche, den Art. 27 der Ver-
„fassungsurkunde, unseren repräsentativen staatlichen Einrichtungen
„einer Thatsache, zu einer lebendigen Repräsentativ-Anschauung
„zu verhelfen, und dazu den geeignetsten Gesetzgebungsweg vorlagen
„zu lassen."

Ich sehe den Herrn, als Sprecher seiner Commission, heute, in Folge einstimmigen Beschlusses derselben, die dringende Annahme dieser Anfrage in Vorschlag zu bringen, sowohl zugleich diejenigen Garantien gegen den Mißbrauch der Oeffentlichkeit zu begutachten, welche die Commission für die geeignetsten, für nothwendig oder nützlich, angesehen hat.

„Herr über die Oeffentlichkeit zu sprechen hat," — bemerkte damals der ehrenwerthe Antragsteller mit Recht, — „wer über die Oeffentlichkeit zu sprechen hat, ist in Verlegenheit; er weiß nicht, wo er anfangen und wo er enden soll, wegen der Tragweite dieses Gegenstandes und seiner Wichtigkeit für die Thatsache selbst!"

Es handelt sich, in welche unsere Aufgabe eingeschlossen ist, die Frage: Ob? — und die Frage: Wie die Oeffentlichkeit der Sitzungen zu verwirklichen sei? — Die erstere, die Frage über den sittlichen Werth der Oeffentlichkeit, über die absolute Unabweislichkeit ihrer Forderung in Preußen, seitdem die Regierungsvorlage zu Theil geworden ist, diesem Lande verheißt, hat keine Schwierigkeiten. Nur die Frage über das Wie? hat ihre Schwierigkeiten, die Frage über die Garantien gegen den Mißbrauch, je über den Besitz der Oeffentlichkeit gegen sich selbst. Die gestern, nach dem einstimmigen Anerkenntniß aller mit

dem Gegenstand vertrauten Freunde der Oeffentlichkeit, zu den schwierigsten aller Aufgaben der Gesetzgebung, von deren glücklicher oder unglücklicher Lösung es abhängt, ob die gegebene Einheit eine Wirklichkeit oder ein leerer Schall, eine Thatsache oder eine bloße Lüge, eine wunderliche Absichtlichkeit oder selbst sogar selbst eine unwahrhaftige Lüge; ob die Oeffentlichkeit, nach dem Ausdrucke eines geistreichen Schriftstellers, ein heilsam labender Trunk sein werde, oder einem goldenen Apfel gleiche, der weit das Auge vergnügt und zum Genusse einladet, aber der Mund sich verhalten muß, weil es immer fault, dem Jammer und Asche und Moder verbindet. Diese Aufgabe nach allen Richtungen in Einzelheiten zu verfolgen, um deren Prüfung den Entwurf eines Oeffentlichkeitsgesetzes in vollständiger Ausbildung der Einzelheiten vorzulegen, war meine ursprüngliche Absicht, von welcher aber abzugehen, um die Vorschläge auf die Darlegung der Grundsätze solchen Gesetzes zu beschränken, mich jetzt die Gränzen der Zeit, die vorgekommenen Umstände, und die laut gewordenen Meinungen genöthigt haben. Ich darf hier nicht versuchen mit ausführlicher Darstellung der Vorfrage, welche die heiße Hoffnung des Muthes gewährt, oder sie die weiten Bahnen ihres sagenvollen Fluges nicht ungezügelt verfolgt. Sie macht es stärker jede Talent durch die lebendige Regsamkeit, die sie in allen der Geister fortwährend entfaltet. Sie ist die wichtigste Verbindung, das wesentlichste Hülfsmittel für jegliches Vorschreiten in allen Gebieten menschlicher Lebensthätigkeit und Wissenschaft. Sie verleiht der Thatsache die Kraft zum Siege über Lüge und Irrthum, sie setzt auf den Weg solchen Siegs ohne Unterlaß die Forderung neuer Stufen in Kreise der Thatsache. Denn, jetzt verstand ein berühmter Schriftsteller, den wir in unserer Mitte verehren, über die Irrthümer selbst

keinen ist die Wahrheit auf; in Kampfe übt & stärkt sich der Geistes Kraft, & Bürger ungeahnter Lebendigkeit entfalten auf in Konflikt der Meinungen. Von gleicher Bedeutung & Wichtigkeit erscheinen die Vorteile der freien Presse, wenn sie Bezahlt betrachten & ihre unmittelbare Beziehung zum Staate, zur Staatsverfassung & ihrer Gewährleistung. Die Grundidee der repräsentativen Verfassung ist: die Verwirklichung der Grundsätze des Gesamtwillens in allen Zweigen der Gesetzgebung & Verwaltung des Staats. Es setzt daher solche Verfassung, wenn sie mehr als ein mittel Täuschungsziel, wenn sie Wirklichkeit sein soll, als unerlässliche Bedingung voraus, daß sich der Inhalt solchen Gesamtwillens in ungefährlicher Weise äußerlich wahrnehmbar darstelle. Sie setzt mit andern Worten voraus eine wesentliche öffentliche Meinung & deren ungefährdete äußere Erscheinung & Erkennbarkeit. Beides ist für immer unmöglich ohne Pressfreiheit, ohne den Kreis des Vorhergehenden der Presse vermittelten lebendigen, freien Umlaufs & Austausches der Gedanken, Meinungen & Wünsche der Einzelnen, aus welchen die Gesamtheit zusammengesetzt ist. So weise sind die Worte meines hochverehrten Freundes, des edlen & Liebenstein, daß alle Repräsentativverfassung Trug sei, wo diese ungehemmte allseitige Mitteilung über die öffentlichen Angelegenheiten kaum eine weise, gemeinsame, wirksame & aufgeklärte Ansicht darüber im Volke, in der Gesamtheit der Staatsbürger aufkommen, & wo sie & ihre täglich freie Erörterung der vaterländischen Dinge ist es, welche die Herzen aller Genossen der Staatsvereinigung mit lebendiger Teilnahme an seinem Gedeihen durchdringt, so wie wo sie & die durch sie fortorganisierte lebendige Klugheit es ist, welche den Besitz der edelsten geistigen Kräfte in sich, sowie & abermals tausend Kanälen den Mitbürgen des Staatsbürgers

Vortrag des Dettlingerschen Commissionsberichts.

IV. Wir kommen jetzt noch zu einer Frage, welche zu den wichtigsten gehört, zur Frage: „Ob für die periodische Presse, für die Zeitungen & Journale, eine eigene Gesetzgebung nothwendig sei, oder ob auch für diese Gattung von Druckschriften in der allgemeinen Gesetzgebung über die Presse genügen?"

Wir sind der letzteren Meinung. Wir finden nur die einzigen weiteren Bestimmungen, die in den Kapitel des Preßgesetzes, das von der periodischen Presse handelt, vorkommen sollen, vorschlagen: 1) die Verantwortlichkeit des Herausgebers, des Redakteurs, des Verlegers & der Eigenthümer mit Vorzug & auf eine der allgemeinen Grundsätze der Strafzurechnung entsprechende Weise festzustellen wäre; 2) außerdem wird das Gesetz die Garantien bestimmen, welche derjenige gewähren müsse, der ein periodisches Blatt gründen wollte. Es wird vor allem fordern, daß er Staatsbürger sei. Es wird gewisse persönliche Eigenschaften vorschreiben. Die Mehrheit der Commission wurde selbst der Forderung mündiger Läuterung nach Alterstufen keine Widerspruch entgegenzusetzen haben. Weiter zu gehen, sagt gibt keine genügenden Grund. — Das eigentliche Wesen der Thätigkeit der freien Presse in geistigen Dingen sind aber die periodischen Ergänzungsblätter derselben, die Tagblätter & Zeitschriften. Es sind vorzugsweise nur diese, an die wir denken, die uns vorschweben, wenn wir die Freiheit der Presse, sie mehr befestigen, als wir vorschlagen, oder sie gar allein von der Freiheit ausschließen, sie allein einer fortdauernden Censur

entworfen, gleicht dieser noch einer Vorlesung als einer Gewährung der Forderung der Öffentlichkeit. Es ist in der That [illegible] nicht besser als jene, die ein gewisser landständischer Redner vorschlug, der im Übermaß seiner Liberalität unbedingte Öffentlichkeit begehrte für alle arabischen, hebräischen, indischen, auch noch für griechische Schriften, dagegen Censur für alle in lateinischen Lettern gedruckten Werke! —

V. Was endlich die Organisation des gerichtlichen Verfahrens, d. h. des Gerichts selbst betrifft, so kann ich nur Eine andere finden, als das Anklageverfahren mit Öffentlichkeit & Mündlichkeit der Verhandlung, & letztere kein anderes, als ein Schwurgericht. Es gehören diese Anforderungen an die Einrichtung des Gerichts & des gerichtlichen Verfahrens bei Preßvergehen zu denjenigen politischen Axiomen, deren Wahrheit in unserm Lande allgemeine Anerkennung gefunden hat, & welchen zu unser Bund auch der Entwurf, den die königl. bayerische Regierung in dieser Sitzung der Abgeordnetenkammer vorlegte, in vollem Umfang huldigt. — Gott helfe & zum Frommen von Deutschland! —

Ehe wohl, daß ich zur Begründung dieses Theils unsrer Vorschläge sogleich weiter schreite, würde ich Ihre Aufmerksamkeit so wenig in Anspruch nehmen, als vorhin. Ich schließe mit dem Antrage, den ich im Namen Ihrer Commission zu stellen die Ehre habe: Se. Königl. Hoheit den Großherzog ehrfurchtsvollst zu bitten, der Kammer baldmöglichst einen Gesetzentwurf über die Freiheit der Presse zur Berathung vorlegen zu lassen, worin die in diesem Vortrage entwickelten Ansichten berücksichtigt, & besonders die Einführung der Anklage des Geschworenengerichts für die Bestrafung der Preßvergehen ausgesprochen werde.

Sind unsre Anträge Ihrer Billigung sicher? Ja, meine Herren! Sie sind es gewiß, Ihrer einstimmigen Billigung! Ich blicke auf die Reihen dieser edlen Männer, die ich meine Antrage stellen durfte, zum Theil meine Lehrer waren, & rufe aus im Hochgefühle der Zuversicht: Hier sind keine zwei Meinungen, hier ist nur eine Meinung, nur ein Stimme über die große Frage, die uns bewegt, — wie nur Eine Stimme unter allen Verständigen & Wohlgesinnten aller civilisirten Völker des Erdballs, — nur die Eine Stimme, welche mächtig & unwiderstehlich die kühnsten, die heiligsten aller Hoffnungen fordert oder zurückfordert: die Freiheit des menschlichen Gedankens & seiner Mittheilung! — "

(Der Antrag wurde einstimmig angenommen.)

gesetzt, 2 von der aus der ganzen Organisation des Volkslebens mit einer Wärme durchdringt 2 zu erfüllter Thätigkeit anzuregen fähig, so daß nur sie es ist, welche das Volk zur wahrhaften politischen Mündigkeit 2 Reife erzieht, das Gesetz 2 die Gesammtheit einer wahren öffentlichen Meinung vermittelt, 2 jene unsichtbare Macht erzeugt, welche die Presse mit dem Namen der öffentlichen Geistes begreift. Die freie Presse ist das sicherste Schirmdach gegen die Schläge des Unrechts 2 der Willkühr jeglicher Art, von welcher den Gewalten im Staate sie immer kommen mögen. Die offene freie Rede, durch die Zaubermacht der Presse den entferntesten vervielfältigt wie den Nahen, verfällt mit ihrer Fackel alle finsteren Hinterhalte der mächtigen Willkühr, zieht jeden Mißbrauch der Gewalt vor ihr unerbittlichen Gericht, 2 stellt den Pflichtvergessenen nun auch auf die Schaubühne der Öffentlichkeit, ihn selbst zur wohlverdienten Strafe, Andern zum abschreckenden Exempel.

Gegen Einengungen 2 Mißbräuche jeglicher Art, von welcher Seite sie immer kommen, wächst die freie Presse den Weg der Appellation an das öffentliche Urtheil, welches gegen die Urheber der Maßregeln 2 ihrer Urheberschaft, gegen Gewaltmißbräuche in jeder Gestalt, kräftiger 2 sicherer schirmt, als selbst jede andere Gewährleistung im Staate. Denn so ist einmahl der Mensch geschaffen, daß [redacted] in seiner Urtheilsfähigkeit vor nichts mehr zittert, als vor dem zusammenschreckenden Urtheil der öffentlichen Meinung; so ist einmahl der Mensch geschaffen, daß unter allen Bahnen seiner Thätigkeit jene seine einfachste ist, als die, öffentlich als Urheber derselben dargestellt 2 angesehen zu werden. Denn der Grundcharakter der Ehre, deren geschätzte Güter

in die Brust der Menschen gelegt hat! — Ohne Oeffentlichkeit ist in
Staate ein ganz gefährliches Beginnen. Das Volk ist sorglos,
indem derjenige mit Recht sorglos genannt werden mag, dem mittelst des Zwanges der Censur selbst sogar der Mund der Klage verboten werden kann durch die Macht selbst, welche den Grund dazu gegeben. Die Verfassung selbst, und wenn sie im Uebrigen so trefflich als möglich ist wie die Verfassung unseres Vaterlandes, ist dann aufgehoben, sobald dem guten Willen der Regierung. Die mag durch Verletzung der Freiheit der Wahlen, durch sträfliche Wahlbeeinflussung die Repräsentantenkammer mit servilen Gesinnungen bevölkern, oder durch andern bösen Einfluss die Corruption in die ständische Wahl einführen, durch diese Mittel die Volksrepräsentation selbst zum Werkzeug machen, womit sie die Verfassung ganz oder theilweise gestürzt, oder sie mag etwa Scharen der treuen Repräsentanten des Landes, weil der Wort: „Einverstanden!" in ihrem landständischen Geschäftskreise nicht der einzige war, nicht nur schmählich nach Hause jagen, sondern ihnen auch noch durch officiöse Reskripte Verunglimpfung nachsenden, nicht bewilligte Steuern aufbürden, die Landtagsgeschäfte zweckwidrig unlaufen lassen oder Auflösung der Kammern, die Aufhebung der Verfassung selbst durch das Mittel abgenöthigter oder erschlichener Adressen als Wunsch des Volkes darstellen — dies Alles und viel mehr mag sie, wo das Bestreben der Fürsten durch Mangel, Ungeschicklichkeit vollbringen. Dem missleiteten und betrogenen Volke bleibt bey der Gravamenstelle, für welche die Censuranstalt sorgt, nichts übrig als — zu klagen und zu schweigen! — oder zu greifen zum Aeußersten, wenn der Himmel unser Vaterland für ewige Zeiten bewahren möge, zu greifen zur Anwendung der Eigenmacht, der rohen Gewalt, um die Volksrepräsentation zu berufen, und das unerträgliche Joch abzuschütteln! — Und welche Scenen! —

„Nichts Heiliges ist mehr, als Lärm
„Ruft alle Bande frommer Scheu;
„Der Gute räumt den Platz dem Bösen,
„Und alle Laster walten frey."

Ja, meine Herren! es ist eine noch immer nicht genug verkannte Thatsache, dass die freye Presse eines der sichersten Verwahrungsmittel ist gegen Anstand, Aufruhr und Umwälzung der Staatsordnung, weil sie das einzige oder das wirksamste und zuverlässigste Mittel für jede Staatsregierung ist, die Volksstimme und die Wünsche und Anträge der Verständigen im Volke zu vernehmen, Gebrechen der Staatsverwaltung und der Staatseinrichtungen zu entdecken, den wirklichen Staatsgebrechen zu gemessener Beschwerde abzuhelfen, das Rathsamste, das Nützliche, das Bessere überall einzuführen. Die Julius-Ordonnanz, welche bestimmt war, unserem grossen Nachbarvolke die Freyheit der Presse zu nehmen, setzte zum Zweck und Folge, welche in drey Tagen des Einzigkeit vollbrachte, den auf der Basis einer neunhundertjährigen Bundesacte ruhenden Thron mit allen Einrichtungen umstürzte, und bis jetzt befestigt, die Grundsätze der gesellschaftlichen Ordnung der Völker traurig zu erschüttern. Dirute justitiam omniti, et non tenneres populos! Die freye Presse ist die Zuflucht, der Trost, die Hilfe im für alle Unterdrückten, Verfolgten und Verbannten, der Einzelnen deren so viele sind, als der Gesammtheit. Sie ist, wie die Britten mit Recht ausgesprochen, wichtiger als selbst die Repräsentation. Denn auch die Kammer der Repräsentanten kann, wo nicht einer freyen Presse die Basis steht, eingeschüchtert, von der Macht betrogen, verkauft, missbraucht werden, die wahrhaft freye Presse nie. Denn das beste Mittel gegen jede Entartung der Presse ist immer — die Presse selbst. Sie ist — wie ein sehr scharfsichtiger Redner in der bayerischen Kammer sich neulich ausdrückte — sie ist in dieser Beziehung der gewaltigen Aegide Pallas, der die Wunden heilt, die sie schlägt. Entdeckten die Irrungen die nachtheiligen, Unglücken bringenden Einbildungen des Fürsten oder der Censur. Es liegt — wie Royer-Collard in seinem gegen das berüchtigte „Gesetz der Liebe und der Gewissenhaftigkeit" mit allem Ernste als bitterem Hohn bemerkte — es liegt im innern Wesen jeder Censuranstalt der Keim, dass der Beschützer am grossen Beschützten öffentlich gewissen sey; der Menschen Fluch zu unsterblich in der Weltall

ausgehen zu lassen. Hiervon entstand die Kunde in der Fremde. Diese Unsicherheit der Censuranordnung macht nun den Fortgang der Vorschung gut, beschränkt die unbillige Liberalität derselben, und leistet der nur zu wirksamen Art zügellosester Mannichfaltigkeit der Censur, sie endlich zu der gerechten Anerkennung des Rechts zu nöthigen! — Die fratzenhafte Anmaßlichkeit der Anmaßung, dem Geiste der Menschen Richtung in Masse seines Flugs schriftlich anweisen zu lassen durch die Nichtenregierung einer Censur (hier und einer großherzoglichen Polizeistelle), die Heilsamen in dem, was zum Reiche der Geschichte, zum unmittelbaren Gemeingut aller Menschen gehört, beliebig zu zweifeln oder zu bezweifeln, vom subjectiven fremdesten, vom Machtspruch einiger Einzelnen des Bedürfnis der Wissenschaft, der allgemeinen Entwickelungsfähigkeit der Völker, des Menschengeschlechts selbst, abhängig machen zu wollen — solche fratzenhafte Anmaßung für sich allein macht sie, um über die Zwangshaft der Censur für immer den Stab zu brechen." Kl. St.

Die gesetzlichen Mittel für die Sicherung der Freiheit gegen den Mißbrauch derselben (nach den Grundsätzen der Commission): das Gesetz soll in entschiedener Weise sorgen:

I. für die Verantwortlichkeit aller durch die Presse begangenen Verbrechen oder Vergehen, so wie für die Entschädigung des durch sie Verletzten; —

II. für die Verfolgung aller durch die Presse begangenen Verbrechen oder Vergehen, so wie für die Entschädigung des durch sie Verletzten; —

III. für die in entsprechender Weise geordnete Oeffentlichkeit der Verhandlungen vor Geschworenen; —

IV. für angemessene Gewährsfristen, welche die gewöhnliche Presse unterworfen werden muß; — endlich

V. für angemessene Organisation des Verfassungsschutzes in den Fällen von Verbrechen, und des Vergehens gegen denselben vorbehaltenen Schwurgerichts.

Hierauf wurden die Dringlichkeit (als Vorfrage) sämmtlicher Punkte näher erörtert und motivirt, und die Grundsätze einer Preßgesetzgebung dargelegt.

Ally. Z. Julius 1831.

FUI. 4° 81

Ff

Antisymbolik. v. Voss.

(Creuzer)

Aber sag' uns doch der Symboliker, welcher Dämon ihn trieb, sich ohne mythologische Kenntnisse an ein Lehrsystem der Mythologie zu wagen. Arm an der ersten Nothdurft der Sprachwissenschaft, ärmer am Geist, der aus dem Buchstab redet, Unfreund der Vernunftlehre, bettelstolz auf mangelnde Kritik und Fülle des Fantasiegleichens, für angenommene Fantasmen ein ~~fertiger~~ handfertiger Notizklauber, ein fixfingriger Notizwandler durch gaukelnden Hokuspokus, ein Verletzer des Anständigen und des Heiligen, nicht Scham achtend, noch Wahrheitssinn, noch Scheu vor dem Urtheile der Besseren, und dem Endurtheile der göttlichen Nemesis: — mit solcher Ausstattung unternahm der Selbstgefällige des Abenteuer, sich zum Ritter der Dame Mythologie zu weihn, und die Gunst dieser schwer zugänglichen Olympierin zu erschmeicheln?

Nicht anders schmeichelte sich der Kyklop um die neckische Galateia, und fand sich fürwahr liebreizend, als er, wie Narkissos, im Meerspiegel sich anlächelte. (Theokr. VI, 35)

Regsame Fantasie, gewandte Ahnung des Möglichen, des Passenden, des Wahrscheinlichen, und bey vielseitiger Belesenheit, weltkundige Auffassungsgabe, und schnell vergleichender, leicht fügender Witz, sind nothwendige Tugenden eines Forschers. Sie sind Luft und Woge dem Entdeckungsschiff; aber fördern nur dann, wenn ruhiger Verstand, von eitelen Wünschen unbethört, den Kompass wahrnimmt, zu bekutsamen

Urtheil, immer wach, der Untiefen und blinden Klippen Gefahr umsteuert. Ungezügelte Fantasie und wilde Vergleichungssucht gebiert Träumer und Fantasten, und, mit Andachtseifer gepaart, schwärmerische Fanatiker.

Ein tüchtiger Forscher der Mythologie muß, begeistert von nichts als Wahrheitsliebe, vorsichtig und besonnen den Weg der Geschichte gehn, von der frühesten Erscheinung an, durch die allmählichen Fortschritte und Umbildungen. Kr

I. Th. S. 163. 165.

Tugend, so lehrt Sokrates (Phaed.), erfodert Helldenken, von welchem getrennt, sie nur Scheintugend ist, knechtisch, ohn' innere Kraft und Wahrheit; die Wahrheit ist in der That eine Läuterung aller Tugenden; auch Mäßigung und Gerechtigkeit und Mannsinn, und das Helldenken selbst, ist eine Art des Läuterns. Kr S. 227.

Neue Verwirrung brachten die Mißverständnisse der Kantischen Philosophie, theils veranlaßt durch des Denkers Tiefsinn und fremd geformelten Schulausdruck, theils durch Ungunst anders formender Schulweisen und Dogmatiker; mehr durch einredende Lehrlinge, die des Meisters Schrift auslegen oder verbessern wollten, weit entfernt von des vielfältigen Meisters überschwenglicher Gelehrsamkeit und weltkundiger Beobachtungsgabe. Kr

Des absterbenden Kants Ausleger und Verbesserer handelten um das Erbe des Herrscherstabes mit immer fei-

seinen Luftgebilden. Aus Luft bildete man Grundlagen der sämtlichen Wissenschaften, die den Abmessenden auf derben Erfahrungssätzen zu roh geschienen. Man spähete, wie die Sokratiker, unter des Urgrunds Öde hinab, und schuf eine urgründliche Wissenschaftslehre, aus welcher alles, was in irgend einer Wissenschaft einmahl zu erfahren sey, als weissagender Vorspruch aufwebte. Das Emporbannen dieser Nebelspuke nannte man vornehm Wissenschaftlichkeit; zu dieser magischen Kunst verhielt sich die Erfahrung, wie zur Arzneykunde die Empirie. Kr Kr

Mit solchem Anwachs vorausstrebender und aus sich selbst „construirender" Idealdenker verbrüderten sich anwachsende Idealdichter, deren Ideal, Urschrei der Wildnis, und Urkunft des wildkräftigen Mittelalters, unter den Namen der Romantik römelte. Wie den alten Kant jene kräftigen Voraussetzer absetzt, so erhuben die kräftigen Romantiker einen Urschrei, um Deutschlands altende Gesangmeister, Zöglinge des klassischen Alterthums, bis auf Einen von unaltender, und etwas bedenklicher Jugendkraft, mitsammt den altgriechischen und altrömischen Heidenherzanschrein. Selbst Idealdenker befiel einst idealpoetische Wuth; nicht nur den Denkmann der Lucinde, auch Bessere drängte es, Kraftverse zu construiren. Man lud öffentlich junge Männer von Kraft, sich anzuschließen; Schutzbedürftige folgten im Troß; und endlich im Jahr 1807 verkündigte der Rottmeister Wilhelm Schlegel mit lautem Ruf: „eine unsichtbare Gemeinschaft edler Menschen", zur Verjüngung der kräftigen Thatenzeit. Ein Gemeinspruch ward: Regsame Jugendkraft, und unbehülfliche Altersschwäche; der Alte! war ein Schimpfwort. Bald zeigte sich kraftvolle Verjüngung bey mystischen Pflegern der Altäre, der Gymnasien und Universitäten; die Kälte der Aufklärung, der starre Frost des alten Vernunftglaubens, begann aufzuthauen an der voraufgehenden Kirchensonne. Dorther, sagte man, kam

die Wärme, die Begeisterung des heiligen Kriegs; dorther erwartete man Kraft, zu vereinigen, was unzeitige Reformation gesondert, Deutschlands Völker im Frieden der Religion.

Der Predger, schon Priester im Geist, vermied klare Verständigung und heitere Ermahnung zur Pflicht; in dunkeler Symbolsprache des Sonnenthums foderte er ein folgsames Gemüth voll Kraft der Glaubens, der Liebe, und der Hoffnung. Aus höheren Schulen schwand immer mehr alte Vernunftlehre, und altvernünftiger Fleiß in den Geisteswerken des Alterthums, die man heidnische Hellenik schalt; es schwanden die altväterischen Uebungen der Musenkünste für Poesie, für Gesang und Rede: weil seit der Reformation die Priesterschaft sich gemerkt, daß solche Künste, wenn nicht mit jesuitischer Kunst gehandhabt, das Herz heben zu Menschensinn, zum Gefühl des Gutschönen, zur Lebensweisheit, zu hinreissender Sprachgewalt. Man vernachlässigte die begeisternden Musenkünste, die Polybius zum Schutz gegen Verwilderung nothwendig achtete, und trieb nichtige Sehnigerei. Aber die Vernachlässigung strafte den geleisteten Trost und die Leitenden, die selbst ein unsichtbarer Zug fortbewegte. Können sie noch Deutsch, die romantisch gaukelnden Wildfänge gesammt? unser vieltöniges Deutsch, wie Luther es gebildet, und dann, nach der Barbarei des dreyßigjährigen Jesuitenkriegs, jene von den Wildfängen verführeten Dichter und Prosaiker der alten Aufklärung? Ist den rohzierlichen Modeschwätzern der Reichthum unserer Sprache bekannt? ihre lebendige Zeugungskraft? ihr bestimmter Ausdruck? ihr bildlicher, und im Bilde beharrender? ihr Wohllaut und ihre Wohlbewegung? Verstehen sie noch eine abgemessene Periode zu baun, wie in alten Schulen es geübt ward?

V. 351–56.

Schriftsteller des hochgeistigen Alterthums zu verstehn, ist unerläßlich genaue Kenntniß der alten Sprachen: stetiger Fleiß nicht nur in den Fruchtfeldern sprachlicher und gemeiner Redetüttels. Zur Einübung so mannigfaltiger Vorkenntnisse dienen, nachdem man den Lehrlingen Trieb und Anlage gezeigt, sowohl Kraftanstrengungen des Gedächtnisses, als lateinische und griechische Ausarbeitungen in Prosa und Vers; besonders wenn der Lehrer den Sinn für den Worte des Abstufungen, und, was noch wichtiger ist, für ruhige und leidenschaftliche Gedankenfolge, für Periodenbau, für Wohlklang und Wohlbewegung des rednerischen Vortrags und des poetischen, anzuregen und zu bilden weiß. —

Lateinsprechen und Lateinschreiben für die Welt war nothwendig, da edlere Wissenschaften aus barbarischer Nacht wieder an das Licht traten. Auch jetzo dient es zu einigem Nothbehelf. Nur wähne man nicht, daß selbst der Muretus neumodische Denkweisen in altsittige Sprachformen gepaßt, ächtrömisches Latein geben. Der geübteste Meister erringt höchstens ein nachentsprechendes, ungemeines, anmuthiges, und dem Unkenner alt scheinendes Neulatein: worin man jedoch weder so klar denkt, noch so rein empfindet, als in der lebendigen und herzlichen Muttersprache.

Seit Dante und Petrarka, seit Montaigne, seit Shakspeare, seit Luther, mit alterthümlichem Geist, in der Landessprache die Ihrigen durch Red und Gesang begeisterten, ward ein Volk nach dem anderen geweckt zu hellerem Nachdenken, zu feinerer Geistesbildung. Ja, vernehmt es, Gönner des Neulateins! Seitdem wir nicht mehr lateinisch in Theologie und Philosophie spitzfindeln;

seitdem, nach dem dreißigjährigen Pfaffenkriege, Leibniz dasselbe Deutsch dringend empfahl, und Luthers verödeten Anbau, nach dem kraftvollen Opitz, den die Unzeit störte, glücklicher die Haller und Hagedorne wieder entwilderten für nachfolgende Verschönerung: seitdem erst begann Deutschland mit gebildeten Ausländern den Wetteifer um Geist und Feinheit, seitdem stieg & steigt fort, den Kauzen zum Schreck, Denkfreyheit über das Edelste des Menschengeistes, und allbeglückende Aufklärung.

Aber wie mag doch ein unverdumpfter Kopf die Bedingung des alterthümlichen Geisterwerbs für die Sache selbst, das Mittel für den Zweck, ansehn? Wie mag er in dürren Sprachkenntnissen, wo man hindurch muß zum Segenslande der Verheißung, auf noth, dürftigen Quellgrunde sich niederlassen mit den Seinigen? Wie mag ein Verständiger bey magerem Wortklauben & Wurzelgraben Verzicht leisten auf den jenseitigen Geisterkönig, der das Auge weckt? Solch ein Rundum vom Wortlernen zum Wortlehren für neue Wortlehrlinge, vom nichtigen Lateinlallen zum nichtigen Lateinverstehn: dieß wäre das Endziel gelehrter Anstrengung? dieß die Schule der Humanität, der höheren Menschenbildung?

Seyd gewarnt! In dieser Art Menschenbildung war der Jesuit euer Meister. Die wahre Humanität, die dem Menschen den ungetheilten Geist Gottes erfrischt für Göttliches, die jedem über den Pöbel emporragenden Stande Trost & Erquickung & den helleren Blick in das Leben darbietet, sie, die Amme der fortstrebenden Reformation, der heiligen Sehnsucht nach der ursprünglichen Form des Christenthums: die trachtete der schulmeisternde Jesuit längst schon zu vergiften durch unheilsames Wortgemisch, non inanoxia verba; dann sie zu ersticken im betäubenden Qualme der Scholastik, und in der Klemme vielfach einengender Lehrstoffe. Und nun halt ihrs! Seit kurzem beschleicht er die redlichen Gewaltheber mit Winken auf euren unnützen Beschäftigung, und räth, die nutzlosen Schulen der Humanität zu verwandeln in nutzbare Bürgerschulen des Brodterwerbs. Ja ja! Aegyptische Frohnknechte verlangt die Hierarchie, und sind die Könige nicht auf ihrer Hut, aegyptische Reichsverwalter, geweiht vom Oberpriester zu andächtigem Gehorsam.

Sachkenntnisse mit edlerem Sprachgebrauche der Poesie zu fördern, schrieb ich den Kommentar der Virgilischen Idyllen, die man ehmahls in den Schulen wie leichtes Spielwerk behandelte. Ich schrieb deutsch für Deutsche, bemüht um körnigen und klaren Ausdruck des Gedankens und der Empfindung. Ihn zu treffen fand ich mitunter schwer, obgleich ich unserer Aussprache Reichthum und Bildsamkeit zu erforschen von Jugend auf mich befliß[illegible]iget. Für Ausländer hätt ich ein Latein wie Quintilians zu schreiben versucht, wenigstens wie des Donatus zum Terenz. Aber, dacht ich mit Lessing: „wie ich Latein schreiben möchte, kann ich nicht; und wie ich kann, mag ich nicht."

An jeder Universität oder Gesammtschule ragt wohl mancher hervor, der, nicht bloß in Berufskenntnissen geübt, auch das Ganze des Wissenswürdigen überschaut, und das Erreichbare sich eignet, zuerst aber nach Weisheit trachtet, nach geistiger Menschenbildung (Humanitas), nach gutedlem, über Leibesbedarf erhabenem Sinne des Alterthums. Schon die Benennung Musensitz verspricht einen Verein ernsthafter und heiterer Musenkünste, vielseitige Gesundheit, griechische Verfeinerung des Geistes und der Sitte. Wer tüchtig in Realsprachen Bedarfsübungen, zum Höheren der Menschheit sich erhob; wer inne ward, daß unser Diesseitiges Streben nur Vorschule sey der Jenseitigen,

wo nicht leiblicher, sondern geistiger Gut uns fördert: der ist ein Gelehrter. Andere sind ehrsame Fachbesorger. Ein abgesondertes Kämmchen, worinn einer Spinnwebt, achten für den Tempel der Gelehrsamkeit: solch ein Eigsinn erzeugt Dünkel, Unbescheidenheit, plumpe Anmassung.

Y. 286-87.

M. AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

PUI. 4°81

12. „Statistik der pariser Presse in Frankreich."

Unter dieser Ueberschrift enthält d. Straßburger Zeitung Folgendes:

M. ACADEMIA KOLOZSVÁRA

Aus mehreren kürzlich gemachten Aufstellungen ergibt sich, daß in Paris 152 Journale bestehen, die über litterarische, wissenschaftliche & religiöse Gegenstände schreiben, und 17 über Politik, zusammen 169. Unter diesen sind 151 in konstitutionellem Geiste abgefaßt, das heißt, sie wollen die Monarchie mit der Verfassungsurkunde; 18 andere wollen die Monarchie ohne dieselbe, oder die Republik & unbestraft mit dem Festungsgefängniß, dem Lebenslang, der schweren Strafe in der Straße Saint-Denis, den HH. Villèle & s. Polignac. Die 151 konstitutionellen Tagblätter haben 197,000 Abonnenten, 1,500,000 Leser, & zahlen an den Fiskus 2,155,200 Fr. Die andern 18 andern haben 21,000 Abonnenten, 192,000 Leser, & tragen dem Fiskus jährlich nur 437,000 Fr. ein.

Folgendes sind die Namen der Hauptredakteurs der sechs politischen Zeitungen, die täglich in Paris gedruckt werden; es ist nicht unwichtig, dieselben zu kennen:

Der Moniteur, offizielles Blatt, zählt 3500 bis 4000 Abonnenten, hauptsächlich unter den öffentlichen Beamten. Außer den amtlichen Bekanntmachungen sind seine Kolumnen öfters mit Artikeln angefüllt, die in den Ministerialbureaux abgefaßt wurden. Redakteur HH. Sauvo; Redakteurs die HH. Massabiau, Beuchet, Amar, Auber de Vitry.

Der Constitutionel, 18 bis 20,000 Abonnenten. Die Herren Etienne, Jay, Evariste Dumoulin, Thiers, Leon Thiessé, Aimé,

Gilbert Desvoisins, de Graf & Laborde, Thierry, Rolle.

Der Courrier français, 8320 Abonnenten. Di HH Chatelain, Kératry, Jouy, Avenel, & Lapelouse, Alexis Dutieux, Guyet, de Pradt, Benj. Constant, Moreau, A. Rabbe.

Das Journal des Débats, 12,300 Abonnenten. Di HH Bertin Devaux, Duriquet, Fiévée, Feletz, Lescourd, Guizot, Salvandy, Saint-Marc Girardin, Becquet, Armand Bertin, S. de Sacy; H & Chateaubriand leiht manchmal sein unterhandes Talent.

Das Journal du Commerce, 2700 Abonnenten. Di HH Bert, Larreyy, Lonen, Desloges, Justin, Gensoul, Leclerc, Guillemot, Thomas.

Di Tribune des Departements, 511 Abonnenten. Di HH Fabre, Daunou, Lamy, Eugen, Brissault.

Di France-Nouvelle (Nouveau Journal de Paris) 1100 Abonnenten. Di HH Léon & Gustave Pillet, Guillaume, Eusebe Salverte, Achille Roche, Viennet.

Di Quotidienne, 3600 Abonnenten. Di HH Laurentie, Michaud, Soulier, Mouricchet, Merle, Larose, Audibert, Ferdinand Lalone, Bazin & Charles Nodier, E. Moris.

Der Messager des chambres, ein Abendblatt, 2500 Abonnenten. Di HH A. Romieu, J. Janin, (Ex-Redacteur der Quotidienne) einige Redacteure des Figaro.

Di Gazette de France, ministerielles Abendblatt, 7000 Abonnenten. Di HH Genoude, Colnet, Sevelinges, Borsbertrand, Benaben, & Rougemont, Lourdoueix, Lubis, Hunolt & HH (Peyronnet 2 3 66 Corbière.

Le Globe, Dubois, Leroux.

Sitz in Hinsicht auf Paris. Berechnen wir nun die Provinzen. Die Berechnung wird um so bemerkenswerther sein, da die Meinung der Departements in diesem Augenblicke große Wichtigkeit gewinnt. Sehen wir daher, welches diese Meinung ist.

Man zählt in den Departement 75 Tagblätter, außer den Anzeige- & Verwaltungsblättern. Von diesen 75 bekennen 66 konstitutionelle Grundsätze, & werden nur von ihren Abonnenten bezahlt, wenn diese Meinungen hegen. Eines, das Memorial von Toulouse, wird unter den Auspicien des Erzbischofs von Toulouse geschrieben & bezahlt, 4 leben aus den geheimen Fonds der Congregation, & die 4 übrigen bestehen aus eigenen Fonds, die sie, nach Monarchie und ohne Garantien zu verletzen, ihren Lesern schmeicheln, wie die Lyoner Feuille universelle. Fügen wir diesem Gemälde die Statistik der Meinung in Frankreich selbst bei. Unter 100 Handelsmännern in einem Collegium findet man 25 entsetzbare Staatsbeamte, 4 Bischöfe, 5 Advocaten, 4 Anwälde, 6 Notarien, 3 Aerzte, 10 Kaufleute, à 43 Personen ohne bestimmten Beruf. Letztere geben 36 Stimmen der konstitutionellen Candidaten, die Kaufleute 8, die Aerzte 2, die Notarien 4, die Anwalde 1, die Advocaten 2, die Bischöfe & entsetzbaren Beamten 3; zusammen 60 konstitutionelle Stimmen von 100. Unter den 40 übrigen Stimmen sind 22 für die gegenwärtigen & künftigen Ministerien; diese sind die Verbannten aller Farben, die politischen Cannibals; 8 gehören der Congregation an, die sind die standhaften Anhänger; & 10 den Anfängen der unumschränkten Monarchie, das sind die Royalisten auf türkische Manier.

(Königl. z. Allg. Z. Nr. 271. vom 28 Sept. 1829).

13

RUI. 4° 81.

Natura des Athems in den Thieren
der Pflanzen.

Eine Beilage

M. ACADEMIA
KUNSTHALLE

Poesie

Versuch ist vielleicht schwierigen zu bestimmen, als
worin die Poesie besteht; wie es als Eigenschaft
ist dieser göttlichen Kunst ist, die Poesie ganz zu
verstehen, sie so ohne gewöhnliche Schranken zu drücken,
sie in eine bestimmte Gestalt zu versetzen, als die Ge-
danken zu verfassen, die vollkommenen Werken als ein
wohlgefallen können, vorbleibt jeder in der Poesie
nur derjenige, was mit seinem Werken am meisten
übereinstimmt, wie die Entwickelung derjenigen
seiner Fähigkeiten, auf die er die meiste Macht
setzt, oder die ihm die lebhaftesten Freuden gewährt.
Dieser kommt es, daß die Einen die Poesie
als das Wesen der Poesie betrachten, Andere die
Reimung, Andere die Schwierigkeit, noch Andere
die Begeisterung, wieder Andere sogar die Begeis-
terung. Es scheint mir, man müsse, wenn man sich verstän-
digen will, den Namen Poesie für die Form aufbehalten,
welche begeisterte Menschen der begeisterten Entwi-
ckelung der menschlichen Fähigkeiten geben;
man müsse die Bezeichnung der Harmonie & Melo-
die in der Prosa Poesie nennen, & eingestehen,
daß alle Fähigkeiten auf der niedrigsten Stufe gleiches
Recht, daß Einzelne vorzüglich & bildliche Kraft
anzuwenden kommen, welche alle Kunst zu gleichem Ziele führen
zu können, welche die Form zwar vorzüglich zu
Abstufung trifft, & den Reigen des Geistes die Stim-
mung der Begeisterung darstellt, von welcher sie Bilder
entwirft.

Indem man bloß der Form den Namen Poesie
vorbehält, begreift man leichter, wie die Poesie zwar
Nation von derjenigen zwar andern in Rede abweicht,

falls mit. Wenn der Weltmensch in zwar abgebrauchten Melan-
cholie über großen Verlust seiner Tage stillschweigt, oder in auf-
gelösstem Schmerz seinem Schicksal entgegengeht: so könnte

Franzosen in den Classikern, welche ganz hervorgehoben, und die sie selbst den meisten Werken ihrer Literatur in Hinsicht auf Kunst vorziehen, weil sie darin die Regeln gefunden, die sie selbst befolgen.

Sismondi.

Dante.

Das Provençale war schon zu hoher Vollkommenheit gelangt; das Spanische hatte einige Dichter hervorgebracht, die Sprache von Oil war in Norden Frankreichs gebildet worden, als das Italienische einen Platz unter den Sprachen Europens einnahm. Man kann mit Sicherheit annehmen, daß in dem Zeitraume von 1100 bis 1200 in allen Ländern, die von den Römern bevölkert worden waren, eine Mundart gesprochen wurde, welche aus dem Latein und den Sprachen der Barbaren, die es unterjocht hatten, entstanden war. Aber ein großer Dichter trat in Italien auf, in einer Zeit, wo noch keine Sprache, die des Genie einzelner Männer erhob sie schnell über alle ihre Nebenbuhlerinnen. —

— — Die Italiener sind im Besitze wie im Alterthume einer Sprache, die Dichter in Stande, die lateinische Völkern ihre Gedanken in ihre Poesie einzuflößen.

Die lateinische Sprache hatte sich völlig von der Volkssprache getrennt; die Römer verlernten sie nicht mehr, sie sprechen zu hören, sie von den Lippen ihrer Mütter zu lernen, sie in der Schule zu studiren, sie zu schreiben, sie zu lesen, sie zu verstehen, sie zu lieben, sie zu bewundern, sie zu vergessen, sie zu verachten, sie zu hassen, sie zu verfluchen, sie zu verabscheuen, sie zu verehren

die ersten Entdecker der italienischen Poesie anführen wären, & Dinguené sagt sie mit allem so viel Geist als Gelehrsamkeit zusammenhängt, &c

Der Name der Liebesgedichte besagt fast immer einzig in den Ausdruck. der Geist, den man in dergleichen Gedichten einmischen wollte, würde deshalb zu verhüllen seyn; jede Leidenschaft würde der Dichter oder der Liebhaber von seinem Herzen zu entfernen scheinen; man verlangt von ihm Feuer nur, dessen wir Aechtheit, mit Innigkeit wiederhallen, was spricht von allen denen gefühlt worden, die geliebt haben.

Die Harmonie der Sprache allein soll die Harmonie des Herzens wiedergeben. — Die ersten sicilianischen & italienischen Dichter haben sich strenge diese Grundsätze bekannt. Das Geschick der Poesie & Provenzalen hat sie über den Nachgebilde der Naivetät vorbeygehen lassen; sie haben allerley Verzierungen aus den falschesten, mannichfaltigsten Systemen entnommen. Wenn es einer Vergleichung wegen, die besten Liebesgedichte zu übersetzen, so muß es noch weniger, die Mängel der mittelmäßigen aufzudecken zu lassen: wir haben die Gedichte von den Sicilianer Ciullo d'Alcamo, von Friedrich II. & seinem Kanzler Pierre des Vignes, von Odo delle Colonne, & von Marzeo Stefani di Ricco, & so wenig sie unsern Interesse, als sie zur Geschichte der Poesie & des Versbaues sind.

Dieser (der Versbau) war aus dem Muster des Versbaues der Provenzalen gebildet worden; die Verse waren bestimmt durch die Accentuation, nicht durch die Quantität, & mit einander verbunden durch den Reim. Von allen den mancherley Systemen, welche die Alten erfunden hatten, um Sylben von bestimmter Quantität zu verbinden, hatte man nur noch das Jambus beybehalten; der provenzalische Vers enthielt deren fünf. Einzelne Verse bestanden aus zweyen oder vieren. der ersteren war also der große Vollen, der fünffüßige Endsylben zugemessen, & die vierte, ersten & zweyten, oder die fünften & sechsten waren betont. Die Reime wurden ebenfalls den Regeln unterworfen, welche die Provenzalen vorgefunden hatten, & die Italiener verstanden es gleichfalls, sie unter einander zu mischen, daß man dieselben Abhängen in gewissen Zwischenräumen erwarten mußte, & das Ganze des Gedichts dadurch verbunden wurde, gleichsam um es den Gedächtnisse besser einzuprägen; endlich wurde das Gedicht mit Strophen oder Couplets abgetheilt, so daß den Schluß die wichtigsten Anmerkungen mit einer gewissen Vorsicht auf das Ganze fühlbar gemacht wurden.

Die Versarten, welche die Sicilianer in ihren Poesien gebrauchten, waren nicht der gemeine Vers, wie er sich unter allen Völkern der Welt gebildet hatte, & wie er sich bis dahin in sicilianischen für die Italiener neuen Mundarten erhalten hatte. der Hof der Könige von Sicilien & des Kaisers hatten ihn schon eine elegantere Form gegeben; eine aus dem Gebrauche bestimmte Grammatik hatten sich über diesen Gebrauch verbreitet & unter Regeln gebracht. Man unterschied sie in Hofsprache, lingua cortigiana, & setzte sie über alle die andern Dialecte Italiens. Diese Sprache war in Toscana Volkssprache geworden & wurde seit dem 13ten Jahrhundert gaben ihr mehrere dieser Provinz & selbst einige Provenzalische Dichter & brachten sie fast zu der Stufe der Vollkommenheit, auf welcher sie bis zu unsern Zeiten geblieben ist.

[illegible] Sonnet.

[illegible] Glück & Ruhe,
[illegible] Musse, ihre Gabe
[illegible] ben, was der schönste
[illegible] Genuß der Welt,
[illegible] anderen, was einem
[illegible] den, oft unterbrochen

[illegible] als daß sie ihren Lo-
[illegible] e Bahnen; daß der Ge-
[illegible] stehlt; daß das Gemüth-
[illegible] sichte & Gelangte auf ihre
[illegible] Beginnt und in der
[illegible] einem Gott sah das
Allen Täuschung sieht.
[illegible] e, Familien & Stamm-
[illegible] unauflösliche Schicksal
[illegible] einziges Wort zu
[illegible] Verwirrungen trauen,
[illegible] Tonnen jedes Menschenlos
[illegible] mit. Wenn der Weltmensch in einer abgesonderten Malea-
[illegible] sche über großen Unglück seine Tage zubringen sah, und seinem Schicksal
[illegible] sich, oder in Aus-
[illegible] entgegenging: so stimmt

Ricordano Malaspina, der im J. 1280 die Ju-
stizia von Florenz stürzt, kann auf seine Ver-
herrlichung der Vorstellung der Eleganz als dem
besten der bekannten Prädikatbegriffe etwas ange-
wiesen werden.

Aber auch seine Kunst der Diktion ist genau
mäßig gebildet, auch war sein Gefühl in
die Tiefen des Nachdenkens und der Gedankenfülle
dringen, als der größte der Italiener, der Vater
ihrer Poesie, als Dante eindringt, ein ganzheitliches Genie
dieß auf seinem Meis-
terblatt anwendet, einen Bau darauf
aufzuführen, anstaunenswerth wie das Altarbild,
dessen Bild er war. Statt an eine eingebildete
Damen gerichtete Liebesgedichte, statt kalt sin-
nige Madrigale, mühselig harmonische Sonette,
falscher oder gezwungener Allegorien, der ein-
zigen Muster, die Dante in irgend einer andern
Sprache vor Augen hatte, stellte er in seinem
Geiste die ganze sichtbare Welt auf, erfüllte
sie vor den Augen seiner anstaunenden Leser.

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.

Inferno, Canto III.

Tu lascerai ogni cosa diletta
Più caramente: e questo è quello strale,
che l'arco dell'esilio pria saetta;
Tu proverai sì come sa di sale
Lo pane altrui, e come è duro calle
Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale;

E quel che più ti graverà le spalle,
Sarà la compagnia malvagia e scempia,
Con la qual tu cadrai in questa valle.

Paradiso, Canto XVII. v. 55.

T. Tasso, Canto XV. stanza 20.

Giace l'alta Cartago, a pena i segni
Dell'alte sue ruine il lido serba;
Muojono le città, muojono i regni,
Copre i fasti e le pompe arena ed erba;
E l'uom d'esser mortal pur che si sdegni?
O nostra mente cupida e superba!

Dürftig:

Karthago liegt, die Höhe – kaum noch Zeichen
Am Strand von ihrer Königin Sturz bewahren!
So naht der Tod den Städten, naht den Reichen,
Und Pracht sinkt unter Gras und Sand dahin.
Und sich, o Mensch, soll nicht der Tod erreichen?
O gierigen, o stolzen Menschensinn! —

oder:

Karthago liegt, die Höhe – kaum noch Zeichen
Am Strand von ihrer Königin Sturz bewahren!
So naht der Tod den Städten, naht den Reichen,
Und Pracht sinkt unter Gras und Sand dahin.
Und sich, o Mensch, soll nicht der Tod erreichen?
O gierigen, o stolzen Menschensinn! —

ACCADEMIA REALE ITALIA

ACCADEMIA REALE ITALIA

auf Glück und Unr-
Musa, ihre Gabe
ben, was der Schöpfer
Genius der Stadt,
anken, was einem
den, oft unterbrochen

als dass sie ihren Ur-
e Bäume; dass der Ge-
tigkeit; dass das Gemüth
ligkeit à Colonges auf ihre
Burgund und in der
einen Gott hat das
Adel Frankreichs gesetzt.
e, Familien à Marseille
unauflösliches Verhältniss
einziges Wort für
Verwirrungen braun,
Fremdlinge jedes Menschenkind,
fühlt nie. Wenn der Holländer in einer abgelegenen Malerei,
schon über grossen Unlust seine Tage
zubringen durch seinem Geschäft, oder in aus-
sichtsgünstigkeit: so könnte

Dante — ist weder rein correct, sondern bisweilen steht er um des Reimes willen einer grossen Menge barbarischer Wörter gebrauchen, die in seinem Versen sehr unerträglich sind; aber, wenn er erhitzt ist, wenn er begeistert wird findet er in der Leidenschaft des Ausdrucks einen Reichthum von Bildern, eine Lebendigkeit, eine Energie, die ihr Feuer der Poesie zugehören, und die ihn auf ihr gebildeten Stufe. Seine Phantasie schwebt nicht über, seine Gemälde sind die Natur selbst; seine Sprache steht stark zu Gleichnissen zu Beschreibungen zu Vergleichungen, und in einer Reihe einer Strophe, die sich nicht wieder hinzufügen lässt. — Die große Gelehrsamkeit, die Dante sich zu der Bewunderung seiner Zeitgenossen, sogar in der That stand der Dichter alle Lumpfische in sich vereinigt zu haben, waltet sein Heldengedicht, in seinen Lieblingsstücken, in seinen Gleichnissen, es zeigt sich genau, wie weit die Wissenschaft gekommen war; es giebt uns, wie viel der Vorgänger sie auf gute Gelegenheiten hatten, um den Geist zu genießen. —

Einige Meisterwerke haben bisher die Kraft der menschlichen Geistes erhoben, als der Gedicht des Dante: Colling, und in seinem Verhältniß, um in seinem Ganzen, ohne Vorbild in irgend einer Sprache, war es der erste Versuch der neuen Zeiten, der erste große Werk, der man in irgend einer der entfernten Literaturen abgefassen gewagt hatten. Es war der unpolitische Regel der Kunst, die jenigen, die Übereinstimmung sind, genügt: man verblickt die Einheit des Ganzen, den Umfang einer großen Gemälde zu seiner Zeit des Ganzen, seine Theile sind, die mit Leichtigkeit die größten Massen durchfühlt, das Ganze ist des Erhabenen zu betrachten, einige Theile sind genügt sind. In jeder anderen Rücksicht lag der Gedicht Dantes außerhalb der alten Regeln der Dichtkunst, und gehörte eigentlich keiner Gattung an. Dante kannte nur auf sich selbst gegeben sein Gesetzen beschränkt werden, die er sich selbst gegeben hatte.

Rubens

Der Mensch und die Entwicklung der Poesie.

M. AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

Sieht die Menschen an, wie sie nach Glück und Ruhe, genügen wollen! Ihre Wünsche, ihre Mühe, ihre Gabe jagen rastlos, und wonach? Nach dem, was der Schöpfer von der Natur verfolgen hat, nach dem Genuß der Ruhe, nach dem Mitgefühl seiner selbst in andern, nach einem harmonischen Zusammensein mit vielen, oft unvereinbaren Dingen.

Aber bauen sich die Menschen, als dass sie ihre Bestimmung nicht mit der Nahen verbinden können; dass der Augenblick sich ihnen unter den Händen wegstiehlt; dass das Gewünschte zu spät kommt; und dass alles Vorige zu Erlangte auf ihr Herz nicht die Wirkung thut, welche die Vergangenheit und in der Ferne schon lockt? — Gleichsam wie einen Gott hat der Geschlecht den Dichter über diesen Allen standgesetzt. Er sieht das Gewirren der Leidenschaften, Bemühen und Streben sich zuerst zu ordnen, er sieht die unauflösliche Aufgabe der Missverständnisse, denen oft nur ein einziges Wort zur Entwicklung fehlt, unsäglich traurige Verwirrungen trauern sehen. Er fühlt das Traurige und das Komische jedes Menschenfalls mit. Wenn der Weltmensch in einer abgebrauchten Malaise über grossen Verlust seine Tage hinschleicht, oder in ausgelassener Freude seinem Geschick entgegenjubelt: so steht der

die unendliche, kniffbewegliche Proteus der Dichtkunst, wie die wandelnde Donna, von Nacht zu Tage fort, à mit leisen Kleider, gänge stimmt seine Harfe zu Freud à Leid. Eingeboren auf dem Grund seines Herzens wächst die stete Blume der Wahrheit hervor, und wenn die Andern wachend träumen, und von ungeheuren Vorstellungen aus allen ihren Sinnen gängstigt werden; so labt sie der traum des Lebens als ein Wachender, und das Vielfache, was geschieht, ist ihr zugleich Vergangenheit und Zukunft. Und so ist der Dichter zugleich Seher, Weissager, Freund der Götter à der Menschen.

Auf diese Art haben die Dichter in Zeiten gelebt, wo das Ehrwürdige noch erkannt wird, und so sollen sie immer leben. Genugsam in ihrem Innern ausgestattet, bedürfen sie wenig von Aussen; die Gabe, ihre Empfindungen, lebendige Bilder den Menschen in Tönen, sich an jeden Gegenstand anschmiegenden Worten à Melodien mitzutheilen, begeisterte von jeher die Welt, und war für die Begabten ein vorzüglicher Lebensteil. An der Könige Höfen, an den Tischen der Reichen, vor den Thüren der Verliebten forderte man auf sie; indem sie das Ohr à die Seele für alles Andere verschloss; wie man sich selig preist, à entzückt still steht, wenn auf den Gebirgen, durch die man wandelt, die Stimmen der Nachtigall gewaltig ertönend hervordringt. Sie suchen einen geistigen Halt, à ihr eigentlich Heimatlicher Stand scheint sie nur selten wohl. Der Gott begeistert ihren Gesängen, und der Nachsinnende der Welt schilt einen Dichter, weil er fühlte, dass ihm diesen sein ungebundenes Dasein wie ein Traumwind vorüberwehen würde; der Liebende wünschte sein Verlangen à seinen Genuss so tausendfach

und

und harmonisch zu fühlen, als ihr die begeisterte Lippe zu schildern vermag; und selbst der Einsame konnte seine Lebensfülle, seine Abgötter nicht mit eigenen Augen so lebendig sehen, als sie ihm von Glanze des allen Wesens sich bildenden à verschönten Geistes beleuchtet erschienen. Ja, wer hat Götter gebildet, à zu ihnen gebetet, sie zu Ihresgleichen gebracht, als der Dichter?

Der wahre Dichter oder Künstler hat es nicht bloss auf ein vorübergehendes Ziel abgesehen, es ist ihm Ernst damit, den Menschen nicht bloss in einen augenblicklichen Traum von Freiheit zu setzen, sondern ihn wirklich à in der That frey zu machen, und dieses Bedürfnis, dass er eine Kraft in sich erweckt, übt à ausbildet, die sinnliche Welt, die sonst nur als ein roher Stoff auf uns lastet, als eine blinde Macht auf uns drückt, in eine objective Form zu rücken, in ein freyes Werk unserer Geistes zu verwandeln, um das Material klug fassen zu beherrschen.

Und eben darum, weil die wahre Kunst etwas absolutes und Objectives will, kann sie sich nicht bloss mit dem Scheine begnügen; auch der Wahrheit selbst, auch dem festen à tiefen Grunde der Natur, verschafft sie ihr inniges Gebäude.

Hier aber ist die Kunst zugleich ganz einfach, à doch im höchsten Sinne vielfach, wie sie der Wirklichkeit ganz entsprechen, à doch auf's Innigste mit der Natur übereinstimmen soll und kann: das ist, was Wenige fassen, was die Ansicht Kantischer à plastischer Werke so schwierig macht, weil beyde Forderungen einander im gemeinen Verstand geradezu aufzuheben scheinen.

Auf dergleichen ist es gewöhnlich, dass man die Eine mit Aufopferung der Andern zu vereinigen sucht, und eben dadurch Einseitigkeit hervorruft. Wenn die Natur zwar einen bestimmten Sinn à einen

Sinn

61

Innigkeit des Gefühls verliehen, aber die Phantasie Einbildungskraft versagt hat, der wird ein treuer Maler der Wirklichkeit sein, er wird die gefälligen Erscheinungen, aber nie den Geist der Natur ergreifen. Nur den Kopf der Welt wird er uns wiederbringen; aber es wird eben darum nicht unser Werk, nicht des freien Produkts eines bildenden Geistes sein, und kann also auf die wohlthätige Wirkung der Kunst, welche in der Freiheit besteht, nicht haben. Kunst zwar, das unverkennbar, ist die Nennung, mit der uns ein solcher Künstler in Tiefen entblößt, und wir fühlen uns durch die Kunst selbst, die uns durchdringen sollte, in die gemeinen enge Wirklichkeit zurückversetzt.

Dem hingegen zwar eine rege Phantasie, aber ohne Genie und Charakter, zu Theil geworden, der wird sich an keine Strenge Wahrheit binden, sondern mit der Willkühr nur spielen, um durch Phantastik und bizarren Combinationen zu überraschen suchen; und wie sein ganzes Thun und Denken und Sein ist, so wird er zwar für den Augenblick entzücken, aber im Gemüth nichts verdauen und begründen. Sein Ziel ist, wie der Traum des Kindes, ein gratistheil. Phantastische Gebilde willkührlich auseinander reißt, setzt nicht ins Ideale gehen, und das Wirkliche wesentlich wiederbringen, setzt nicht die Natur darstellen. Beide Extreme stehen so wenig im Widerspruch mit einander, daß sie vielmehr Eins und dieselben sind; daß die Kunst nur Lüge wäre ist, daß sie der Wirklichkeit ganz treulich und rein scheint wird. Die Natur selbst ist nur eine Idee des Geistes, die nie in die Sinne fällt. Natur der Inbegriff der Erscheinungen liegt hier; aber sie selbst kommt niemals zur Erscheinung. Selbst der Kunst das Ideale ist es darzustellen, seinen Geist des Alls zu ergreifen, und in einer körperlichen Form zu binden. Auch sie selbst kann

denn sie zwar nie vor die Sinne, aber doch schon stehende Gewalt vor die Einbildungskraft bringen, und dadurch wahrer sein als alle Wirklichkeit und voraus alle Erfahrung. Es ergiebt sich daraus von selbst, daß der Künstler kein einziges Element aus der Wirklichkeit brauchen kann, wie er es findet; daß sein Werk in allen seinen Theilen überall sein muß, wenn es als ein Ganzes existiren und mit der Natur übereinstimmen soll.

Jedes ächte Gedicht muß allegorisch sein im höheren Sinne, das heißt: es muß die Idee des Ganzen, den eigenen Charakter ausdrücken. — Also hat die alte Zeit mit unschuldiger Bewußtlosigkeit, die wenn öfter mit Bewußtsein.

Phantasie im höheren Sinne ist die innere Anschauungskraft dessen, was nicht den Grad oder der Zusammensetzung, sondern der Art nach, alle äußere Wirklichkeit übersteigt; ein lichtvolles Träumen in der stillen Nacht des inneren Sinnes, das den ächten Künstler mit der Gabe durchdringt, die geheimnißvollen, nie von der Sonne, seine Geburtsstätten, ganz abzulösende Bilder doch einen aber so zauberische Darstellung mitzutheilen.

Zum wahren Künstler sind die tiefsten Abgründe der Erfindung nicht verborgen, die feinsten Züge der Ausführung bemerkbar. Eben die Gegenstände innerlich in der Natur erblicht zu haben, erkennt er die Wahrheit im Bild; es scheint eine Vorempfindung der ganzen Welt in ihm zu liegen, welche durch die harmonische Berührung der Einbildungskraft erregt und erhalten wird.

Des ächten Kunstvermögens ist wie das Licht; eben so weich und empfindlich, eben so elastisch und durchdringend, eben so mächtig und eben so unwiderstehlich wirksam, als dieses köstliche Element, das

sich

sich auf alle Gegenstände mit seiner Abgemessenheit treffen, tut er sie alle in origineller Mannigfaltigkeit erscheinen lassen. Der Dichter ist seiner Kraft, unendlich, wie ein geordnetsten Gleichnis, und fand, wie ein ungeschwächter Zirkel.

Der Dichter muß die Fähigkeit haben, sich Andrer Gedanken vorzustellen, auf Gedanken in allen Arten der Folge und in der mannigfaltigsten Verbindung darzustellen. Wie ein Tonkünstler verschiedene Töne zu Instrumente in seinem Innern sich vorgenommen hat, sie tot sich bewegen lassen, und sie auf mancherley Art verbinden kann, so daß er gleichsam der Tonkünstler dieser Klänge und Melodien wird; wie gleichfalls ein Maler, als Meister in seiner farbigen Gestalten, diese nach seinem Gefallen zu verändern, gegen einander zu ordnen einander zu stellen, zu vielfachen, und auf diesem Wege alle mögliche Arten von Compositionen hervorzubringen vermag: so muß der Dichter den wandelnden Geist aller Dinge und Handlungen sich vorzubilden, alle Gattungen von Verschiedenheit zu festigen, und mit besonderem, eigenthümlichem Sinn zu beseelen vermögend sein. Gespräche, Briefe, Reden, Erzählungen, Beschreibungen, freundschaftliche Neckereien, mit allen möglichen Gegenstände angefüllt, über manchfaltige Umstände von tausend verschiedenen Menschen ausgesprochen, muß er erfinden, in heftigen und zierlichen Worten zu Papier bringen können. Er muß im Stand sein, über Alles auf eine unterhaltende und bedeutende Weise zu sprechen, und das Sprechen oder Schreiben muß ihn selbst zum Sprechen oder Schreiben begeistern.

Poesie überhaupt ist nur ein belebtes Ganzes, Darstellung des Gemüthes, der innern Welt in seiner Gesammtheit. Ihre höchste Aufgabe besteht darin: der Menschheit ihre vollständigen,

harmonischen Ausdruck zu geben. Die höchsten Dichter waren, deren bildende Kraft jugend und Alter, Frühe, Antheil und Theilnahme lebhaft gemischten Chor im Drama des Lebens, der Welt.

Das Leben und die Welt in ihrer Gesammtheit wird uns klarer und anschaulicher, sobald wir sie im Spiegel edler Poesie betrachten. Es dünkt uns, Poesie müßten besonders mit den Farben Geister des Lichts spielen, die alle Naturerscheinungen besonders, in einem eigenthümlichen, zartgefärbten Nebelglanz über jede ausbreiten. Ursprung eigener Natur fühlen wir bey ihrem Lieder entfaltet, und es ist uns, als könnte sie sich nun fremden bewegen, ihrer Heiligkeit und ihrer Verlangend frey werden, mit stiller Lust ihre Glieder zu einander schwingen, und tausendfaltig anmuthige Wirkungen hervorbringen.

Manche Worte, manche Gedanken des Dichters fallen wie belebender Sonnenstaub in unsere Seele, und treiben uns plötzlich aus dem engen Kreise einer dürftigen Lebens auf die Höhe der Welt. Wie lange saßen wir oben vergangenen Stunden sinnend und wir glaubten nie anders gedacht und empfunden zu haben.

Es ist recht übel, daß die Poesie einen besonderen Namen hat, und die Dichter eine besondere Kunst ausmachen. Es ist gar nichts besonderes. Es ist die eigenthümliche Handlungsweise des menschlichen Geistes. Dichtet und thatet nicht jeder Mensch in jeder Minute? Man betrachte nur die Liebe. Vielmehr wird wohl die Nothwendigkeit der Poesie zum Besitz der Menschheit so klar, als in ihr. Die Liebe ist stumm; nur die Poesie kann für sie sprechen. Oder die Liebe ist selbst nichts, als die höchste Naturpoesie.

Gemeinsam wird in den gewöhnlichen Leben allein die Thatsache,

in der Poesie wie Physik & Chemie trüg zersetzt. Gewalt
ungestaltet wächst wie die gute Poesie üppig, bei gemeinem
Verlauf der Dinge aber das große Haus der Lüge & der Täuschung
warum. Hat je ein Auge nur, in das sich ein überfließend Herz
ergossen, und betrogen? — Betrogen nicht bei einer wahrhaften Hin-
gebung & einem warmen Gefühle alle die Vielseitigkeiten sonst,
nur Verbindung & Kalter Klugheit, bis mit zunehmender Erkältung
wieder die Nebel sich verdichtet haben? — Ist eine wahre Empfind-
ung an sich selbst irre geworden? — Nur, weil die Quellen in der
Menschenbrust nicht aufhalten fließen, sondern intermittirend her-
vorbrechen, & wieder in sich selbst versiegen, darum kommt Verbitt-
erung & Menschenfeindschaft ins Leben!

Was in einzelnen lyrischen Productionen nach & nach aus dem
Gemüth hervorgegangen, das fügt sich hier die Betrachtung,
wie von selbst, zu einem dramatisch agirten Ganzen. Denn ein
verschiedenes Band hält diese alle Dinge; und wie ganz Trockne
in der Trennung in einander fließen; und das große Meer selbst
allein als so verbindendes Element besteht, so vermag Natur in die,
zum besten Gefühle sich hoch zu fügen den großen architektonischen
Plan, den der Dichter selbst gefaßt, und den die Gabirke vergessen
hat zu fassen. Unendlichkeit Gemeinsinn & Besonnenheit; und von selbst
fügt das Gute sich zusammen, & die innere Ganzheit bricht
in den gestimmten Theilen durch.

Ursache genannt werden Poesie darf in so fern ein
Lustgarten genannt werden, als sie, gleich einem botanischen,
die Pflanzen aus allen Weltgegenden versammelt, indem einen
mancher Strauß blüht, lustig anzusehen; — auf die Pflanzenfor-
mirung, geschlossen der freien Form stehen denn — die aber

nirgend zu einer Laube zusammengebogen sind, in welcher man
bei einem Trunk scheinische Steine des Lebens sich vorsingen
könnte. — Viele stimmen Leute an aus alter Zeit, aber
ohne Stimme; und wer hat gesungen aus reiner kindlicher
Brust wie jene einfältige, heilige Lieder? — Steinige, die wir
nicht nennen, weil sie in den Archiven & der Liebe goldst bestaubt
sein!

L. Th. Hermann, Professor der deutschen
Literatur. Heidelberg, 1811. in 8=.

RUI. 4°81.

14.

I. A' poézisra született 's jól nevelt és oktatott Versszerző, különösen pedig és főképpen a' lantos Költő, ki mind azon lelki tehetségeit 's szívv 's elmebéli tulajdonságait, „mellyekkel a' nagy Osztogató' kezе felruházta", szinte más életе' virágzóbb éveiben illő szorgalommal művelni kezdette; ki a' jónak indúlt és valóban jóra hajló, de kiе kalaúzt és biztos segédet kívánó természetet, (melly, mint a' parlagon maradt szőlő, magára hagyattva kevés haszнot és örömet hozna; sőt, mint a' tengerre botsátott és kormányos nélkül szélnek eredett vitorlás hajó, könnyen elтévedne, 's bizonyosan veszélyre jutna), kellетe korán mesterséggel párosítva segítvén, igazgatván, azt ez által erősíttetni, lángoló kevében mérsékelni, 's mind a' kettőt (ingenium et studium, naturam et artem) azon egyy főbb tzélra intézve bölcsen egyesíteni 's eggyértetni fokta; — az illyen rendbéli gazdag-erejű, bő tapasztalású, 's kimivelett ízlésű tudós Költő, nem oda 's arra néz és arányoz, hogy hamar és sokat, vagy mennél előbb és mennél többet írjon, 's nagy-sietve képzelt és kirepített számtalan verseivel az ítélni nem tudó sokaságnál figyelmet gerjesszen, 's magát attól tudáltassa. Korán sem így érez és gondolkodik ő. Sokkal jobbra, szebbre, 's magasbra vágyy és tör; 's az olyanfélе méltatlan és alatsony szándék se nem illik, se nem fér hozzá. Még kevesebbé férhetne mély és eleven érzésű komoly természetéhez, hazafiúi tiszta buzgóságához, 's felemelkedett és minden igazságtalan tselekedettől irtózó nemes lelkéhez, az a' szerentsétlen gondolat, hogy valakinek dicsőségét irígyellye! 's szerette hazájának valamellyik jeles fiját kajánkodva kisebbítse, vagy mások által kisebbíttesse; régen megérdemlett koszorújától megfosztassa, 's magát annál méltóbbnak hirdetteссe! a) (Kolott szívе mélyéből óhajtaná, hogy vajha mennél többen támadhatnának és támadnának azó kedves honnyában - és olyan nagy Írók, olly jeles Költők, kik a' sok régi megrögzött, díjatlan és

káros előítéletek' éjjeli homályát eloszlatván, az elmék reggelre hajló
's tiftúlni kezdő bús egét hová hamarább felderittenék; a' sok érzékeden,
durva, hideg és fagyos szívek' kemény jegét már valahára megolvasztanák;
az egész nemzet' örömére nevekedő a' szebb jövendőt igérgetnék Ifjúság'
lelkében a' hazának és igaz dicsőségnek égő szeretetét hathatósan gerjesz-
tenék; 's a' nemzeti nyelvnek és litteraturának örök dísére lehetnének!)

Ismérvén jól és szemmel tartván minden pályája' fő tzéllyát;
tudván és érezvén mind terméfzeti nagy hivatalá' 's rendeltetésé'
méltóságát, mind arzal járó szent kötelességét; 's tekintvén egyszersmind
és híven követvén mind a' régi mind az újabb időkori nagy Poéták'
intő 's útmutató fényes példáját: azonn van minden igyeke-
zettel, hogy mennél szebbet, jobbat és tökélletesebbet alkotharson, terem-
kessen, (artis maxime proprium, vitam dare operi); azáz, mikelyt és valahányszor őtet a' beunelakó 's titkon verőlő
jó genius ihlette, belső kéntelenségből, úgyan, (mint minden más igaz
és hív Látó), de (épen nints 's) szíve szerént és lelke' tellyességéből énekellyen; —
's így a' kegyes Ég' ebbéli adományával, mind népe' jobb részének
örömet és tiszta gyönyörüséget, mind önnön magának (a' mint már
egyszer másutt is nem ok nélkül említettem) igaz érdemet és állandó
jó hirt szerezhessen. Egyszóval: azt akarja, 's szüntelen
nál arra tör és treboz, hogy a' nemzeti Költőnek nevére mindenképpen
méltó legyen! és arra még az unokák' unokájitól is, sőt még a' ké-
sőbb századokban is mind Azoktól méltónak itéltessék, a' kik az ő
nyelvét érteni, 's énekeit hallani, vagy olvasni fogják. 6)

Minekelőtte azért valamelly munkáját, vagy elmésé nyom-
tatásra szánt többfele szülemenyeinek valamelly részét (egy egész
könyvét, vagy kötetét) közre botsáttaná: önként és híven megtesti,
's mind a' maga sajátt öntöneher, hajlandóságához, mind régi nagy
mesterének, 's szabad és bátor versenkedésre serkentő példájának

tüzpori bölcs intésekez képest, c) illő gonddal és vígyázattal végbe viszi már elvé-
mind azt, a' mi még annak tellyes jóságára, külső belső tökélletességére megkí-
vántatik.

Tudván egyszersmind és gyakorta meggondolván azt, hogy, valamint
minden más halandó ember, akárki léggen, 's akármi nagy épűlet, tehetséggel,
tudománnyal és tapasztalással birjon; úgy különösen a' Poéta, még a' legjobb,
legtiftább és legnemesebb szándék 's igyekezet mellett is, tsalatkozhatik; d)
és hogy — ineren körmondásnak értelme szerént is: „több szem többet lát," —
épen nem volna okosság, 's még az úgy nevezett művészi költeszséggel is egyenes
Mesterének, az ő-vele azon egy időben és városban élő, 's a' dologhoz valóban
jól értő, jeles férfiaknak ítéletére nem ügyelni, vagy azt, mint valamelly helytelen
's különös véleményt nagy-kevélyen megvetve, tsupa gőgös akaratosságból nem
követni; tudván, mondom, és gyakorta meggondolván ezt, 's az önszeretet'
szemfényvesztő tsalárdságától is méltán őrizkedvén, — örömest elfogadja,
szíves hálával, köszönettel veszi, 's lehetőképpen hasznára fordíttya tudós
barátinak helyes észrevételeit 's tanáttsát is. Sőt igen jó szerencsének
tartya, 's mint a' kegyes Ég' további különös ajándékát úgy tekinti,
ha Ének közt olyan ritka tulajdonságú, olly igaz és egyenes lelkű bírákra
találtatik, (vir bonus et prudens), a' kinek ítéletét 's barátságos intését,
javallását, mindenkor bátran és bizvást követheti. Olyan jó, 's olyan
szelíd, böltse és szíves tanátsadó t. i. (mint a' milyennek hajlan Virgilius,
Varius, Horatius, Tibullus, 's több ezek akkori jeles Költők, kik a' Római
nyelvnek és poézisnak arany idejét olly fényessé tették, és az egész emberi
nemzet' javára 's dicsőségére halhatatlanitották, a' Cremónai Zsinttelusban
(a' Nagy Márónak lelki jó barátyában, igen kedves földijében) f)
tiszteltek, betsültek, 's halála után olly sokáig, olly keservesen megsiratták,
és (a' mint Horatiusnak több esztendővel későbben a' költői mesterségről írt
nagy és megbetsülhetetlen értekű Levelébül nyilván kitetszik) soha el nem
feledhették.

Az illyen valóbéli Költő, mondám, megtesti már előre mind azt, a' mi

tőlle kitelhetik, és akármelly tekintetben méltán megkívántathatik. Írhat költség-kivül, munkáját közre botsáttani pénzkorszán; írhat és talán ír ő-is úgy nevezett előljáró, vagy az egész könyvet bírekesztő, majd rövidebb majd hosszabb bepédet; ha t.i. az egyjiket vagy másikat, ezt vagy amazt, ' netalán mind a kettőt, (akár (közön, vagy pénzre ' mértékre vett, akár pabadon folyó, kötetlen sorokban), illőnek, jónak, és valamelly különös okból szükségesnek ítéli. 'S tegyük hozzá: ha egyébaránt olyan béke és biztos állapotban, helyhezetben, és főképp' olly tsendes, felsh és boldog időkben él, hogy, a' mit érez és gondol, ' népé, hazájá' kör javára nézve [redacted] kapcsonak és említésre méltónak lenni vél, bátran, nyilván és pabadon kimondhattya. De, ha már egyszer a' kész munkát, vagy többfele költeményeinek valamelly röpét, kezéből kiereszteté, Világ' eleibe botsátotta, — „eláll és hallgat"; másokra hagyván az ítéletet. Az olyan jeles tudományú, tiszteltre és éleselő látású, ' jobb és mivelttebb érzésü bölts olvasókra t.i., a' kikről méltán feltételi, ' fel-is teszi, hogy a' dologhoz értenek! és, valamint általlyában az emberi elméneк akármelly egyéb hasonló nemü szülemenyeiről, szép'mesterségbeli régibb vagy újabb alkotmányairól, úgy különösen is annyival-is inkább saját polgártársaik' poétai mivéiről, (minthogy ezek a' haza és nemzetet közelebbről ' egyenesebben érdeklik), okos és botsáttatos bírákhoz illő tsendes vérrel, ' el nem fogódott pabad és egyenes lélekkel ítélnek; és, ha valamelly effele szerzeményről szóllani akarnak, annak egész külső belső mivoltá ' tulajdon minéműsége szerint szóllani tudnak; — akármiképpen vélekedjenek arról és akármit mondjanak mások.

A' poétai mivek', dmeszülemények' illyen értelmes tudós olvasóji, bölts és igazságos bírái, nem szükölködnek e' végre senkinek oktatása vagy útmutató vezérlése nélkül. Őket tehát az előljáró vagy befejező bepéd igen ritkán és alig illetheti, ' tulajdonképpen és egyenesen semmis illeti; hanemha talán a' póban forgó gyüjteménynek egészítő része volna, ' így azzal együtt tenne.

Ehhez képest, úgy látszik nékem, hogy a' szerző' részéről éppen nem volna tanátos, illyen útonn és ekképpen már előre kedveket keresni, ' a' végett munkájinak ezen rendbéli jó szándékú ' akaratú bölts olvasóit akármiféle bévezető, magyarázó, ' majd szinlett [redacted] alázatossággal támogatva bízelkedő, vagy mentegetve szépítte, (' botsánatot kérő), majd nyilvan és minden tartózkodás nélkül ajánló, szunyen kérkedve magasztaló, hímes pínes bepédekkel [redacted] megkésérteni, ' vélekedési beli szabadságok' gyakorlásában háborgatni. Mert az illyetén kapcsolatlan és vissás igyekezet által inkább tsak únalmat ' kedvetlenséget okozhatna nékik; értésekre adván t.i., ' szándéka nélkül-is érezhetővén velük, hogy — nékik; értésekre adván t.i., ' szándéka nélkül-is érezhetővén velük, hogy — vagy ítélőtehetségekben és tudományokban nem bízhatik, vagy akaratlyok' tiszta jóvégében kételkedik. g)

De ugyan azért, a' szerzőnek sem kell visponteg, és valóban nem is lehet ám igazsággal, vétekül tulajdonittanunk, ha, nem lévén a' pól, lehet ám igazsággal, vétekül tulajdonittanunk, ha, nem lévén a' pól, látra semmi különös oka, vagy több szükséges tekintetek miatt nem terjesztheti ' a' Világ' eleibe mind azt, a' mi talán még szívesn sokszor vala, (noha mink azt ő-tőlle magától örömest értettük, hallottuk volna), ' semmiféle előbepéddel sem akart olvasójinak alkalmatlankodni. Nem kell, mondom, és nem-is lehet rossz névenn vennünk, balra magyarázunk, ha, követvén ő-is a' jövevényeket örömest látó ' szíves emberséggel fogadó bölts házi gardának példáját, sem illőnek nem vélhette, sem szükségesnek nem tartotta, hogy tisztelt és méltó birodalommal várt régi vagy új vendégeit már a' kapunál sokáig hálálkodva tartóztassa; vagy, mineкutánna bészállottak és asztalhoz ültek, ' talán elég jó kedvet ébredni kezdettek, ínspolva ' erőltetve kínállya; feladott szárnos étkeinek ' borainak nevét, eredetét, ' illyen meg amolyan ritka minéműségét, különös tulajdonságát, termésétét, mint valamelly új Nasidienus, (vagy Salvidienus Rufus), egyenként és bő szóval emlegesse, ditsérje, magasztallya; ' kérkedve jelentvén mind e' mellett azt-is, hogy majd bizony még többel ' többféle, sőt-is szolgálhat, — illy únalmas kábasága ' otromba nevetségessége miatt mind önnön magát méltán kitsúfoltassa, nevettesse, mind ételeit ' italait, nyomorúlt gazdagságával együtt, örökre megútáltassa! . .

Lehetnek, kétség-kivül, és vagynak-is néha, több olyan esetek, több erős, nagy és különös okok, 's talán igen-is méltó tekintetek, mellyek az előbbit, vagy bélfejező bépélet, 's egyenes, világos nyilatkozást szükségessé tehetik és tesik; 's így az ebbéli kérdést egészen megváltoztathatják. Szükséges lehet az t.i. majd a könyv' nem mindennapi tárgyjainak terméketi mivoltára, tulajdon minéműségére, majd a nemzeti litteratúrának jelenkori különös állapottyára, 's abban koronként előforduló, vagy egyébkeresi véletlenül megjelenő, 's pokutlanságokkal figyelmat gerjesztő tüneményekre tekintve; majd a perzónak saját helyhertetésére, vagy munkálkodásá körére 's feltett tzéllyára, majd pedig (és még gyakran) munkájának ingy és tudatlan bírálójira, ~~utan~~ névtelen vagy álnevü betsmérlőjire, 's **tsalárd** és alatsony lelkü mérges rágalmazójira nézve! . . Önként értetődik azonban minden esetre még-is, hogy az illyetén okok' és tekintetek' minéműségét minden esetre még-is, hogy az illyetén okok' és tekintetek' minéműségét ismérni, látni, 's jól és valóságképpen megitélni, — a perzónek és kiadónak saját dolga; ő tudhatván és tudván legjobban, mit kelessék, azokhoz képest, tselekednie. —

E' perént tehát senki sem állíthattya rólla, (én legalább se nem merném, se nem akarnám valakiről azt állítani), hogy balúl tselekszi, ha, munkáját közre eresztvén, és, mindent jól megtekintve 's illőképpen elgondolva, megizzadzálva, semmit sem látván ollyast, a miről egyy úttal már előre különösen emlékeznie, szükségképpen szóllania kellene, — maga felre áll, 's hallgat; és, a mint mondám, az ítélettételt másokra hagyja. (Ezt teszi, hasonló esetben, a jeles Képíró-is, 's ő-vele minden más illyen rendbéli művész; a kiről t.i. elmondhatni, hogy a Múzsák' igaz tanítványa, 's nevére valóban méltó). Mert: valamint egyy részről az előbb említett tudós olvasók iránt viseltető bizodalmát, már tsak az ébent-is nyilván kimutattya, úgy más részről egyszersmind azt-is elég világosan jelenti, bizonyíttya, hogy az értetlenek' és igazságtalanok' vélekedésivel keveset gondol; jól tudván azt és **méltán** reménlhetvén, hogy az illyenféle rossz és ellenséges indúlatú furtsa kis-bírák az olvasó Közönségnek jobb és értelmesebb részét el nem áműthattyák, 's ezzedül tsak önnön magokat betsületeníthetik, — mind azokkal egyyütt, a kiknek erántok **kedvet** keresnek és találnak. ~~[illegible]~~

Igen-is; tsak önnön magokat betsületeníthetik és betsületenítik az illyenféle rossz-akaratú, (többnyire névtelen vagy álnevü) gyáva rablelkek! k) a nélkül pedig, hogy a rágalmazott munkát kitelnek, az ítélni tudó betsületes hazafiak' szemeiben, árthatnának; vagy annak szerzőjétől, a tudós Világ előtt, valamelly felelőtet reménlhetnének; . . hanemha talán őket (vagy közülök legalább azt, a ki, mint valamelly új „Kolotes" a többinél „famosior et cognacitate notabilior" volna) egynéhány sorával örökre meg akarná bélyegezni! i) Jelenti még a mellett és bizonyíttya különösen azt-is, hogy azokat a más ~~[illegible]~~ rendbéli (fajkó-terméketü) gondolatlan üres tsevegőket szívbe sem veszi, 's legkissebb figyelemre sem méltattya, a kik, sem az effele tárgyakról és kérdésekről, sem akármelly egyéb hasonló nemü tudományos dolgokról, magok nem ítélhetvén, tsak mások után szóllnak, 's rendszerint tsak azt mondgyák és hirdetik, a mit valahol valakitől hallottak, vagy valamelly nyomtatott pennyes notitsos lapokon történetből olvashattak. . . k)

II. Ha már az allyatén poétai munka, vagy több és különbféle költeményeket magában foglaló gyüjtemény; a' melly egyszer úgy napfényre jött, és kör ítéletre botsáttatott, valóban jó, szép és ditsére tes; azaz, ha mind belső nivoltára, mind külső színére, formájára, 's nyelv- és versalkotásbeli tulajdonságainak egész minéműségére nézve, (melly minden poétai szerzeményben különös figyelmet kíván és érdemel), nem gyarló, nem tökéletlen, és, mind ezen tekintetekben, nem tsupa „közép-erű"; (mellynek, mint roszszának és alávalónak, a' szép művészet egész körében, különösen pedig és név szerint a' poézisban, tellyességgel nints helye!) ℓ) — ha, mondom, éltető 's szívverheto titkos erővel, tüzzel, lélekkel, és, a' különbféle tárgyak', idők', személyek', 's egymásra következő gondolatok', érzemények', képzetek' és képek' minéműségéhez alkalmazkodó rhythmus-szerént változva változó, 's fület elmét megbájolva zengedező kedves hármoniával bir; és így, ezen első rendbéli tulajdonságaihoz, fő bb eredetü, nem földi származatú, saját természetéhez képest, m) valósággal éltre 's koronára méltó: — — Élni fog az minden! 's az értelmes tudós emberektől, bölts és igazságos bíráktól, nagyobbra betsültetni mindenkor, 's bizonyosan tovább-is tartani, minden érez- és márvány-oszlopoknál! . .

Élni fog az, igen-is; és maga fogja magát mindenha minden bal ítélet, minden rosz akarat, kevély tudatlanság, irígykedve bets, mérlő, gyalázó vak indulat, 's álnok ravaszság és [redacted] gonosz hatalom ellen győzedelmesen védelmezni; a' nélkül, hogy valakinek oltalmára, vagy ajánló 's magasztaló ditséretére szüksége volna, 's valahol valaha szüksége lehetne. Bizonyos boldog uzzan-is, és minden kétségen kívül van, hogy az illyen boldogabb órában költ 's napfényre jött

II

szép és tökéletes alkotmányt, poétai jeles szerzeményt, akárkitől 's akármelly időben és országban származott légyen-is az, — senki sem sohsem fogja-meg a maga saját betsétől, igaz tulajdonától, külső belső tellyes értékétől; sem annak szerzőjét a mindenképpen megérdemlett hervadhatatlan koszorútól!

„Élni fog az!" újra-is mondom, erősítem; és, mint valóságos „monumentum aere perennius" maga fogja magát minden segedelem és pártfogás nélkül mindenkamindenek felett megoltalmazni: ha bár száz magasztott, 's akár bérbe vett és fogadott, akár fogadatlan és önként embertelenkedő, saját vad kedvéből garázdálkodó, hamis Aristarchusi száz gyógös, makacs, és engedni 's jobbulni nem tudó szerentsétlen grammatikusi; száz meg száz üres lagos kagyongyú, 's a' philosophiát és philologiát (praktikusat) csak nevéről ismerő, (nagyon mindenből a' lehetőre tapasztalni módot) szegény aesthetikusi, még annyi vagy még több felpeg tudományú, 's még a' litteraturában-is az ortályozó prókátori tsalfa dialektikához folyamodó, 's a' nemzeti Költők' emberi tehetségét, poétai tulajdonságát és érdemét, a' hosszabb vagy rövidebb sorok' számából (vagy ritka nem begyelt) rímre ítélő, tudatlan és ügyetlen ügyvéd, (valóságos „ügyek"!) 's ekkor nevetséges kritikusi 's talán még oskolába járó, vagy abból csak most érkező, 's a' tegnap hallott latinból ma nagy-bátran és trifrán felmondó falusi kis-bíró gyalázná, kisebbítené; vagy ha bár valamelyik középszerű, kajánn 's epetés és kérkedékeny versperző, nemtelen ártatlanul tüzre ítélni merné-is! [redacted] Sőt ha bár egész tudományos egyesületek, úgy nevezett akadémiák, vagy tudós társaságok, 's új meg új oskolai felekezetek, és naponként támadó mindenféle nagy doktorok, 's egymást alku szerént tsudáló, ditsérő, magasztaló szövetkezett társak gántsolnák, betsmérelnék, és korpáznák, vagy kárhoztatnák-is azt és annak szerzőjét. — A' nemzet jobb, okosabb, és emberségesebb részének (annak az értelemre 's tudományra nézve, 's érdem és tudomány szerént ítélő „nagyobb akadémiának") ép érzése, el nem tsábíttatható józan értelme, tudománya, 's vele-született igazságszeretete, pártyát fogja majd, előbb vagy utóbb, mind a kettőnek! n) És a' mindenkor mindenütt kevés számú, de jeles tehetségű, helyes gondolkodású, 's mindent illő figyelemmel megvizsgáló, voltaképpen

megfontoló bölcsebb hazafiak, és semmiféle különös párthoz, felekezethez sem tartozó, 's annál nagyobb hitelre, bizodalomra, tiszteletre méltó valódi Tudósok megegyező javallása, kedvenhagyó szíves dicsérete, 's lassanként kör ítélettévált jó vélekedése, o) igazságot szolgáltat majd egyszer, 's talán nem sokára, mind a munkának és a munkás szerzőjének, mind az illyen vagy amollyan vak vezér után indúlt irígy és álnok trimborának; 's akármelly más hasonló rendű, nyelv- és izzantó szeles tsevegők hijában agyarkodó kába seregének. Egy szóval és általlyában mind azoknak, a kik, alatsony indúlataik's mel, lyékes szándékaiktól izgattatván, gerjesztetvén, és, váltig szepelkedve hánykolódva, tellyes erejekből mutatni akarván, hogy ők is a Világon vagynak, 's örömest, ha tsak semmiből, elhíresednének, a legnagyobb elmék és legszebb remekek hazafiak ellen legínkább ingerkednek, morgolódnak. p)

III. Ha vissontag (hogy, a dolgot több oldalról megtekintvén, az ellenkező esetről is emlékezzünk), a nyomtatás által közönségessé lett poétai múdarab, vagy egész könyvekre 's kötetekre nevekedett, vastagodott versgyüjtemény, valósággal igen gyarló, hideg, sovány és tökéllet, len, — mellyet t.i. nem a poétisra termett, 's majd egyszerre fellob, banva, belső kéntelenségből énekre fakadó, majd önként és saját jó kedve kéje szerént tsendesen alkotva képezve tellyes szabadsággal munkálkodó lángelme (avagy Maximus poetarum, creator a' szerint) nem a Múzsa titkos súgallása, 's művészi vagy poétai lelkesedés, enthusiasmus; hanem nyilván és szemlátomást tsak az Istenek ebbéli szükséges engedelme 's ajándéka nélkül-is, sőt Minerva 's Apolló világos akarattya ellen-is boldogúlhatni véló kábaság, versfaragásra kípítő gyógyúlhatatlan vipkedtség, megátalkodott nehéz 's kínos szorgalom, éjjeli nappali rázó 's emésztő gond, testet lelket elnyomorítva kifáraszto kemény és heves igyekezet, 's kapkontalan, sikeretlen erőlködés, fáradozás, labor improbus) vagy, ellenben, a Római Crispinusok 's Magyarországi (v. Tsúr-fi, Anabili ~~Ord~~ ürgens Dodsley egestas;

's Erdélyi Gomba Mihályok szertelen könnyűségéhez hasonló szapora terméket lehetett ítélhetni; . . 's mellyet tsak a hírre nézve sovárgó büszke tehetetlenség, tsak a mindenbe kapó, mindent merő, 's nyakra-főre siettve rohanva hamarkodó kevély oktalanság és vak bizodalom erőltethetett napvilágra; —

Ha, mondom, poézisra nem született, 's ugyanazért sem a költést 's a versalkotást igen szép, de nem olly igen könnyű 's a szerző réfléxiót nem tsekély erőt, képzelő 's képező tehetséget, nem kevés tudományt, ismeretet, tapasztalást, 's művészi böltséget és gyakorlatosságot kívánó mesterségének belső titkaiba soha bé nem avatott, 's nemis avathatott, sem az élő hazai nyelvnek saját termékeit, eredeti sok szép és igen titka jó tulajdonságát, 's régi különös (de mi hamis hangzásu és csövel 's mellékízzel tellyes) nemzetiségét elégge nem ismerő, 's okosan és józanúl használva megbetsülni nem tudó, sőt annak legkebb ár legilla, tszólló keleti virágit talán holmi zabtörővel, vagy erdei koltz tralyánnal, bogántsskóróval, bojtorjánnal, bazsarózsával, 's egyéb hasonló nemű díftelen és nem kertbe való ('s főképp a Múzsák 's Grátziák kényes udvari kertébe tellyességgel nem illő) nehéz-fagú hitvány tsemetével bátran feltsertkhetni 's bőven kipótolhatni véló boldogtalan verselőtől származván, . . Promethei' mennyei tüzének minden szikrája nélkül nyilván fűkölködik; —

Ha, mind ezekkel képest, a tanúlt, és nem nehéz-hallású, nem durva 's eltompúlt érzésű, (vagy idegen véréből gondolkodási ~~[illegible]~~ és érzékenység) 's eleven ízl

tendes elmélkedésre, gondolkodásra nem ajánlya, méltóvá nem teszi;
's így a legfecsb, legdicsőbb és legfelségesebb mesterség' trállyának
meg nem felel: — —

Vallyon! mit lehet 's mit kell az ollyan nemű költeményes
munkáról, vagy egész versgyűjteményről, és annak szerzőjéről
's kiadójáról méltán és igazán ítélni? 's mit kell és mit lehet
arról, a tudós Világ előtt, bátran és nyilván mondani; jövendölni?

Kétség-kívül nem egyebet, hanem csak azt, hogy az ollyan eredetű
's tulajdonságú boldogtalan tsinálmány; hogy az olly érzetlen, melodiátlan,
és többnyire még a' ſ ök' értelmével-is egyenesen ellenkező hangzatú
's menetelű, durva, dísztelen és darabos sorokból, (inculta versibus et
male natis), 's hideg, sovány, és így hóllván halva született, 's pinte még
a középszerűnél-is alábbvaló párnak 's üres költeményekből álló gyűjte-
temény — nem sokáig él! vagy-is inkább már-is így tekinthetnék,
mintha ki sem jött, soha nyomtatásban meg nem jelent volna! . .
Mert kérdésbe sem jöhető világos dolog, hogy az illyen foglalatú 's minéműségű
versgyűjtemény — sem azon népnek köz és al rendű, de józan értelmű 's ép
érzésű, vagy legalább „emberi gyermekségi" fölyakotaléből valahára már
kivergődött, felszabadult, 's érettebb korra jutott; és a' jót a' rossztól, a' valót,
az igazat a' hamistól, (valótlanitól) (nemigaztól) a' szépet, (jót, nagyot, dicsőt,) a' tiszta nem-szeptől és
kendőzött ruttól, (kellemetlentől, 's selejtes jeles dolgoktól) már a' litteraturában-is megválaſztani 's különböztetni
tudó népnél soha kedvet nem találhat, a' mellynek nyelvében képződött és
kibotúttatott; sem az élesebb látású 's tiſztább és míveltebb ízlésű tudós
olvasók' helybenhagyó jóvallását, dicséretét, meg nem nyerheti, (mivelhogy
azt semmiképpen meg nem érdemli); 's így ez-féreánt csak arra sem
vala méltó, hogy sajtóra adattassék, 's nyomtatásban napvilágot
lásson! r)

Ezt pedig kiki bátran és annál méltábban elmondhattya, jövendölheti
rólla, mennél bizonyosabb, hogy azt ugyan már többé — sem a' szerzőnek
saját ajánlása, 's oltalmazó vagy mentegetve építtő tudós értekezése, 's akár
bolmi rizen és méltán elavúlt silány fókkal 's kifejezésekkel, és a' néhai
patvarista-deáksághoz hasonlitló nyelvzavarral, keverékkel, s) akár újdon új,
's talán csak tegnap koholt; vagy rútúl megcsérelve 's eltorzonkítva bémotskolt,
elcsúfított nevekből (p.o. ~~gyékenyből~~ rom, ~~kény~~, ~~fiúk~~ 's a't.) rendetlenül és fonákúl
összeférzelt, izetlenül mesterkélve piperézett, trikornyázott, fürtözött,
tatarozott, 's így még amannál-is rútabb és eltúrhetetlenebb tarka ~~tarka~~
magyarsággal készült, 's minden másoknál „jobban fűszerezett" lelki
ételed gyanánt árúlt és ajánlott, értetlen és érthetetlen tiszta beszéde, t)
hosszas és únalmas okoskodása, sótalan és elmétlen elmeskedése, 's talán
még únalmasabb (nyomorúságos) antikritikája; sem a' szerző' valamelyik különös
jóakarójának, vagy hasonló tehetségű 's tehetetlenségű verselőtársának,
és akármelly más rendű 's neveretű vak tiſztelőjének felhőkbe felvivő
nevetséges ditsérete — soha jóvá, szépé, kellemetessé nem teendi!

Önként értetődik, hogy az így nevezett „classicitast" talán
örömest emlegető, de a' szónak jelentő erejét és igaz értelmét eſmével
fel nem érő, meg nem fogható, 's a' könyvbéli tiſztra, tsinos, tudós nyelv,
vet és művészi vagy (poétai) versherczeri tökélletességet csak nevéről ismérő fecsegő
versírónak, állandó jó hírt, nevet, ditsőséget senki sem ígérhet; —
hanemha valaki talán kinevettetni, 's némelly új Abderitáknak Midásoknak
közé kívánna számláltatni! (A' millyenek nélkül t.i. egy időtől fogva
már a' magyar litteratúra sem szűkölködik.)

M. AKADÉMIA
KÖNYVTÁRA

EVL. 4.81/2. 9

III.)

16. Dobozból vágyu Erdélyi történelmi és régiségi kéziratok.

J. S.

TELEMÁK

Bújdosásának

TÖRTÉNETEI.

Fordította

Gr. Hallerkői Haller László,

T. R. Máramaros Vármegyének

néhai Fő-Ispánnya.

M. AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

Telemák.

Első Könyv.

Az első Könyvnek
rövid summája.

Telemák, Minervától Mentor képében vezéreltetvén, hajótörése után kivettetik Kalipsó istenasszonynak szigetébe, a ki Ulisszesnek eltávozásán még nagyon bánkodik vala. Telemákot az istenasszony örömest fogadgya; megkedvelli, kínállya halhatatlansággal, és tudakozza történeteit. Ő előszámlálgya Pilos és Lacedémon felé tett útazását; Szicilia mellett szenvedett hajótörését; vendégelmes állagottyát, midőn őtet Arkésiusnak temetőhelyén fel akarták áldozni; a segítséget, mellyet vala Mentor, és ő maga is Szeostes királyhoz az idegen vőfeleánütéskor; és végre kiláadó gondviselését ezen királynak, a ki nékik hazájokba való kívánt visszatérésekre egy Tirusitette hajót rendele.

Telemák'
Bújdosásának
Történetei. ~

Első Könyv.

Kalipsó, Ulisszesnek eltávozásából áradott keservében vigasztalást nem vehetvén, legfőbb szerentsétlenségnek állította lenni, hogy halhatatlansága miatt abban véget nem érhet. Elankadván azért, nem hangzott lakó-barlangjában éneklése; sőt udvarló Nimfáji sem merték megszóllítani. Bánattyának enyhítésére a' virágokkal ékesíttetett pázsitra, mellyet a' szigetet mintegy örökös tavaszi gyönyörűséggel környülvette, egyedül sétálni indúla. De a' szép és kellemetes helyek' ékessége sem könnyebbítette; sőt Ulisszesnek kesereves emlékezetét, a' kivel oltan sokszor kedvesen múlatozott, eszébe juttatván, megújította fájdalmát. Sokszor a' tenger' partyánn bálványképpen

mozdulás nélkül megállván, és annak fövenyes földét
könyhullatásaival áztatván, merő nézéssel arra for-
dította szemeit, a hol Ulisses' hajója a haragos tenger'
habjait hasítván elenyészett szeme előtt.

Itt-ben a tengeri félvésztől öszvetöretettett, a víz-
hánygattatott, 's fenn lebegő hajónak darabjait, evezősök
ülőpadgyait, romlott evezőket, elhasadozott kormányt,
ronggyos vitorlájával két darabban úszkáló árbotzfát,
elszakadozott hajókötéleket a fövenyre ide 's tova látott
hánygattatni, és a dagályos haboktól kivettetni. Ezek
után távúlról két embert szemléle az ellenkező vi-
zekkel úszkálva küszködni; kik közül egyiyik már
megélemedett, a másik pedig, noha még igen ifjú vala,
Ulisseshez hasonlított, és annak szelidségét, bátorsá-
gát, teste-állását, királyi járását tellyesen ábrázolta.
Itt Isten-asszony ugyan jól tudta, hogy az Telemák,
szeretőjének, a vitéz Ulissesnek, fija. De, ki légyen az
a nagy-érdemű férfijú az ő társaságában, noha az Is-
nek minden embereket az általértésben fellyülhaladnak,
meg nem foghatta: mert a főbb Istenek tetszések szerént
némellyeket a kissebbektől elrejthetnek. Minerva vala
Mentor' képe alatt [redacted] Telemáknak kísérője,
a ki Kalipsótól nem akart megismértetni.

Itt-közben örvendezett az illyen hajótörésenn Kalipso
magában, melly Ulissesnek fiját, a ki attyához éppen
hasonló, szigetébe hozta. Eleibe menvén azért, tettette
magát, mintha személlyét nem ismérné; és így szóla
hozzá: Minémű vakmerőség hozott ide, ó ifjú! Tudyad,
hogy ezen szigetbe venki büntetetlen nem szállhat. Kemé-
nyebben mondotta ezeket, hogy a reá nézőknek szemei
előtt titkolná örömét, melly akarattya ellen-is ábrá-
zattyában magát jelentgette.

Felele Telemák: Ó, akár halandó ember légy,
akár Isten-asszony! (noha tekintetedből Istenségnél egye-
bet nem itélhetni); könyörülly azonn, a ki sok küszködő
habok' és zúgó szelek' veszedelmei között édes attyá kere-
sésében fáradoz, 's végre a te kőszikláidonn megütköz-
vén hajótörést szenvedett. Akkor az Isten-asszony kérdé:
ki légyen az attya, kit olly szorgalmatosan keresne? Ul-
lissesnek hiják, felele vissont Telemák; egyik azon neve-
zetes királyok közül, kik a híres Trójá' városát sok
kemény ütközetekkel, tíz-esztendős ostromlás 's megszál-
lás utánn, végre elrontották. Itt ő neve egész Görög-ország-
ban 's Ázsiában, mind vitézi tselekedetiért, mind hasznos
tanács-adásiért, nagyra betsültetett. Most mindazáltal,
a mennyire a tengernek szélessége terjeszkedik, bújdosva
tévelyeg, és a kőszikliák' veszedelmei között csak szerentsére
hajókázik. Itt ő hazája mintegy fut előtte. Penelope, az
ő felesége, velem együtt többszöri látásához reménysé-
günket elvesztették. Én hasonló veszedelmekben tsavar-
gok, hogy valamiképpen hollétét kitanúlhatnám. De
(a mitől rettegek) talán a tenger' mélységében kever eltemettet-
ve! Könyörülly azért szerentsétlenségünkönn, ó Isten-asszony!
és, ha tudod, mi végzetett Ulisses' megmaradásáról, avagy

elvesztésérül, azoknak közlésével fijját tudatlanságából kivezérleni méltóztassál.

Kalipszo a' tsudálkozástól elfogattatván, belső indúlatiban meggyőzettetett; Telemák' vídám ifjúságában olly bölcseséget
47 és ékes szóllást tapasztalván, kinek nézésével szemeit be nem tölthette; 's hallgatva állott. Végre így felele: „A' mellyek tudtunk, va vannak atyád' történeteiből, azokat örömest közöllyük veled. De az üdő' rövidsége magyarázásokat nem enged: annyi nyomorúságok' elviselése utánn valóban szükséges lévén a' nyúgodalom. Jöjj azért az én lakóhelyembe, hol tégedet, mint saját ~~[illegible]~~ fiamat, örömmel fogadlak. Jöjj; te lészsz az én magánosságomban vigasztalásom, és én a' te boldogságod, ha véle tudsz élni.

Követte azért Telemák az Isten-asszonyt, a' ki késérő Nimfáji méltóságával és magasságával fellyülhaladta, mint az alatsonyabb erdő között kevélykedő czedrus.

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA

RUI 4° 81/2. kl. K855

L. Barcsányi
irodalmi hagyatékának példányai

12 f.

Nr

1. Batsányi Összes munkáji 835
mint nyomtatványt vétettem
az illető szakba
Kelle

2 Batsányi János Versei
mint nyomtatvány Első Kötet
vétettem az illető szakba
Kellebe

3 Faludi Ferenczné
Kézirásnak igaz mása
Bevétetett a Kézirattárba.
Jakab Elek

4 Kritikai Lapok Bayza 836.
mint nyomtatvány
vétettem az illető szakban
Kellett

5 Toldy Ferenczné Handbuch
ung Poesie 1ter Band 838
mint nyomtatvány
vétettem az illető szakba
Kellebe

A

6 Kisfaludy Sándor

Mint nyomtatvány-nyomdai áttétlen az illető oszlopba
Bdp 1877. X/27
Heller

836 Gyula szerelme VII
838 Kegék a magyar elbeszélőkből VIII
851 Kegék IV
I Kegék Dobozai k.
II Böbe: Hétfejű
833 Kedvesi szerelem
Boldog szerelem

7 Szalai László

Észrevételek
mint nyomtatvány áttétlen az illető oszlopba
Heller

Mustrain: 44
Kötetenül

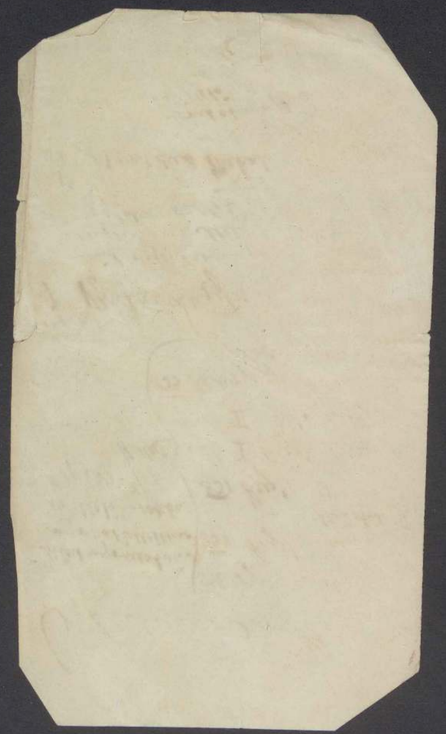
8 Szarvas Mihály

Magyar Nyelv Nyelvészet

a/b

mint nyomtatvány áttétlen az illető oszlopba
Heller

10 darab



9 Ányos Pálnak

Írásai

Születtek 1780

10 Köpeci Rajnis József

Versei Manuscript

Magyar Parnassus 803.

11 Nehai Valentkai Gróf

Tekeli Sándor

Magyar Munkáji.

Quart 2 Kötet.

Handschrift.

A

12 The Poems of Ossian

Ossiani Carmina

III T. in 8vo 807

Batsányi Ezre álltse-

13 Encis Első Könyv Lézi irás

14 Értekezések az ugy nevezett Celtica Tárgyáról
és több azok tartozo tudomanyos
tárgyakrol és Irodalmról.

15 Grotius Guart Eisbard
Kiel Irsaudgeschnitten
Eisiyr Eislagen Brdjamb
Dsiss de Batsányi
Bejzid 1798 - Jövedék

A 16 Batsányi János
pusztai mulatsági Szózat Stücd
Gedichtbuch Original

17 Verres posthumes
Decsy a Kövesdiek
Fekete Sándor
du comte Jean Fekete de Galantha
1814 Kézirat - Quart
Vége hibázik.

18 Elegie an das Vaterland
Decsy - J. C.
In der Ruinen einer alten Benediktiner
Cathedrale in Hannonien 1807.

19. Ode an die Bände Ungarns

20. Viktor Gulyás Gesellschafter.

21 a Szél - Szt Jobi Szabó László - b. Verseghi a Muzsikáról
c Sajtóhiba és Ínre Satira, — d Sermo Lad Furonius
e Erdemszép Kovács Istvánné Bajtok Erzsébetnek.
f Orsitzky ovasóinak Estelledtüky Sümegbüky Szepesi Comitis
Szécsényi

22. Representatio Lottery Abaujvarinsis de Conspectum 793
Actuarii Censorum - Quaestio Oppidum et Catum - Dicta 807 -
Exactio Hypologiae unitae Societatis Hegyi Franciscus: Sermo Jubilaeus
Relatio Deputationis Regnicolaris de 807. 19 Oct 805

Liszt

A 22.

Comitatus Abaujvariensis ad Comitium Litterarium

Representatio 1793.

Activitas Censorum Generalem Officium a Coetum

Landtags Acten 807

Projectum incendiorum Hospitali

Damna appensatis

& exigenda Hypologia unitae Societati Agri transylvanici

Sermo Jus Matris 18 Octbr 1805

Relatio Deputationis Regnicolaris mixtae pro

dijudicando Censo-exigendo nationali

Societatis studiosae Hungaricae.

Mint nyomtatványt az illető helyekre
tettem. (Ez dedukálivonása azon 22. ikvetemé-
nek, mely a 16-22 számúak magában foglaló ivem olvas-
ható.)

Kellemes

6

23 A Deutschok –
Tudományos Gyűjtemény
evdemeiről 833
Czéfoly Kusárcz
Fejes Gyürky felelek a
Bankolowájon 837
Kiffi Vilaffus Gyuri 837
Jelenky első Ak. Garmáki
Előadásul Kopusy.

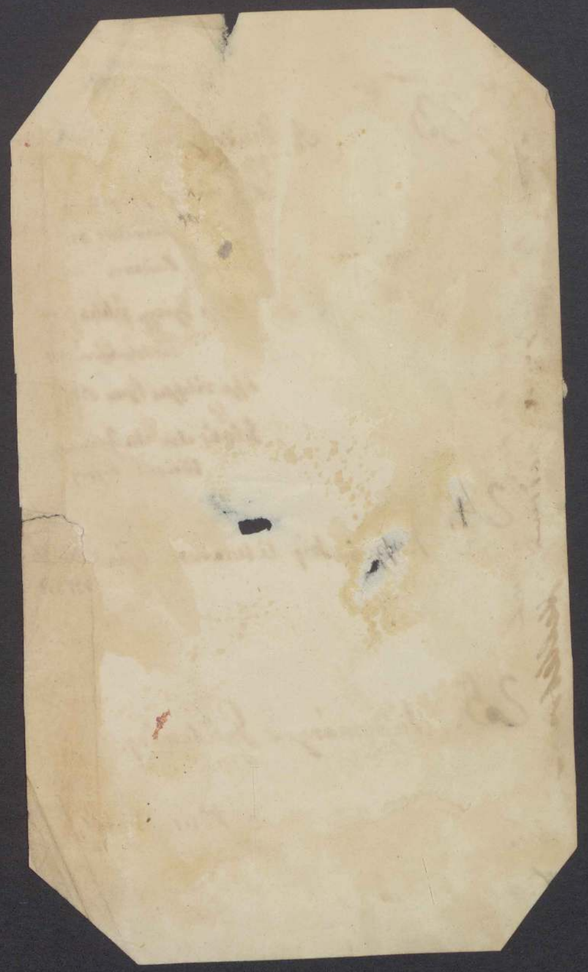
24. Kisfaludi Sáji literaturai Ajándék.
835 836

25. Tudományos Gyűjtemény.

3 Kötet 835 836.

(1 Gyűjtemény Szétszedve.
S. S.

Minden megmaradt az előbbi rendben



26

Hasznos mulatságok

1830 1831.

1832 1833.

Nyomtatványok közé tétetett

Kelkkutsch

27

Harai s Külföldi Tudositások.

1832 - 1833 - 1834.

1835 - 1836 - 1837

Nyomtatványok közé feleketett

Hellbra

Ehnigy Blöttra fürjsen

Jeps. bejendet Kürz

Batsonyi - bejrichet.

9

29

Századunk.

1842 1843

1844.

Nyomtatványok közé
tétetett Kelleben

29

28.

Hirnök

1842 - 1843 -

1844.

Nyomtatványok közé tétetett

Kelletrau

L'8

Thresh

1842 - 1849.

1844.

a Levél br. Jobi Szabo Lászlohoz. Harasfini egyedas
10 Eccles.

b Versezet a Muzsikához.

c Versezet a Juve Satira propugnatori Josefy Károly Coporie

d Sermó Lad: Juranics Sz Ecclesiastici 8vo in Academia

e Ódem. oselej Kovács Florian Szatmári Papjok Emlékezetének.

f Orationes occasione Installationis C. Szécsényi in Cottu Szinerhiensi.

Beiratott kolyóba
Ks.

12